

Pink



LA COLLECTION
DES
PRIX NOBEL
DE
LITTÉRATURE

est éditée
sous le patronage
DE
L'ACADÉMIE SUÉDOISE
ET DE
LA FONDATION NOBEL

JUSTIFICATION DU TIRAGE



Le tirage de cette édition a été limité à :

Quatre-vingts exemplaires, imprimés sur pur fil du Marais, comprenant cinq dessins originaux par collection et une suite des illustrations en couleurs de chaque tome, numérotés de 1 à 80.

Deux mille cinq cents exemplaires, imprimés sur vélin de Lana, comprenant une suite des illustrations en couleurs, numérotés de 81 à 2.580.

Le reste du tirage a été imprimé sur vélin blanc du Moulin de Saint-Roch.



Cette édition de
LES TENTATIONS

de
GRAZIA DELEDDA

lauréat 1926
(ITALIE)

réalisée par
LES PRESSES DU COMPAGNONNAGE

est une sélection des
ÉDITIONS ROMBALDI
réservée à
LA GUILDE DES BIBLIOPHILES



LA
“ PETITE HISTOIRE ”
DE L'ATTRIBUTION
DU PRIX NOBEL

A
GRAZIA DELEDDA



PAR LE DR. KJELL STRÖMBERG
Ancien conseiller culturel à l'Ambassade de Suède à Paris



LE Prix Nobel réservé en 1926, fut attribué l'année suivante à Grazia Deledda. Vingt ans après Carducci, premier poète national de l'Italie unie issue des guerres de libération, la romancière sarde devint ainsi le second écrivain italien titulaire de cette haute distinction. Elle fut aussi la seconde femme-écrivain arrivée à ce sommet de la gloire littéraire, après Selma Lagerlöf couronnée en 1909.

Déjà en 1913, Grazia Deledda, alors âgée de quarante et un ans, avait été proposée pour la première fois, notamment par un petit groupe d'écrivains et de savants, membres de l'Académie dei Lincei et de la Crusca dont les origines remontent aux assises de la Reine Christine à Rome vers la fin du xvii^e siècle. Ils sont revenus plusieurs fois à la charge, vivement appuyés par le ministre de Suède auprès du Quirinal, le baron Charles Bildt, grand lettré lui-même et membre de l'Académie suédoise. Selma Lagerlöf, qui a dû reconnaître dans la romancière italienne une âme-sœur, ne lui a certainement pas ménagé ses faveurs, bien qu'elle eût préféré voir couronner au premier chef la grande romancière norvégienne Sigrid Undset. Mais c'est seulement en 1927, sous l'impulsion puissante du vieux professeur Schück, président de la Fondation Nobel, qu'enfin les efforts italo-suédois conjugués ont été couronnés de succès.

Ce n'est donc pas sans peine que le trophée fut enlevé par Grazia Deledda. Non moins de vingt-trois candidats le briguaient, et plusieurs restaient en bonne place depuis le vote blanc de l'année précédente, et notamment un autre Méditerranéen, le poète grec

Costes Palamas, qui avait fait pour la poésie populaire grecque toujours vivante depuis les temps homériques, ce qu'avait fait Mistral pour la poésie populaire de sa terre natale provençale. Il ne manquait pas de défenseurs fervents au sein de l'Académie suédoise, où les langues classiques ont été toujours appréciées. Parmi les candidats nouveaux en 1926, il convient de nommer un écrivain français de bon renom, Édouard Estaunié, à cette époque le très distingué président de la Société des Gens de Lettres, et la romancière anglaise Edith Wharton qui avait déjà en Suède une vaste audience, sensiblement plus étendue que celle de Grazia Deledda. Comme d'habitude, les candidats allemands et scandinaves étaient en majorité, mais il faut dire que Grazia Deledda avait de la chance : cette année ni Thomas Mann, ni Sigrid Undset — concurrents vraiment dangereux qui tous les deux devaient remporter le Prix successivement au cours des années suivantes — n'avaient été proposés en due forme dans les délais fixés.

Si le triomphe de Grazia Deledda était menacé, ce fut surtout du côté italien, car pas moins de trois compatriotes dont les titres furent soigneusement examinés et discutés, entrèrent en compétition.

Il y avait d'abord l'excellente romancière et fougueuse poétesse Ada Negri, dont les soixante-dix ans sonnés n'avaient pas adouci la *passionalità* napolitaine. Malheureusement, on chuchotait qu'elle était le lauréat préféré de M. Mussolini, ce qui devait rendre plutôt songeurs les membres du jury suédois, peu enclins à céder à des arguments étrangers à l'art de l'écrivain.

Deuxièmement, il y avait le fameux poète en dialecte romain Cesare Pascarella, chanteur des charmes du Transtevere et d'autres quartiers populeux de la capitale italienne, mais aussi de la grandeur de la Rome éternelle *ab urbe condita*, et ceci exprimé dans une langue poétique, généralement sous forme de sonnets, qui avait gardé toute la saveur de la langue quotidienne du petit peuple. Ajoutons qu'il fut loué par le vieux Carducci (« Pascarella, dit celui-ci, a élevé la poésie populaire jusqu'aux sommets de l'épopée »), traduit en allemand tant bien que mal par Paul Heyse, autre Prix Nobel, enfin chaleureusement recommandé par le critique le plus écouté en Italie, Benedetto Croce, lui-même

futur candidat au Prix Nobel. Son immense popularité lui avait même valu des échos élogieux en France, où la vénérable « Revue des Deux Mondes » lui avait consacré une étude dès 1899, sous la signature de M. E. Haguenin. Si la candidature de Pascarella fut écartée, ce fut peut-être à cause de son grand âge — il était né en 1858 — et sans doute aussi à cause du genre plutôt léger qui caractérise finalement son œuvre poétique.

Plus sérieuse était certainement la troisième candidature italienne opposée à celle de Grazia Deledda : celle de Guglielmo Ferrero. Son histoire de *Rome, sa grandeur et sa décadence*, dont le sixième et dernier tome venait de paraître, fut jugée comparable, dans le monde savant, du moins en ce qui concerne l'originalité des idées et l'art de la présentation des hommes et des faits, à la *Römische Geschichte* du grand historien allemand Theodor Mommsen, couronnée en 1902 par un des tout premiers Prix Nobel. Il ne manquait donc pas un précédent, et le fait que Ferrero, qui, à l'encontre de Mommsen, n'adorait pas Jules César, était plutôt mal vu par le régime fasciste, ne devait pas lui porter ombrage aux yeux de l'opinion générale en Suède. Malheureusement, cette candidature sympathique ne fut jamais reposée.

Aussi l'accueil de la nouvelle lauréate fut-il plutôt tiède en Suède et ailleurs, sauf évidemment en Italie, où l'on s'évertuait à interpréter cette distinction personnelle comme un hommage exceptionnel rendu à la renaissance des lettres italiennes sous le sceptre éclairé du Duce. Grazia Deledda elle-même qui, après son mariage, en 1900, avec un haut fonctionnaire du Ministère de la Guerre, M. Madesani, avait abandonné son île natale, la Sardaigne, pour élire domicile à Rome, s'était toujours tenue à l'écart de la politique. Elle n'avait jamais manifesté des sentiments particulièrement favorables au régime fasciste ; elle l'acceptait néanmoins de bon gré, en citoyenne loyale envers toute autorité établie, sans histoires, comme la plupart de ses compatriotes. Il ne faut certainement pas prêter un autre sens au bref message par lequel Grazia Deledda remercia le chef du gouvernement de ses félicitations en lui assurant que cet hommage ajoutait à sa gloire et allait renforcer sa volonté « d'honorer toujours l'Italie et son Duce ». Il est vrai — c'est en tout cas ce qu'affirme la presse romaine — qu'elle avait failli s'évanouir d'émotion, lorsque

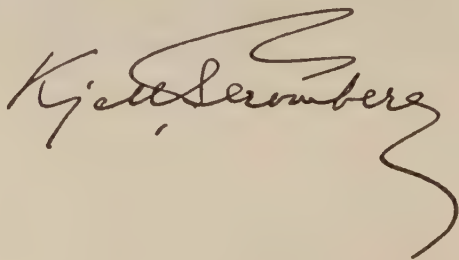
M. Mussolini lui baisait la main en la recevant en audience privée avec son mari dans le fameux bureau du Palais de Venise. Elle aurait même répondu par le même salut un peu surprenant de la part d'une dame envers un monsieur...

En France, Grazia Deledda eut en général bonne presse, bien qu'on se plaignît dans certains journaux à grand tirage — comme pour d'autres lauréats du Prix Nobel — de ne pas connaître ou de connaître bien insuffisamment la personne et l'œuvre que couvrirait ce nom. Un hebdomadaire posa la question à la ronde: Paul Morand, François de Curel, Tristan Bernard, Georges Lecomte — celui-ci pas encore Secrétaire perpétuel de l'Académie française — d'autres encore, ont répondu en chœur: connais pas ou trop peu pour avoir une opinion. Un seul journal, l'ancien « Homme libre » de Clemenceau, fut franchement désobligeant:

« Mme Grazia Deledda, lisons-nous, est le fait-diversier de la Sardaigne. Et du fait divers, elle a fait un roman bien écrit, pour âmes sensibles. Le jury ne nous a pas accoutumés à voir couronner semblables talents. Les prix reçus par Anatole France, Romain Rolland ou Bernard Shaw le prouvent. En les couronnant, le jury célébrait alors l'apport du génie, ou d'un grand talent tout au moins, dans l'édifice spirituel et intellectuel du monde. »

Le journal cité regrette que l'on n'ait pas songé à couronner par exemple Mme Colette, infiniment supérieure à la lauréate de l'année, si l'on tenait à rendre hommage à la littérature féminine — ce en quoi il faut bien lui donner raison. Plus d'un journal met déjà en avant le nom de Luigi Pirandello qui venait d'enregistrer ses premiers succès à Paris. Il y avait aussi Gabriele d'Annunzio encore vivant, bien que « compromis » dans l'affaire de Fiume et par sa position de poète lauréat du régime fasciste; même des journaux suédois se sont pourtant chargés de rappeler ce nom auréolé entre tous dans les lettres italiennes d'alors.

Enfin, Grazia Deledda est allée à Stockholm cueillir les lauriers dorés de ses propres mains. Elle y fut reçue avec tous les honneurs dus à ses multiples talents d'épouse modèle, de maîtresse de maison remarquable et de romancière estimable.

A handwritten signature in dark ink, reading "Kjell Sjöberg". The signature is fluid and cursive, with a long, sweeping underline that extends to the right.

DISCOURS DE RÉCEPTION

PRONONCÉ PAR

LE DR. HENRIK SCHÜCK

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE SUÉDOISE

LORS DE LA REMISE DU

PRIX NOBEL DE LITTÉRATURE

A

GRAZIA DELEDDA



LE 10 DÉCEMBRE 1927

Sire,
Excellences,
Mesdames,
Messieurs,

L'ACADÉMIE suédoise a décerné le Prix Nobel de l'année 1926 à l'auteur italien Grazia Deledda.

Grazia Deledda est née à Nuoro, petite ville de Sardaigne. Elle y a passé son enfance et sa jeunesse, et c'est de la nature et de la vie populaire de son île qu'elle a tiré les impressions déterminantes pour ses compositions littéraires. De sa fenêtre, elle voyait, tout proche, le mont Orthobene avec ses sombres forêts et ses rochers gris, escarpés et dentelés, et, plus loin, une chaîne de montagnes calcaires, tantôt violette, tantôt rosée, tantôt bleue, selon les variations de la lumière, et dans le lointain émergeaient les sommets neigeux du Gennargentu.

A Nuoro, on vivait isolé du reste du monde. Les rares visiteurs arrivaient à la ville à cheval, les femmes en croupe derrière les hommes, selon la coutume, et la monotonie de la vie quotidienne n'était rompue que par les fêtes religieuses ou populaires traditionnelles et, pendant le Carnaval, par les chants et les danses dans la rue.

Cette ambiance a conféré à la conception de la vie, chez Grazia Deledda, quelque chose de primitif et de particulier. A Nuoro, être un « bandit » n'était pas considéré comme honteux. « Tu crois, dit une vieille

paysanne dans un roman de Deledda, que les bandits sont des gens méchants? Tu te trompes : ce sont des hommes qui ont besoin de prouver leur habileté, et rien d'autre. Autrefois les hommes allaient à la guerre : maintenant il n'y a plus de guerre, mais les hommes ont encore besoin de combattre, et ils commettent des agressions, des vols, des bardanas non pour faire le mal, mais pour prouver d'une certaine façon leur force et leur adresse. » C'est pourquoi le bandit jouit plutôt de la sympathie du peuple, et s'il lui arrive d'être pris et mis en prison, on emploie une tournure expressive, bien paysanne, pour dire qu'il est « tombé en disgrâce ». Et lorsqu'il est remis en liberté, aucune marque d'opprobre ne l'accompagne; tout au contraire, à son retour dans le village natal, on le salue par ces mots : « Une autre disgrâce comme celle-là, dans cent ans! » La coutume de la vendetta règne encore en Sardaigne, et celui qui, pour venger la mort d'un parent, tue l'agresseur, jouit de l'estime générale. Le trahir serait considéré comme un délit. « Même si, dit un auteur, le prix mis sur sa tête était trois fois plus grand, on ne trouverait pas dans toute la région de Nuoro un seul homme disposé à le trahir. Parce que là règne une seule loi : le respect de la force de l'homme et le mépris de la justice sociale. »

C'est dans ce pays si peu influencé par la culture du continent italien que Grazia Deledda grandit, entourée d'une nature à la beauté sauvage et de gens d'une certaine grandeur primitive, dans une maison qui possédait quelque chose de la simplicité biblique. Nous autres, les filles, raconte Grazia Deledda, n'avions jamais le droit de nous montrer au-dehors, hormis pour aller à la messe, ou bien quelquefois pour faire une promenade à la campagne. Elle n'eut jamais l'occasion de faire des études supérieures et, comme les autres petits bourgeois de son pays, elle ne fréquenta que l'école communale. Plus tard, elle prit quelques leçons de français et d'italien, car chez elle on parlait le dialecte sarde. Son instruction ne fut donc pas extrêmement poussée. Certes elle savait très bien et aimait beaucoup les chansons populaires de son pays, avec ses gozos, ses mutos et ses berbos, et connaissait assez bien les légendes et les traditions; en outre, dans sa demeure, relativement riche pour la Sardaigne, elle eut l'occasion de lire quelques œuvres littéraires italiennes et quelques romans traduits. Mais ce fut tout. Néanmoins la petite fille se mit à aimer l'étude, et, âgée seulement de treize ans, elle écrivit une nouvelle fantastique et tragique — Sangue sardo (Sang sarde) qu'elle réussit à faire publier dans un journal de Rome. A Nuoro, la chose fut mal accueillie, car les gens n'étaient

pas habitués à voir les femmes s'occuper de choses autres que les affaires domestiques. Mais Grazia Deledda n'y renonça pas, et elle se mit à écrire des romans; d'abord Fior di Sardegna (*Fleur de Sardaigne*) (imprimé en 1892), puis, Via del male (*La Voie du mal*), Il Vecchio della montagna (*Le Vieux de la montagne*), Elias Portolù et d'autres, avec lesquels elle se fit un nom et fut considérée comme l'une des meilleures jeunes femmes de lettres italiennes.

En réalité elle avait fait une grande découverte: celle de la Sardaigne. Déjà aux environs de la moitié du XVIII^e siècle, au sein de la littérature européenne, était né un nouveau mouvement. On était lassé par les sujets tirés éternellement de l'histoire de la Grèce et de Rome et l'on voulait quelque chose de nouveau. Ce mouvement se confondit bientôt avec un autre, né à l'époque de l'adoration de Rousseau pour l'homme à l'état de nature, en dehors de la civilisation. Et de cette façon la nouvelle école, surtout pendant les beaux jours du Romantisme fait conquête sur conquête. La dernière est due à Grazia Deledda. Il est vrai que, dans ses descriptions des coutumes locales et de tout ce qui touche à la paysannerie, elle avait eu des prédécesseurs, même dans sa patrie. Déjà, avant Grazia Deledda, ce qu'on appelle le « régionalisme » avait eu des représentants notables dans la littérature italienne: Verga, dans ses descriptions de la Sicile, Fogazzaro, dans celles de la Lombardie-Vénétie. Mais la découverte de la Sardaigne appartient incontestablement à Grazia Deledda. Sa terre natale, elle avait appris à la connaître sous tous ses aspects et jusqu'au tréfonds. Elle était restée à Nuoro jusqu'à l'âge de 25 ans, et c'est alors seulement qu'elle eut le courage et l'audace de se transporter à Cagliari, capitale de la Sardaigne où elle fit la connaissance de Mr. Madesani, qui devait devenir son époux en 1900. Après son mariage, elle partit avec son mari, pour Rome, ville où elle a constamment séjourné depuis, partageant son temps entre ses devoirs familiaux et son œuvre d'écrivain. Même dans les romans écrits depuis son installation à Rome, elle continue à traiter des sujets sardes, comme par exemple dans celui ayant pour titre L'Edera (*Le Lierre*), paru en 1908. Mais, dans les romans postérieurs, les événements se déroulent assez souvent dans une ambiance moins couleur locale, comme par exemple dans le dernier examiné et apprécié par l'Académie suédoise: La Fuga in Egitto (*La Fuite en Égypte*). Cependant sa conception de la nature et de l'homme reste toujours profondément sarde, et, quoique plus mûrie du point de vue artistique, elle continue à être le même écrivain sérieux, merveil-

leusement simple et sincère, comme lorsqu'elle donne *La Via del male* (*La Voie du mal*) et Elias Portolù.

Juger de la valeur artistique de son style est une tâche difficile pour un étranger. À ce propos, je préfère citer l'un des plus estimables critiques italiens. « Son style, écrit-il, est celui des grands maîtres de l'art de conter; il possède ces traits caractéristiques qu'on retrouve chez tous les grands auteurs de romans. Aujourd'hui, personne en Italie n'a écrit de romans qui puissent par la vigueur du style, l'intensité artistique, la structure et la signification, égaler ceux de Grazia Deledda, surtout lorsqu'il s'agit de ses dernières œuvres *La Madre* (*La Mère*) et *Il segreto dell' uomo solitario* (*Le Secret de l'homme seul*). Tout au plus pourrait-on faire remarquer que la composition n'a pas la solide fermeté qui serait désirable: certains passages impromptus donnent souvent l'impression d'un saut brusque. Mais ce défaut est largement compensé par l'abondance de ses nombreux mérites. Comme peintre de la nature, bien peu de littérateurs européens peuvent lui être comparés. Elle ne fait pas étalage de couleurs brillantes, mais la nature qu'elle décrit possède les contours simples et grandioses du paysage antique, tout comme elle en a la chaste pureté et la majesté. C'est une nature animée de façon merveilleuse qui s'harmonise parfaitement avec la vie psychologique des personnages mis en scène. En artiste authentique elle sait unir aux scènes de la nature les représentations des sentiments et des coutumes du peuple. Qu'il me suffise de rappeler la description classique qu'elle donne dans Elias Portolù de la vie des pèlerins sur le mont Lula. C'est par une matinée de mai que le départ a lieu. Famille après famille, tous se dirigent vers l'ancienne église votive, les uns à cheval, les autres montés dans de vieilles voitures. Ils emportent avec eux le viatique d'une semaine. Les familles les plus riches logent dans le grand asile, le grand *cumbissio* qui se dresse près de l'église. Ils sont les descendants de ceux qui ont construit l'église et chaque famille a un clou planté dans le mur et un foyer qui indique l'endroit qui l'attend, où aucun autre ne peut mettre le pied. C'est là qu'ils se rassemblent pendant la soirée, tout le temps que dure la fête, qu'ils font cuire leur nourriture dans l'âtre et qu'ils se racontent ensuite les légendes, qu'ils jouent de leurs instruments et chantent pendant la longue veillée d'été. Dans le roman *La Via del male* Grazia Deledda décrit de la même façon vivante les étranges coutumes sardes à l'occasion des noces et des funérailles. Quand un enterrement a lieu, on clôt toutes les issues, on ferme tous les volets des

fenêtres, on laisse éteindre tous les feux, il est interdit d'apprêter de la nourriture, et les pleureuses entonnent leurs plaintes improvisées : tout est dépeint sur le vif, et d'une façon si simple et si naturelle qu'en faisant appel par l'imagination aux coutumes primitives, on serait tenté de dire : c'est une scène homérique. Dans les romans de Grazia Deledda, plus que dans ceux de la plupart des autres auteurs, les hommes et les femmes forment comme un tout. On dirait presque que les hommes sont des plantes poussées dans le sol même de la Sardaigne. La plupart sont des gens du peuple, simples, possédant un mode primitif de penser et de sentir avec quelque chose de la grandeur de la nature sarde. Plusieurs d'entre eux revêtent la majesté des grands personnages de l'Ancien Testament et, quoiqu'ils se distinguent de tant de types d'hommes que nous connaissons, ils donnent l'impression d'être sans conteste, authentiques et tirés de la vie réelle. Ce ne sont pas du tout des fantoches de théâtre, et Grazia Deledda connaît bien l'art de conjuguer excellemment le réalisme et l'idéalisme.

Grazia Deledda n'est pas de ces écrivains dont on a pu dire qu'ils élaborent des thèses et discutent des problèmes. Elle s'est toujours tenue à l'écart des batailles du moment et, lorsque Ellen Key tenta un jour de l'intéresser à ces discussions, elle répondit : « J'appartiens au passé ». Peut-être cet aveu de son caractère n'est-il pas tout à fait exact. Grazia Deledda se sent certainement rattachée solidement au passé, à la vie de son peuple et de sa race en des temps qui ne sont plus. Mais elle a su également vivre et sentir avec son temps. Les théories pures n'ont pas d'intérêt pour elle, mais elle en a au contraire pour tout ce qui touche à la vie humaine. Dans l'une de ses lettres, elle écrit : « Notre grand chagrin est la mort lente de la vie. C'est pourquoi nous devons chercher à égayer la vie, à l'intensifier, en lui donnant le plus riche contenu possible. Il faut chercher à vivre sur la vie elle-même, comme le nuage au-dessus de la mer. » Et c'est précisément parce que cette vie lui semble si riche et si admirable qu'elle n'a jamais pris parti dans les luttes politiques, sociales ou littéraires de l'époque. Elle a aimé les hommes plus que les théories et a vécu sa propre vie paisible, loin des rumeurs du monde. « Le destin, écrit-elle dans une autre lettre, m'a fait naître au cœur de la Sardaigne solitaire. Mais même si j'étais née à Rome ou à Stockholm, je crois que je n'aurais pas changé de nature et serais restée ce que je suis : une âme qui se passionne pour les problèmes de la vie et qui voit les hommes avec lucidité, tels qu'ils sont, tout en croyant néanmoins qu'ils pourraient être meilleurs et que

personne d'autre, hormis eux-mêmes, ne met obstacle à la venue du règne de Dieu sur la terre. Tout, par contre, n'est que haine, sang et douleur. Mais tout peut-être sera obtenu au moyen de l'amour et de la bonne volonté. »

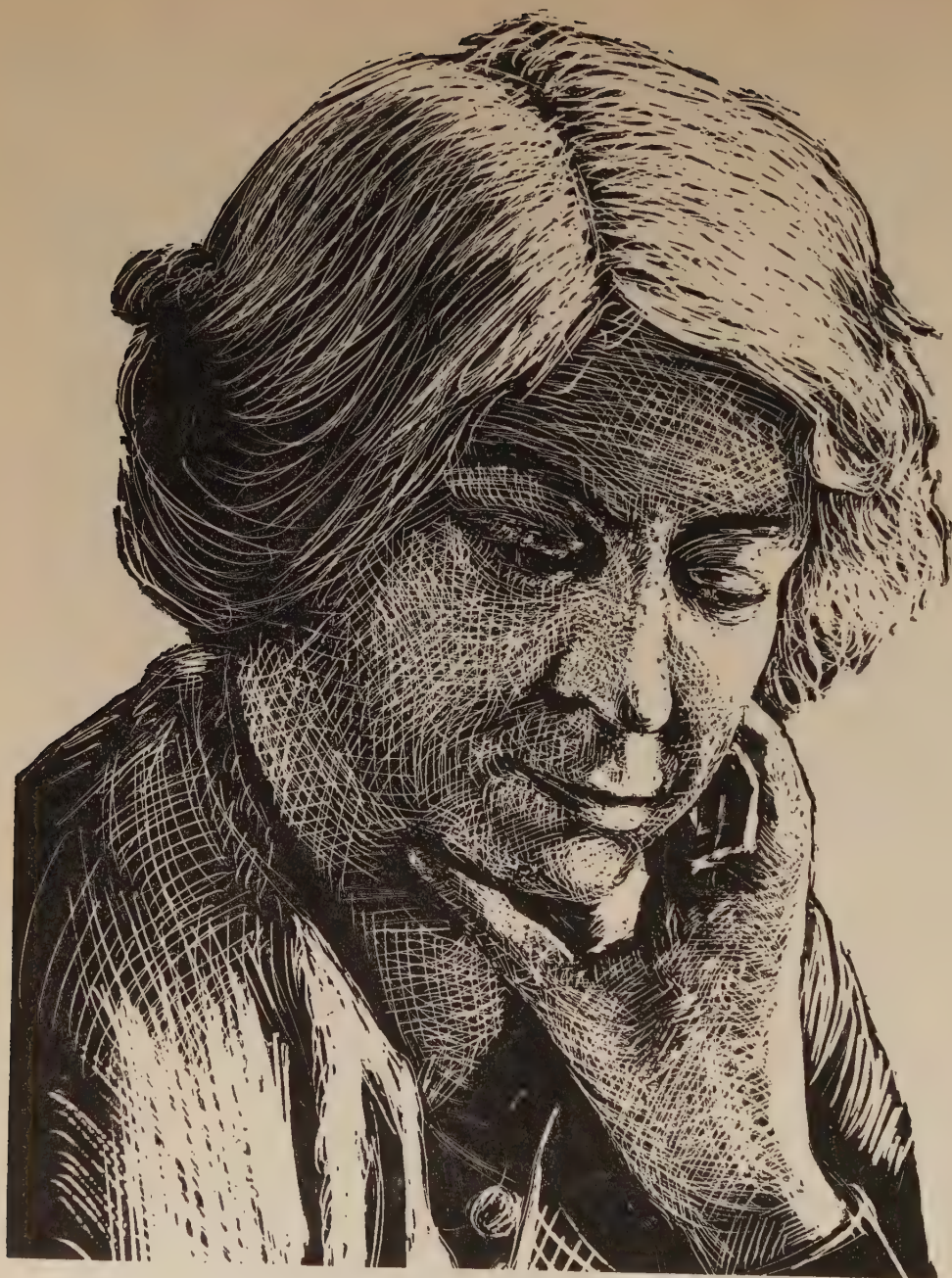
*Ces derniers mots expriment sa manière de concevoir la vie. C'est une conception profonde, sérieuse, au ton religieux, fréquemment triste, mais jamais pessimiste. Elle croit que dans la lutte pour la vie, le triomphe final appartiendra aux puissances du bien. La pensée capitale qui domine toute son œuvre d'écrivain, ressort, claire et concise, à la fin de son roman *Genere* (*Cendres*). La mère de Anania, femme perdue, pour ne pas être un obstacle au bonheur de son fils, se suicide devant lui. Quand il était enfant elle lui avait donné un talisman. Maintenant il l'ouvre et y trouve de la cendre. « Oui, tout n'était que cendre : la vie, la mort, l'homme, même le destin qui la produisait. Cependant, en cette heure suprême, devant la dépouille de la plus misérable des créatures humaines, qui, après avoir fait et souffert le mal dans toutes ses manifestations, était morte pour le bien d'autrui, il se rappela que sous la cendre couve toujours l'étincelle, germe de la flamme lumineuse et purificatrice, et il espéra, et aima encore la vie. »*

Alfred Nobel a voulu que le Prix de littérature fût donné à l'auteur qui, par ses œuvres littéraires, aurait offert à l'humanité ce nectar qui infuse la santé et l'énergie de la vie morale. Conformément à ce désir exprimé par le testateur, l'Académie suédoise a décerné à Grazia Deledda un tel Prix « pour sa puissance d'écrivain, soutenue par un idéal élevé, qui retrace, sous une forme plastique, la vie telle qu'elle est dans son île natale, à l'écart, et qui, avec profondeur et chaleur, traite de problèmes d'intérêt général pour l'homme ».

LA VIE
ET L'ŒUVRE
DE
GRAZIA DELEDDA

PAR
GIUSEPPE RAVEGNANI





GRAZIA DELEDDA

Ami personnel de Grazia Deledda, auteur de nombreux ouvrages parmi lesquels « Les Contemporains » et « Hommes vus », Monsieur Giuseppe Ravagnani, ancien critique littéraire de la Stampa et d'Epoca, actuellement critique littéraire du Giornale d'Italia à Rome, lauréat du Prix Viareggio et du Prix Marzocco pour ses brillantes chroniques, nous a semblé particulièrement qualifié pour rédiger, avec son brio et son talent habituels, « la Vie et l'œuvre » de Grazia Deledda.

« **D**E petite taille, la tête plutôt grosse, les mains et les pieds minuscules, elle avait toutes les caractéristiques physiques propres aux femmes de sa race, d'origine libyque peut-être; le profil un peu camus, les dents sauvages et la lèvre supérieure très allongée; mais elle avait une carnation blanche et veloutée, de très beaux cheveux noirs, légèrement ondulés, de grands yeux en amande d'un noir doré qui prenaient parfois des reflets verts, et cette large pupille des femmes chamitiques qu'un poète latin appela « double pupille » et dont l'éclat passionné est irrésistible. » C'est ainsi que Grazia Deledda parle d'elle-même dans *Cosima*, livre autobiographique qui parut en 1937, après sa mort, édité et annoté par Antonio Baldini. *Cosima* n'était autre que le second nom de baptême de Grazia.

Je pense qu'une étude sur Grazia Deledda, — devant le succès des réimpressions de ses romans les plus caractéristiques (*Marianna Sirca*, *Elias Portolù*, *Canne al vento*, *Cenere*) et devant l'intérêt que lui porte la culture mondiale depuis la consécration de son talent par l'Académie suédoise — offre aujourd'hui un attrait puissant.

En 1936, dans un article quelque peu sévère, Pietro Pancrazi eut l'occasion de faire remarquer que, malgré tant de critiques — de critiques louangeuses — à commencer par celles, très anciennes, de Ruggero Bonghi, les critiques italiens ou étrangers étaient demeurés « en dette avec Grazia Deledda ». Plus loin, toujours dans le même article, la remarque de Pancrazi apparaissait plus nette, plus catégorique : tous les critiques avaient jugé « bonne, une chose ou l'autre », mais aucun n'avait repris l'œuvre *da capo*, élargissant le cadre à tout l'écrivain et traitant de l'argument propre du fond. En somme, si chaque livre nouveau de Grazia Deledda n'avait pas manqué de susciter l'intérêt des critiques, un intérêt des plus vifs et des plus sincères, cet intérêt et cette sympathie étaient demeurés le plus souvent occasionnels — même après le Prix Nobel.

Remarquons-le : ces réflexions de Pancrazi datent exactement de 1936 — année de la mort de Grazia (elle mourut à Rome, le 15 août) — alors que toute l'œuvre de l'écrivain se trouvait déjà dans les bibliothèques, sauf *Cosima*. La signification de l'art de Grazia Deledda était donc déjà pleine et définitive, signification susceptible d'un jugement qui en fixa l'extension et la valeur dans le temps, c'est-à-dire dans la culture. Le sentiment de Pancrazi — qui était également celui de Momigliano (« il manque une étude adéquate sur Deledda ») — semblait plus que juste, suspectant toute critique occasionnelle toujours prête à porter de l'eau à la rivière, c'est-à-dire à classer l'art deleddien en dehors du réalisme ou dans le réalisme, en dehors du « décadentisme » ou dans le « décadentisme ».

Son pays natal pose des problèmes au critique

Les problèmes variés que pose l'art de Grazia Deledda se compliquent du fait de la terre même où elle naquit : l'ardente, la sauvage Sardaigne, ses hommes durs et dolents, ses femmes qui portent ancrées dans la chair toutes les superstitions comme un fond trouble d'antique plaisir. C'est avec raison que Francesco Flora contredit ceux qui surestiment la couleur locale et l'am-

bianche: « Le paysage dont il est question ici est fait de la substance même dont s'imprégna la sensibilité de Grazia Deledda au temps héroïque de l'enfance, quand les petites créatures humaines apprennent à regarder, à entendre, à parler et chargent leurs frêles épaules du poids de l'air et de la voûte céleste; telle fut la source de tous ses souvenirs, partant de tous ses écrits; mais ce n'est pas un document plus ou moins local, c'est un état inversif de la mémoire, un motif d'art universel, une substance poétique toute personnelle. »

À cette substance faite de thèmes et de couleurs folkloriques s'ajoute tout de suite sa formation littéraire; ses études scolaires presque inexistantes, ses lectures et ses connaissances vagabondes, sa culture qui, même de son temps, put passer pour un manque de culture; en somme tout ce qui contribua à fixer l'art de Grazia Deledda hors d'une véritable tradition littéraire.

Comme l'on sait, elle naquit dans la petite ville de Nuoro, au centre de la Sardaigne, à l'ombre du « très doux » Orthobene, mont âpre qui surplombe presque la cité. Pour beaucoup de biographes distraits, ce serait en 1875, bien que cette date soit démentie par le registre d'état civil qui dit bien 27 septembre 1871. On raconte que ce fut Grazia Deledda elle-même qui retrancha ainsi quelques années, et voici à ce sujet le commentaire d'Eurialo De Michelis: « Humaine et bien féminine faiblesse, Deledda s'enlevait donc quatre années. Dans un caractère si dur, si mâle, c'est une faiblesse qui plaît. »

Son père était un notable du pays dont, pendant plusieurs années, il fut le maire: cœur d'or et rigide honnête homme, c'était en outre un poète et un improvisateur dialectal; la mère était douce, encore que « impassible et presque énigmatique », comme il apparaît dans *Cosima*; une famille aisée et des parents de tous types: propriétaires, agriculteurs, prêtres et paysans.

Nuoro, si l'on considère ceux qui y virent le jour vers le milieu du XIX^e siècle et dès avant, est une ville qui s'honore de noms distingués, chers aux historiens de la culture en Sardaigne:

le premier de tous, celui de Sebastiano Satta, le poète le plus illustre de cette terre, et de vigoureux tempérament. Qu'il me soit permis de citer une poésie peu connue de Satta qui chante la Sardaigne et que le poète n'a pas incluse dans ses livres les plus intéressants et les plus importants: *Canti barbaricini e I Canti del salto e della tanca*.

*Mère fatale et belle, ignorée de tous
Même de tes fils! Qui jamais t'aimera
Comme mon cœur! Je te voudrais cachée aux étrangers:
Sans chemins, avec tes granits*

*Arides, tes fièvres et tes cités
Mortes, avec tes embûches et tes brigands.
Mais toute seule, travaillant dur et sans larmes,
Je te vois, gardienne des troupeaux, dans le beau mois de mai,*

*Couronnée des bruissantes abeilles,
Descendre de la montagne vers la mer.
Et par les plaines de sauvage serpolet
Garder les moutons et les bœufs, et retenir
Les pouliches dans les collines. Oh, sur les cimes et dans les grottes,
Hautes flammes de paix, quand les vastes cieux
S'embrument et que dorment les hommes fidèles dans la nuit pure.*

*Je te vois, dans le soir de juin,
Sur les hauteurs, devant la mer,
Belle abandonnée, ta faucille à la main,
Chantant la moisson...*

Elle eut pour maîtres les livres et sa fantaisie

Par ces citations je veux surtout insinuer que la poésie, l'art, la culture existaient à Nuoro, si solitaire que fût la ville, et que Grazia Deledda les vécut et les respira dès son âge le plus tendre — et pas seulement à travers les poésies paternelles. Et qu'importe si elle fut seulement élève de quatrième élémentaire,

redoublant même son année; plus tard, elle eut pour maîtres les livres nombreux que lui laissa en héritage un oncle prêtre; elle eut aussi pour maîtresse la fantaisie, les fenêtres largement ouvertes sur les montagnes, sur la route, sur les gens qui passaient par là, entre sa propre maison et celle d'en face, où demeurerait le chanoine don Sebastiano. À lire *Cosima*, il s'avère que son esprit d'observation était précoce et aiguë sa curiosité envers les gens, ceux de la maison ou ceux du dehors, et que, lorsqu'elle se mit à écrire, les tresses encore sur les épaules, elle ne pouvait se mouvoir que dans le cercle restreint de l'ambiance familiale et provinciale. En fait, teints d'inconscient réalisme, ou mieux de régionalisme, ses premières ébauches, ses premiers petits contes furent écrits, si nous en croyons ce qu'elle affirme elle-même dans une lettre, à treize ans à peine et publiés dans « l'Étoile de Sardaigne » — si réalistes qu'ils provoquèrent la colère d'un épicier bossu qui se reconnut dans l'un des personnages. Document pour document, mieux vaut se fier aux premières nouvelles publiées dans *Ultima Moda* entre 1888 et 1889, c'est-à-dire à dix-sept ou dix-huit ans, ou à celles qu'imprima Trevisini à Milan sous le titre de *Nell' azzurro*. Il en ressort que ses origines littéraires viennent toutes, ou presque toutes, de lectures et de livres extravagants: De Amicis, Dumas, Ponson du Terrail, Heine, Bourget sont les noms préférés et qui tombent de la plume du très jeune écrivain. Plus tard, au temps de *Amore regale* et de *Fior di Sardegna* (1892), son bric-à-brac⁽¹⁾ de noms et de sympathies diverses se complique: Byron, Sue, Hugo, G. Sand et même Cavallotti. Plus tard encore nous rencontrerons au hasard Balzac et Guerrini, Manzoni et Scott, d'Annunzio et Costanzo, Carmen Sylva, Gogol et Tolstoï; quant à Verga et à Dostoïevski, nous ne les trouverons qu'en dernier lieu.

Un réalisme très voilé

Tout au long de cette route compliquée (et aux influences contradictoires) il n'est pas facile de discriminer la part de l'ambiance et celle de la fantaisie. Mais il est certain que celle-ci

(1) En français dans le texte.

englobait celle-là, et c'est ainsi précisément que l'art a servi de catalyseur, que le chemin et la personnalité de Grazia Deledda s'ouvrent et se conquièrent, s'épanouissant d'abord dans *Elias Portolù*, et ensuite dans les autres romans qui font de la Sardaigne un univers distinct du document. De toute façon, s'il est difficile de préciser, dans la seconde période de l'écriture deleddienne — qui va de 1903 à 1920, d'*Elias Portolù* à *La Madre* —, ce qui peut se réclamer du réalisme, nous ne nions pas que cela fut dans l'air : Matilde Serao, Verga, certaines œuvres de Fogazzaro et les toutes premières d'Annunzio par exemple — et il est naturel que Grazia Deledda, se cherchant elle-même pour s'éprouver, pour se formuler, se soit tournée avant tout vers les choses qui l'entouraient, et vers le souvenir qui transfigurait ces choses, mais l'autobiographie, sauf dans *Cosima*, est toujours voilée et objective dans un monde autonome.

D'autre part, pour compliquer le problème de la critique, il y a encore le caractère de l'écrivain ; secrète, taciturne, refermée sur elle-même, mais ouverte pour indiquer par quelles voies et à travers quelles sympathies littéraires son art était arrivé à cet équilibre remarquable entre psychologie et rêve, qui illumine, à partir d'*Elias Portolù*, de *Cenere*, de *Colombi e sparvieri*, ses livres les plus grands. Sur ce caractère fermé et presque impénétrable plus d'un a écrit, qui eut avec Grazia Deledda plus de familiarité que je n'en eus moi-même. Certes, dans ses lettres qui de temps en temps m'arrivaient, écrites de cette écriture souple et légère qui ressemblait à une toile d'araignée, elle ne cessa jamais de me parler d'elle et de ses livres. De l'une qui fut parmi les dernières qu'elle m'écrivit de Rome, je me rappelle l'*incipit* comme s'il était d'hier : « Pourquoi parler de moi ? En parler... quelle importance cela a-t-il ? Il vaut mieux, les livres fermés, parler de la neige qui blanchit mes cheveux, signe que s'approche le jour où ne comptera plus qu'un seul livre : celui de l'actif et du passif de notre vie, si vraiment nous avons fait quelque chose... » Et ces paroles évoquent celles de l'oncle Martinu à Elias Portolù.

Elle était donc, avant tout, une femme sans rhétorique, un écrivain sans littérature. Ses lettres comme ses dédicaces étaient

sobres, concrètes, sans fioritures. Dans sa correspondance comme dans sa vie, elle détestait les épithètes, les abandons, les confessions, le lyrisme et les compliments. Forte de caractère, elle imprimait aux paroles une allure, un ton sereins, simples, parfois vraiment sévères. Pourtant, sensible à la douleur des hommes, au mal et à la peine de l'existence, il semblait presque qu'à toute heure, qu'en toute circonstance, elle retînt dans ses mains la victoire sur tout cri de l'âme afin qu'en naissent la clarté et la fermeté des mots.

La maison natale de Cosima-Grazia

« La maison était simple, mais commode : deux chambres par étage, grandes, un peu basses, les planchers et les plafonds de bois, les murs blanchis à la chaux ; l'entrée était divisée ainsi : à droite l'escalier dont la première volée était de granit, les autres d'ardoise, à gauche quelques marches qui descendaient dans la cave. Le portail solide, fermé d'une grosse barre de fer, avait un heurtoir qui frappait comme un marteau, une grosse chaîne et une serrure dont la clé était grande comme celle d'un château », ainsi commence le premier chapitre de *Cosima*, dans le souvenir de la maison de l'enfance et de l'adolescence, de la maison de Nuoro, sise 28 via « Grazia Deledda ».

Aujourd'hui encore, la maison est semblable à ce qu'elle était autrefois, tout est comme le décrit Cosima-Grazia, ou Grazia-Cosima ; rien qui ne soit à sa place et qui ne donne le sentiment que le temps n'est plus celui où Cosima enfant se tenait sur le seuil à regarder les « personnages extraordinaires » qu'étaient les voisins : la cour de cailloux gris, la grande cuisine patriarcale, l'évier de pierre, le four monumental, et les cruches et les poêles de cuivre qui font des ronds de soleil sur les murs ; « la grosse clé du château » est dans la serrure du portail, les quatre *fornelletti* à double bouche près de l'escalier ; voici la chambre qui donne sur le jardin et sur les jardins voisins, et celle qui regarde les maisons de don Ignazio, le grand priseur et de tante Tonia, la fenêtre qui regarde le doux Orthobene vert-gris et bleu et, à mi-côte, sur la chapelle de la Solitude qui a

encore sur le toit sa petite cloche argentine; le figuier dans l'angle du jardin, ses gros rameaux, pleins de nœuds et de bosses, inclinés pour donner de la fraîcheur au puits, et enfin, là-haut, tout là-haut, en face de la maison, par-delà le petit mur, par-dessus le feuillage touffu des arbres, le souffle profond des monts, les monts de Cosima-Grazia ou de Grazia-Cosima (« ... les monts voisins gris, avec les taches des bois, avec des profils marqués de roches, des tours de granit; monts plus lointains, de calcaire azuré, presque lumineux au soleil de mai et d'autres encore, plus hauts, plus bleus, évanescents, mondes de légende et de rêve... »).

Rien n'a changé; la maison de Cosima-Grazia, les maisons basses qui l'entourent, un mur rose que dépassent des plantes grimpantes, la rue, le silence profond, la couleur de l'air et du ciel. Tout est comme autrefois, tellement semblable que je crois voir passer « les vols d'hirondelles, sur le ciel d'un bleu profond, un peu bas comme les paysages des peintres espagnols ». Il semble même que, porté par les replis de la mémoire, le temps — presque cent années — se soit arrêté sur la façade de la maison où, en fait de nouveauté, se détachent seulement en blanche épigraphe, les paroles aimantes de ses concitoyens.

*Née dans cette humble maison
C'est là que Grazia Deledda
Ouvrit son esprit
A la souveraine poésie de son île,
Faisant de sa passion pour la Sardaigne
L'âme de son art si personnel
Qui est gloire italienne dans le monde*

MDCCCLXXI - MCMXXXVI

À la porte de vieux bois qui mène au *cortile* apparaît le brave Elía Sanna; à peine un visiteur a-t-il mis la main à la cloche de la rue qu'il se fait le prêtre et l'officiant de la maison de Grazia. Elía Sanna, petit, massif, le visage olivâtre, les yeux très mobiles et sombres, les lèvres charnues, a le culte de l'écrivain. Sur une petite étagère, dans la pièce où il dort, tous ses romans,

toutes ses nouvelles sont en bon ordre, reliés, lus et relus ; beaucoup portent des dédicaces qu'Elia montre sans tarder avec des mains qui tremblent un peu. De Grazia, il sait tout, il se rappelle tout, il raconte tout. En parlant il rapproche des descriptions qu'en font les livres, les choses qui sont de la maison et celles du dehors : personnages, paysages, monts : la Sardaigne. Il parle aussi des années lointaines, très lointaines, quand Grazia, adolescente, allait passer les mois d'été sur la petite cime de l'Orthobene, dans une espèce de cellule conventuelle, adossée à la Madone du Mont, dans le silence des bois épais de chênes verts ; ou alors, quand, presque chaque jour, elle montait à l'église de la Solitude, sa petite église qui, d'en haut, solitaire au flanc du mont, blanche dans l'ombre de l'Orthobene, entre les rochers clairs et les arbres au vert intense, semblait surveiller et protéger les maisons basses de Nuoro, éparses à ses pieds comme un troupeau.

Les sortilèges de Nuoro et de ses montagnes

On retrouve tant de choses de Nuoro et de ses environs dans ses livres ; la maison paternelle dans *Cosima*, dans *Il paese del vento*, dans *Sino al confine* ; le moulin aux olives dans *Genere* ; la vigne dans *La via del male* ; campagnes, routes, villages, montagnes, silhouettes et visages... Mais justement, au moment même où l'on a tout cela sous les yeux, on s'aperçoit combien toute chose a été changée, transfigurée en passant dans la prose déleddienne — en dehors de toute contingence folklorique — royaume absolu de poésie. Et c'est là que l'on découvre le « merveilleux » de Grazia Deledda, un « merveilleux » qui ne nie pas la vérité, ni celle des gens, ni celle de la Sardaigne. Toutefois un « merveilleux » qui, par la vertu de l'art, déborde les limites géographiques de la Sardaigne, créant au-delà d'elles un monde poétique. Ce n'est pas une découverte nouvelle, je le sais. Et pourtant, c'est de là et de là seulement qu'il faut repartir pour voir comment la narration de Grazia appartient à un « merveilleux » qui, par sa magie et sa vivante poésie, est une forme d'extrême romantisme.

Après cette longue mais nécessaire introduction, dont le but est de préciser quelque peu le caractère de Grazia Deledda

« femme » et d'éclairer également le fond des qualités de Grazia Deledda « écrivain », il faut souligner, avant tout, qu'une bonne partie de la critique, tant italienne qu'étrangère, — et bien que discourant de la narration deleddienne en termes élogieux —, tint pour juste de limiter son complexe univers moral à une seule expression, ou, pour le moins, à une expression principale : donner vie à la nature particulière d'une gent insulaire, en soi ethniquement définie. Les personnages de ses nombreux romans devaient donc se reconnaître — bien plus, se voir sans hésitation, comme en un miroir, à travers une ambiance et dans la couleur d'un folklore. À ce propos, Bonaventura Tecchi, dans un essai sur Deledda, très perspicace d'ailleurs dans une large mesure, parlant de la connaissance du bien et du mal, observe qu'à une telle connaissance s'opposent chez Grazia Deledda des obstacles divers : « avant tout le folklore ». Et d'ajouter : « L'autre obstacle est dans la nature elle-même des personnages étudiés : êtres fermés, avares de confidences, économes de paroles y compris avec eux-mêmes, qui couvent longtemps un secret ou une passion. Entrer dans cette prison fermée par voie analytique, par une sorte de dialectique interne est extrêmement difficile, et l'écrivain, ainsi qu'on l'a dit, intervient parfois de l'extérieur. »

Il est évident que les arguments de la critique, aussi élogieux soient-ils — étant donné cette façon de comprendre les personnages deleddiens presque uniquement en fonction d'une ambiance — ne servent qu'à surévaluer les seules influences extérieures, d'ailleurs aisément discernables. D'où il résulte que l'art de Grazia Deledda finit par être considéré comme relevant d'expériences purement régionalistes et, en conséquence, limité à une inspiration courte et sans souplesse. Ce qui revient à dire que le monde typique et fondamental d'*Elias Portolù* (roman-clé sans lequel nous ne pourrions comprendre les romans postérieurs, de *Cenere* à *Canne al vento*), ce monde, répété et développé, au lieu de se prolonger en des résonances amples et profondes, devrait s'épuiser dans des intentions plus modestes et plus faciles, presque des croquis narratifs. Cela, à mon sens, est faux.

En fait, les types, les paysages, les couleurs, l'air et toutes ces notations estompées que la vie resserrée de province se charge

de porter au premier plan avec une instance qui peut paraître volontaire ne sont que des moyens uniquement fonctionnels. La vie, dans l'art déleddien est une vie très profonde, illimitée et qui prend sa source avant tout dans une intense féminité; et cette vie, pour qui la considère *sub specie æternitatis*, est parcourue d'éclairs religieux bibliques, fulgurances de l'Ancien Testament.

Le mal doit être vaincu avec nos propres forces

« L'homme pêche et dans le péché il y a déjà son châtiment » lisons-nous dans *Anime oneste*. « Le mal doit être vaincu en nous-mêmes, avec nos propres forces », dit l'oncle Martinu dans *Elias Portolù*. « L'innocence, c'est de marcher vers l'éternité », répond le mendiant aveugle au vieil Efix dans *Canne al vento*. « Le rêve est une chose, la réalité en est une autre, Elias Portolù. Je ne te déconseille pas, si tu as la vocation, mais je te dis que même cela ne te sauvera pas. Nous sommes des hommes, des hommes fragiles comme des roseaux, penses-y bien. Au-dessus de nous il y a une force que nous ne pouvons vaincre. Cependant, si tu le peux, Elias Portolù, essaye de faire quelque chose! », et c'est encore Zio Martinu qui parle. Reprenant les paroles de saint Marc (« Dieu n'est pas le Dieu des morts, mais le Dieu des vivants »), voici que Grazia Deledda dans *Il Dio dei viventi*, découvre et confesse sa propre morale religieuse: réparer sur la terre chaque action mauvaise qui s'y commet : « Dieu nous juge tous les jours, parce que Dieu n'est pas le Dieu des morts, mais le Dieu des vivants. »

Le rapprochement entre ces éclairs et la race, d'où est né l'écrivain, peut, dans notre cas, faire comprendre pourquoi Grazia Deledda, dans ses deux premières « manières » et peut-être dans la troisième (mais jamais il n'y eut entre elles fossé vraiment profond), ait préféré à d'autres terres cette terre de Sardaigne, car elle y retrouvait l'atmosphère à la fois fataliste et superstitieuse qu'elle sentait s'agiter dans la morale même de son art. Cette interprétation peut être justifiée encore par les moyens eux-mêmes et les qualités de l'écriture déleddienne : tout d'abord même dans

les romans qui sont pour nous les plus beaux et les plus importants (*Elias Portolù, Colombi e sparvieri, Canne al vento*), il est évident que l'écrivain prenait une certaine complaisance à insister sur les motifs et les couleurs proprement sardes; puis, peu à peu, du *Segreto dell' uomo solitario* (1921), qui marque la coupure d'avec le régionalisme, à *Annalena Bilsini* (1927), la raison morale de l'art s'est faite de plus en plus intime, péremptoire, indépendante, trouvant en elle-même sa propre justification, en dehors de toute atmosphère locale.

Cependant, qu'on le note bien, chez Grazia Deledda, aucune ombre d'aventures, de course à l'inédit, de recherche de nouveaux moyens d'expression italiens ou européens, d'intentions mondaines. Sa nature fut toujours élémentaire et primitive: je dirais presque archaïque. Ainsi le don d'invention, le « merveilleux » qui, en certains romans — *La via del male* (1906), *Il nostro padrone* (1910), *Nel deserto* (1911) — se présentait comme facile et aventureux, se fait plus calme, plus substantiel, gagnant en persuasion et en évidence ce qu'il perdait en valeur décorative, — valeur qu'on pouvait considérer, sans que cela fût vrai pour autant, comme sa valeur la plus naturelle. C'est pourquoi, considérant la qualité la plus intime de ce « merveilleux », je soutiens qu'une pareille matière narrative est déjà vivante dans la conscience, dans l'instinct et dans la nature de l'écrivain avant de l'être dans l'expression accomplie de l'art — cela jusqu'à se donner l'illusion de juger non pas tant une belle histoire inventée qu'une autre révélant la spontanéité de l'expression, et montrant qu'elle prend sa source dans une quelconque vérité humaine.

Refuge merveilleux de la poésie et de l'enfance

Cette voie, une fois adoptée et le fait folklorique étudié sous divers éclairages, il ne me semble pas difficile de considérer la Sardaigne de Grazia Deledda comme une Sardaigne d'imagination, ce qui ne veut pas dire du tout fantastique ou irréelle. Ceci, je l'écrivis, dès 1930, dans la première édition de mes *Contemporains*. Plus tard, en 1936, Pancrazi parlant de « Grazia Deledda

et le critique », nota que « c'est seulement plus tard que la Sardaigne de Deledda devint lyrique et, mieux que l'île natale, l'île de l'enfance, le refuge merveilleux de sa poésie, une création de son sentiment, en somme l'île de son art — et la Sardaigne géographique n'en était que le lointain schéma, le prétexte ». Aujourd'hui Tecchi, dans son essai, parlant du « merveilleux » des livres de Deledda, ne raisonne pas autrement. Pour mon compte, et reprenant certaines vieilles notes deleddiennes, j'en viens à répéter que Grazia Deledda, dès le tout premier début, donna forme et objectivité à certaines qualités de son propre tempérament, là où, dans une certaine mesure, préexistait sa propre poésie, non comme prétexte, mais comme substance.

Son régionalisme, dans *Il vecchio della montagna*, était déjà une épopée à la manière d'un Verga et non à la manière purement extérieure et pittoresque d'un Fucini. Il est donc naturel qu'atteignant la maturité de son art, alors que, se répétant, sa manière aurait dû s'épuiser ainsi que sa matière déjà limitée (comme si ses personnages étaient là pour exprimer seulement une ambiance), l'écrivain, dont la fidélité à une source d'inspiration devait donc avoir une signification, ait réussi à demeurer une narratrice de premier ordre, même en dehors de la Sardaigne. Au contraire, il me paraît juste de souligner que l'insistance sur les thèmes et les couleurs d'une ambiance précise ne venait pas tant d'une préférence que du désir et de la volonté de reconnaître la vérité d'un monde terrestre qui, se libérant de ses propres frontières, finissait par se dépasser lui-même jusqu'à devenir un monde universel. Si nous confrontons la Deledda de la période la plus impétueuse, la plus liée à la terre natale, de 1903 à 1918, c'est-à-dire d'*Elias Portolù* à *L'Incendio nell'oliveto*, à la Deledda de 1920-1927, chez qui les valeurs du style acquièrent aussi une grande importance; si nous lisons par exemple, après *Le colpe altrui* (1914), *La danza della collana* (1924), nous percevons combien les personnages se font toujours plus indépendants de toute ambiance préétablie.

Je ne veux pas en conclure que les derniers romans soient cent pour cent préférables à ceux qui ont pour protagonistes la

Sardaigne, ses habitants et son paysage. Mais il me paraît juste de reconnaître que Grazia Deledda a rendu ses personnages toujours plus autonomes et vivants par eux-mêmes; que le monde créé par elle ne demande plus, au profit de sa vérité, un ciel géographiquement déterminé, des décors bien posés sur un scénario qui peut avoir l'air fixé d'avance. Au contraire, c'est un art qui s'élargit jusqu'à porter son âme à la mesure universelle et commune à toute terre: un art dont les significations s'étendent au-delà des détails particuliers constituant une ambiance, et s'accomplissent dans l'action, c'est-à-dire dans la vie.

Sous la lumière biblique

Voilà, à mon avis, le côté le plus sensible de l'art de Grazia Deledda tout au long de son œuvre, même si nous reconnaissons comme les plus grands, ou tout au moins comme les plus significatifs, les romans d'une première période (*Elias Portolù, Colombi e sparvieri, Canne al vento*). En fait, cette puissance de réalisme ne s'arrête jamais aux choses ni aux sentiments représentés en soi, mais elle leur confère une lueur fataliste, religieuse et, répétons-le, biblique. La construction même des romans et des nouvelles paraît obéir à une volonté inflexible, à une loi dure, profondément surhumaine. Et c'est pour cela, qu'on le veuille ou non, qu'il faut voir dans la signification totale de l'art deleddien la représentation d'une immanence qui s'élève jusqu'à Dieu. Tout mal se paie sur terre, d'abord en nous-mêmes, contre et au-dessus de notre propre volonté humaine. Telle est la signification de *Nostro padrone* et de la vie de Pietro Maria Dejana; de ces mêmes principes s'inspire *Il Dio dei viventi*. Ainsi la Gavina Sulis de *Sino al confine*, avec son fanatisme religieux, et malgré l'erreur de la décision volontaire et extrême, porte dans sa sensuelle chasteté le signe d'une force, force qui vient d'au-delà de sa conscience. De même le Cristiano du *Segreto dell' uomo solitario* tient d'une force qui domine son âme troublée, l'impossibilité inéluctable du nouvel amour. On pourrait trouver bien d'autres exemples faciles, à portée de la main.

Plus ou moins donc, tous les romans de Grazia Deledda, y compris ceux qu'imprègne le plus la vie recluse et régionale,

révèlent un étrange sens immanent de l'existence, sur laquelle pèse, comme une volonté mystérieuse, ce « Dieu des vivants » de saint Marc que l'on peut entendre aussi comme une sentence de justice terrestre et que le pécheur éprouve — simplisme religieux peut-être, donc instinctif et voulu par la nature de l'homme, mais pas moins moral pour autant. Mais aussi me paraît exacte la définition d'une conscience de la matière et du monde — sur lesquels Grazia Deledda, dès les premiers romans, a toujours travaillé — qui infirme que matière et monde soient exclusivement d'ambiance et de couleur locales, même s'il existe une corrélation avec un instinct de nature religieuse et ethnique qui se révèle dans les origines et les modulations de ses écrits. Toutefois, s'il n'y avait que cette « ethnicité », ce n'est plus de l'intérieur, mais de l'extérieur que le *pathos* dramatique de l'art deleddien aurait trouvé les voies de son propre rythme. Une telle éventualité est pour le moins un hasard.

Arrivé là, ce n'est pas moi qui nierai les « deux périodes » de Deledda, indiquées déjà par Pietro Pancrazi, surtout si je m'arrête aux valeurs du style. Certes, dans la première période, les romans sont pleins de personnages, les intrigues complexes, exubérantes, les descriptions parfois trop goûtées pour elles-mêmes, les figures secondaires ne sont pas toujours nécessaires, disposées à l'entour du sujet essentiel comme autant de motifs en couleurs. Bien qu'ils restent des livres majeurs (*Elias Portolù, Colombi e sparvieri, Marianna Sirca, Canne al vento*), ce n'est pas une contradiction d'affirmer qu'en 1920, avec *La Madre*, Grazia Deledda élague l'arbre, l'émonde largement, cherchant le cœur du tronc vivant. Son art se concentre, creusant l'essentiel et le portant à la lumière. Tous ses romans offrent une grande richesse de notations fraîches et cristallines, mais jusqu'alors cette richesse fleurissait avec exubérance, avec une abondance requise non de raisons intrinsèques et nécessaires à la narration, mais d'un plaisir visible, de la volonté de donner au cadre, aux personnages, à l'ambiance, un regain de relief et de couleur. Dans la seconde période, la main de l'écrivain s'est faite plus mesurée, peut-être parce que la mémoire ne travaille plus sur la terre natale.

La vérité est au-delà de la Sardaigne

Arrêtons-nous, par exemple, à *Annalene Bilsini* (1927) dont le paysage est donné par la vallée du Pô. Nous nous trouvons donc devant une atmosphère, une ambiance, des personnages qui sortent du domaine habituel de l'écrivain. Et pourtant, quelle vérité, quelle fermeté et quelle limpidité dans la peinture de ce paysage inusité. Voici une notation sur l'hiver finissant : « Déjà les premières ombres vagues des arbres tremblaient sur la terre encore lourde et sombre d'humidité, le ciel se soulevait et s'éclairait chaque jour davantage ». Et voilà un rapide croquis qui vaut un portrait : « Quand elle parlait, le blanc de ses dents brillait, bleuté comme celui de ses yeux, mais elle parlait peu et gardait toujours les paupières abaissées ». Et l'agonie de Dionisio : « Le malade parut revenir à lui, remonter de sa fosse, ses paupières lourdes et verdâtres se soulevèrent et les yeux apparurent comme cristallisés, à peine s'ils reflétèrent le scintillement de la lampe, puis soudain ils se refermèrent ; il sembla à Pietro que ce fut pour fuir sa vue et, comme pris de paralysie lui aussi, il s'abattit, froid et rigide sur la chaise où étaient posés les vêtements du vieillard ». Et voici enfin la claire vision de la campagne dans la vallée du Pô : « Un frisson brusque secouait le champ voisin dont le maïs n'était pas encore coupé, comme si le traversaient en folâtrant de jeunes renards. L'eau du fossé, basse et couverte d'une verte pellicule de mousse, de temps en temps, tressaillait et semblait ouvrir de grands yeux noirs qui reflétaient les yeux bleus du ciel entre les arbres : c'étaient les grenouilles qui sautaient dans l'eau. Et l'odeur intense de l'herbe, du trèfle surtout, donnait à l'air comme une couleur verte ».

Ces citations venant à l'appui de ce qui a été dit dans les pages précédentes témoignent que, dans ses romans, Grazia Deledda demeure fidèle, avant tout, à elle-même et à l'intimité de son art plus qu'à la Sardaigne, aux motifs et aux thèmes que lui proposait la Sardaigne. Elles démontrent aussi que cet art, justement honoré du Prix Nobel, cet art d'*Elias Portolù*, d'*Annalena Bilsini*, de *Canne al vento*, ou du *Segreto dell' uomo solitario*, dépasse de beaucoup le pittoresque tiré du régionalisme et du folklore,

pour atteindre à une résonance, plus universelle, à l'égal de l'art d'un Verga, d'un de Roberto, d'un Alvaro. Sans doute, les nombreux romans de Grazia Deledda provoquent-ils un vif intérêt par ce qu'ils nous apprennent de la Sardaigne, de son peuple et de sa terre; cependant, en dernière analyse, ce serait une grave erreur de croire que l'art très personnel de Deledda — (les termes: romantisme, réalisme, décadentisme ne sont pas ici valables) — atteint à cette hauteur, à cette puissance, à cette fascination uniquement par la grâce des thèmes régionaux. Je l'ai déjà affirmé: le « merveilleux » de Grazia Deledda « dépasse les limites géographiques de la Sardaigne, créant au-delà d'elles un monde poétique ». Et ce monde spirituel, celui par lequel elle exprime son âme et son art, demeure la vérité la plus importante: celle qui survivra dans la culture universelle.

LES TENTATIONS

TRADUCTION DE E. ALBERTINI ET E. MAYNIAL

*Copyright by le Mercure de France pour
l'œuvre de Grazia Deledda publiée dans ce tome.
Tous droits réservés aux Presses du Compagnonnage
pour les annexes littéraires. Le dessin de Picasso
reproduit sur la reliure est la propriété de Monsieur
Lionel Prejger.*



GRAZIA DELEDDA

LES TENTATIONS



Illustrations originales
de
BORDEAUX LE PECQ

LES TENTATIONS

Félix Nurroi avait une grande crainte de Dieu. Sa bergerie était près du fleuve Tirso, dans les *tancas*¹ de son maître, un jeune cavalier du Marghine². Félix était un homme dans les cinquante ans, petit, glabre et chauve. Comme il avait les yeux malades, il portait une paire de lunettes noires protégées par un réseau de fils de fer; il était presque toujours vêtu d'une capote bleue de soldat, serrée à la taille par une corde. Il avait l'air d'un moine. C'était un de ces hommes que la crainte de Dieu empêche de faire fortune. Il travaillait comme un chien et donnait scrupuleusement la moitié de son gain, même un peu plus, au maître. D'ailleurs, le sort ne lui était guère favorable; ainsi, quand ils faisaient le partage des taureaux, le maître trouvait à vendre les siens avantageusement, et Félix devait les donner pour rien; et il en était de même pour le laitage, pour les vaches, pour tout. Mais il ne se plaignait jamais. Dans sa première jeunesse, il avait ardemment désiré se faire prêtre, mais il était si pauvre, si simple! Puis il

(1) En Sardaigne, on appelle *tancas* les pâturages situés au flanc des montagnes et séparés les uns des autres par des murs bas en pierres sèches. Les bergers passent toute l'année dans la *tanca*.

(2) Région montagneuse au nord-ouest de la Sardaigne.

s'était marié, selon la loi de Dieu, pour avoir des enfants et en consacrer au moins un au Seigneur. Et précisément Antine, son aîné, allait être prêtre. L'autre, âgé de douze ans, sourd-muet, aidait son père à la bergerie. La femme était morte.

Un soir d'août, on attendait l'arrivée d'Antine, qui venait du séminaire du Nuoro passer ses vacances à la bergerie. Zio¹ Félix et Minnai, le sourd-muet, guettaient sa venue, appuyés au mur de la *tanca*, qui dominait la route. Le soleil était couché. L'étrange et vaste paysage s'endormait dans une paix profonde. Les *tancas*, jaunes de foin et de chaumes, s'étendaient à perte de vue jusqu'à l'horizon rose, semées de maquis et de roches. À l'ouest, coulait le fleuve, assez profond, assez large, rougi par le couchant. Ses rives blanches, sablonneuses, étaient couvertes de menthe à fleurs violettes; de vrais petits bois de sureau et d'oléandre, avec leurs ombelles jaunes et leurs énormes bouquets roses, s'étendaient jusqu'aux cabanes et aux parcs de la bergerie. À l'est, derrière un grand mur d'enceinte, noir et croulant, entre une vigne détruite et un clos d'oliviers qu'on ne cultivait plus, s'élevait une vieille maison de briques, flanquée d'une tour en ruines. Dans cette maison, vivait toute l'année un domestique du jeune cavalier du Marghine; sous prétexte de surveiller la propriété et les *tancas*, où paissait aussi un grand nombre de chevaux et de poulains, il ne faisait rien et volait sans scrupule. Comme tous les ans, Antine, par faveur spéciale du jeune maître, dont il avait été dès l'enfance le grand ami et avec qui il avait échangé maint horizon, devait habiter une mauvaise chambre dans la maison.

Les vaches fauves et rouges, blanches tachetées de noir, les chevaux noirs et bais, dont le poil luisait sur les croupes puissantes, paissaient tranquillement dans les chaumes; un poulain blanc hennissait en s'abreuvant dans le fleuve et en se frottant les flancs contre un oléandre. Un souffle frais, chargé du parfum amer des lauriers, montait du Tirso et se mêlait à l'atmosphère chaude, à l'âpre senteur du foin. Dans l'éloignement, à l'horizon, monte Urticu se dressait, bleu sur le ciel rose.

Le petit Minnai, aux grands yeux bleus limpides et souriants,

(1) *Zio*, nom familier que l'on donne en Sardaigne aux gens du peuple déjà âgés.

vêtu de toile noire, appuyait ses mains immobiles sur les pierres chaudes du mur, et regardait fixement sur la route brûlée et déserte.

L'arrivée de son frère était pour lui, chaque année, un événement très important. Il aperçut un homme à cheval. Zio Félix aussi l'aperçut, et, croyant que c'était Antine, il fut tout joyeux. Mais ses yeux faibles le trompaient, tandis que Minnai distinguait nettement le cheval noir aux pattes blanches et le paysan qui le montait.

— Est-ce ton frère, là-bas ? dit Zio Félix tourné vers l'enfant. Minnai observa attentivement le mouvement des lèvres, répondit « non » par signe et sourit malicieusement, tout content d'avoir vu ce que son père ne distinguait pas.

Le paysan s'approcha et s'arrêta près du mur. Comme les Nurroi, il était d'Ottana, misérable petit village déchu, dont une poésie populaire dit :

*De quatre-vingt-deux messes que tu avais,
Tu n'en as plus qu'une, et encore...*

— Parions que je sais qui vous attendez, dit-il en souriant.

— Parions... répondit Zio Félix en souriant aussi.

— Une prise de tabac?... Il sera là bientôt, n'en doutez pas.

Je l'ai vu.

— Est-il gras ? est-il rouge ?

— On dirait déjà un archiprêtre. Traitez-le bien, le diable vous écorche ! Tirez vos sous, achetez de bonnes choses, pour bien traiter votre fils. Donnez-lui à manger des œufs et du lard, *qu'une balle vous traverse la calebasse!*

Zio Félix souriait toujours ; il tira sa tabatière de corne que fermait un bouchon de sureau sculpté, et la tendit par-dessus le mur.

Le paysan se pencha, mit un doigt dans la tabatière, puis s'éloigna tout content, comme si la joie des Nurroi était sienne.

Minnai avait observé attentivement son père et le paysan tour à tour, pendant leur courte conversation : quand il parvenait à comprendre quelques mots, ses yeux brillaient. Ainsi, il avait saisi les mots « œufs et lard », et, à la pensée des festins somptueux

qu'ils allaient avoir pendant le séjour d'Antine, il avait fait un petit saut de joie.

Il fut le premier à découvrir la voiture du courrier, qui passait tous les soirs à cette heure; mais il attendit que son père à son tour aperçût confusément quelque chose, pour se tourner vers lui en le regardant fixement.

— C'est lui? demanda Zio Félix.

Il fit signe que oui.

Alors le brave homme et l'enfant s'abandonnèrent à leur joie: ils sourirent, se penchèrent sur le mur, sifflèrent, commencèrent à faire des signes de la tête et des mains.

De la voiture, rien. Arrivée près du mur, elle ralentit sa course, s'arrêta. Antine descendit en se baissant, sauta, repoussa la portière et prit une valise que lui tendait le voiturier. Il était habillé en séminariste, avec les boutons rouges; très grand, le cou et le visage rouges, un long nez aquilin, une physionomie qui frappait. Le vêtement disgracieux, — il n'avait que la soutane, — lui dessinait les épaules et la poitrine un peu creusée.

— Bon voyage, bonne arrivée! lui criait son père. Mais comme deux autres voyageurs se penchaient hors de la voiture pour regarder, Antine rougit, devint pourpre. On aurait dit qu'il avait honte de cet homme à lunettes noires, en capote bleue, et de cet enfant qui le dévorait de ses grands yeux clairs et riants.

Lorsque la voiture fut loin et qu'il eut franchi la brèche ouverte pour lui dans le mur, alors seulement il se laissa embrasser par son père. L'enfant restait à l'écart: il ne s'avança que pour débarrasser son frère de la valise.

— Oh! Minnai, te voilà, dit Antine distraitement. Il parlait du nez, avec un accent désagréable, mais Minnai ne l'entendait pas, et pour lui ce grand frère, aux boutons rouges, était le plus beau jeune homme du monde. Il espérait être embrassé, mais il dut se contenter d'effleurer la main blanche et noble d'Antine et de toucher l'un des boutons rouges. Puis il se sauva en courant, avec la valise sur la tête, au grand effroi des vaches qui mugirent.

Zio Félix ne se lassa pas de contempler son aîné pendant tout le temps qu'ils mirent à traverser la *tanca*. Le brave homme parlait en souriant et donnait une grande importance à ses paroles les plus futiles: tout au fond, il était un peu intimidé par la haute

taille, par le regard indifférent du séminariste. Ils arrivèrent à la bergerie, déserte à cette heure. Le souffle frais du fleuve, la senteur amère des oléandres enveloppaient le parc et les cabanes, dissipant l'odeur forte des troupeaux. Zio Félix avait préparé une petite collation de laitage et de gâteaux au miel qu'on lui avait envoyés du pays pour la fête de l'Assomption.

Antine enleva sa soutane, la visita attentivement pour voir si elle n'avait pas quelque tache, puis la plia avec grand soin, et la déposa sur une serviette. Il mangea avec avidité et but à longs traits dans la gourde gravée que son père lui tendait. Le repas et le vin le mirent de bonne humeur. Après tout, c'était un bon garçon, un peu désagréable par moments, mais rangé, intelligent, ambitieux et, par suite, travailleur.

Bientôt arrivèrent le vacher, un jeune homme pâle, bouffi, et le gardien des chevaux, un homme aux jambes arquées; ils fêtèrent Antine comme un frère; excité par leur présence, il commença à raconter des anecdotes, des épisodes plaisants de sa vie au séminaire.

— Monseigneur m'aime beaucoup. Monseigneur m'a dit ceci, Monseigneur m'a dit cela.

Zio Félix écoutait bouche bée, tout fier que son fils parlât avec Monseigneur.

— Et... demanda soudain le vacher, non sans malice, aucune distraction, n'est-ce-pas, dans ce diable d'endroit?

Zio Félix le reprit sévèrement:

— Mesure tes paroles, Tanu; premièrement, le séminaire n'est pas un diable d'endroit, et puis il y a certaines choses que tu peux te dispenser de demander.

— Allez au diable, vous ! répondit le vacher.

Antine, qui avait parfaitement compris de quelles distractions l'autre voulait parler, rougit un peu dans l'ombre, mais répondit ingénument:

— Eh, cet hiver nous avons donné plusieurs représentations.

— Comment?

— Attends, tu ne comprends pas. Tiens, supposons par exemple une histoire quelconque : deux ou trois séminaristes s'habillent en messieurs, moi et un autre en dames, un autre en

domestique et nous faisons comme si nous étions tel ou tel, et nous représentons l'histoire. Tout comme au théâtre.

Tanu ne comprit guère, mais ricana à l'idée des séminaristes habillés en femmes.

— Pourquoi ris-tu ? cria Antine en colère. Tu ne comprends rien. Des dames venaient nous voir jouer, il y avait aussi tous les chanoines, et tout le monde nous applaudissait.

— Vous étiez habillés en femmes !

— Eh bien ! dit Zio Félix, et puis après ! Si les supérieurs le permettaient, c'est qu'il n'y avait aucun mal.

— Mais, observa le gardien des chevaux, vous autres, prêtres, vous êtes toujours habillés en femmes.

Il parlait sans ombre de malice, car il était un peu simple ; mais Antine s'offusqua, et se leva vivement en haussant les épaules avec dédain.

— Vous êtes tous stupides. Avec vous il n'y a moyen de rien dire, allons !

Zio Félix trouva que c'était une marque d'orgueil de la part de son fils, mais il n'osa pas lui en faire le reproche.

Pendant ce temps, la nuit était descendue : on entendait le bruissement des oléandres, dont la senteur devenait très pénétrante, et le fracas monotone d'une chute d'eau, au loin, sur le fleuve. Les étoiles scintillaient sur un ciel peu cendré. Minnai, étendu sur un tas de feuilles d'oléandre, se leva en voyant son frère se lever, et quand il s'agit d'aller à la maison de briques, il chargea sur ses épaules la valise et la soutane, et se mit allégrement en route, enfonçant ses pieds nus dans les chaumes.

Antine et Zio Félix suivaient. De chaque tige de foin sortaient le trille d'un grillon et la lueur bleuâtre d'une luciole.

— Mon fils, disait le berger, je te recommande une chose. Dans la maison du maître, il y a toujours Piriccu, le domestique ; ce n'est pas pour en dire du mal, mais en vieillissant, il devient de plus en plus mauvais. Dieu l'ait en sa garde ! Mais toi, ne fais pas attention à ses discours.

— Que pourrait-il me dire ? demanda Antine avec mépris, les yeux perdus dans la nuit. Il ne pourra rien me dire, et, s'il me parle, je le laisserai chanter. Je le connais bien, cet homme-là !

Quand j'étais *enfant*, il m'envoyait chercher des baies d'ellébore pour ses sorcelleries.

— Dieu nous protège ! Le laisser dire, non, ce serait un acte d'orgueil, parce qu'après tout, mon enfant, tu dois te rappeler que tu es le fils d'un berger ; réponds-lui, oui, mais ne fais pas ce qu'il te dira. Ne va pas chercher des baies d'ellébore, mon fils.

— Comme vous êtes naïf ! s'écria Antine, et son rire nasal, mais encore frais, éclata parmi les trilles des grillons.

Ils arrivèrent à la maison : la porte de la cuisine était illuminée, et l'on entendait le bruit d'un pilon sur la pierre, un bruit sec, continu. C'était Zio Pera qui écorçait des amandes, en les écrasant une à une avec une pierre. Les coques couleur de cendre s'ouvraient et les amandes brunes, un peu humides, sautaient. Il y en avait déjà un joli tas.

Quand il entendit entrer le séminariste, Zio Pera se leva en secouant ses vêtements. C'était un homme grand, maigre, avec de longs cheveux gris, et un œil unique, bleu. Mais on disait que cet œil restait ouvert même quand Zio Pera dormait. Antine se rappelait que, souvent, quand il était tout petit, il avait épié le sommeil de Pera pour voir si, réellement, il dormait l'œil ouvert. Et plus d'une fois le domestique, se sentant épié, s'était levé d'un bond, avec de grands cris, des hurlements terribles, pour épouvanter le gamin qui prenait ses jambes à son cou.

— Tu es devenu long comme un peuplier, le diable t'emporte ! dit-il en guise de salut, et cette formule attrista Zio Felix, qui n'aimait pas ce genre d'imprécation contre ses enfants. Espérons que maintenant tu ne viendras plus te pencher sur moi, quand je dors, pour voir si j'ai l'œil ouvert.

— Allez, allez ! répondit Antine en souriant.

Ils montèrent par l'escalier branlant. Pera portait une petite lampe sarde, en fer noir, à quatre becs, avec un crochet au milieu ; la mèche nageait dans un peu d'huile d'olive. La pauvre chambre d'Antine n'avait pas changé : un lit de bois, un prie-Dieu, une table, une chaise ; des assiettes et des marmites dans un placard, une image de saint Elia, le plancher de lattes mal jointes, et beaucoup de poussière. Resté seul avec Antine qui ouvrait sa valise et disposait lentement quelques objets sur le lit, Zio Pera comença de suite ses discours de mécréant :

— L'as-tu déjà, le bréviaire? Est-ce ce livre-là ou celui-ci? L'année dernière, tu disais qu'on te le donnerait cette année.

— Je ne me rappelle pas avoir dit cela.

— Si, tu l'as dit, ou alors je suis un menteur, moi, ou bien je radote?

— Mais non.

— Enfin, des livres saints, tu en as.

— Tous les livres que nous lisons sont saints, répondit l'autre avec une feinte onction.

— Pas toujours. Le *Signoriccu* (le jeune maître) m'a dit une fois que, dans les séminaires, on lisait plus de mauvais livres que de bons.

— Allons, ne me rompez pas la tête ! dit Antine, qui commençait à se fâcher.

Mais bientôt, Zio Pera, qui dévorait de son œil vif les livres du séminariste, revint à la charge.

— Il est malin, Zio Félix, *qu'une balle lui traverse le foie!* Il sait bien pourquoi il te fait prêtre. Quand tu seras prêtre, quand tu auras les livres saints, qui donc vous touchera? Tu commanderas aux livres, et tu auras le plaisir d'excommunier qui tu voudras, et de faire du mal à tes ennemis.

L'autre se taisait.

— L'homme *toccato a libro*, c'est-à-dire maudit au moyen des livres saints, qu'est-ce ensuite? une corne, rien. Dis-moi, mon petit veau, sais-tu au moins la formule par laquelle on défend qu'un chrétien puisse jamais boire à sa soif et manger à sa faim? En as-tu entendu parler? Si tu le sais, tu feras fortune, même avant d'avoir reçu les ordres. Tiens, il y a un bandit à qui j'ai parlé de toi pour cela. Il suffit d'avoir le bréviaire et la soutane.

— Mais vous êtes insupportable, Zio Pera ! cria Antine en se retournant, furieux. Est-ce que vous devenez fou?

— Fou ! fou ! Tu es malin, mon petit poulain, malin comme ton père, *qu'une balle vous perce l'âme!*... On te donnerait cent écus...

— Faites-moi le plaisir de décamper, Zio Pera. Allons, allons, en route !

Le domestique comprit qu'il ne devait pas insister ce soir-là, et il s'en alla, nullement offensé d'être mis à la porte.

— Ouf ! souffla Antine, une fois seul. Quel tas de crétins !

Et il se remit à la fenêtre, un peu dégoûté de tout et de tous. Combien était préférable la vie du séminaire, un peu trop méthodique, mais propre et jolie. Et dire qu'il y avait tant rêvé à cette existence libre de la *tanca*, de la bergerie paternelle, coupée seulement par les promenades qu'il comptait faire au village.

Il resta longtemps à la fenêtre; peu à peu, il distinguait mieux les choses dans l'obscurité: là-bas, le fleuve; les oléandres se profilaient comme une nuée basse sur la pureté du ciel cendré; la *tanca* semblait s'étendre à l'infini, au-delà de l'horizon, toute parfumée par la senteur chaude des foin, des chaumes et des maquis; les oliviers et les vieux amandiers du verger enveloppaient silencieusement la maison; de sa fenêtre, Antine dominait la masse compacte de leur feuillage sur lequel les étoiles jetaient des lueurs fugitives et changeantes. Il se sentait triste, triste; il souffrait un peu de la tête. Il pensait à Nuoro, à ses camarades, aux belles promenades, aux discussions théologiques, comme ils disaient, aux disputes littéraires, aux conversations de toute nature. Ici, il n'y avait personne avec qui échanger deux paroles. Son père? son frère? les autres? Ils lui étaient tous indifférents au même titre. Il voyait les choses tout autrement que l'année dernière. La capote et les lunettes de son père, les yeux bleus de Minnai, emplis d'une curiosité bête, lui inspiraient le même dégoût que les joues épaisses de Tanu, que les jambes torses du gardien des chevaux, que l'œil méchant de Zio Pera. Il n'aimait personne, voilà tout ! Et il sentait un grand vide en lui-même: il se sentait déclassé, triste, humilié; il se sentait homme. La grande solitude mystérieuse de la *tanca* dans la nuit faisait divaguer son esprit: l'odeur des oléandres et des chaumes lui donnait un désir secret de choses impossibles.

Il se mit au lit et s'endormit tout de suite, mais, jusque dans son premier sommeil, il éprouva une sensation d'étouffement. Il rêvait que Zio Pera lui volait ses livres, et que lui se mettait en colère et s'époumonait à crier, tandis que Minnai, qui ne comprenait rien, riait de ses yeux bleus étincelants.

Habitué à s'éveiller de très bonne heure, il fut debout à l'aube. Il se remit à la fenêtre, sifflant et chantant. Les mauvaises impressions de la nuit s'étaient envolées; la joie infinie de la liberté emplissait son cœur. Il descendit dans la *tanca*, après avoir mis

ses livres en sûreté dans sa valise, et il se mit à se promener, à courir, à faire des exercices de gymnastique, en déclamant des vers classiques en italien, qui détonnaient étrangement dans la sauvagerie de ce paysage sarde. Aux premiers rayons du soleil, les chaumes parurent se changer en un grand tapis d'or, où les chardons secs brodaient des fleurs violettes; le fleuve étincela, aussi bleu que le ciel, roulant les pétales roses et violets des oléandres et des menthes qui secouaient leurs fleurs et leurs feuilles sur les eaux tranquilles.

Les poulains s'ébattaient, hennissants, frémissants, la croupe luisant au soleil; et leurs yeux reflétaient la splendeur jaune de la *tanca*.

Antine sentait en lui quelque chose de semblable à la joie superbe des poulains. Ses yeux aussi brillaient, mais ils restaient indifférents. Zio Félix et Minnai étaient occupés à traire les vaches, et ils attendaient le séminariste, envahis d'une joie profonde. Zio Félix surtout se sentait heureux: il souriait sans savoir pourquoi, il pensait au jour où Antine dirait sa première messe, et il lui semblait être l'homme le plus content du monde. Il parlait avec les vaches, avec Minnai, avec les jeunes taureaux encore enfermés dans l'étable, avec le lait qui jaillissait peu abondant des mamelles épuisées des vaches pleines, avec le vase de cuivre, enfin avec tout ce qui lui passait sous la main. Et rien ne lui répondait, — pas même le petit Minnai, qui, lui, pourtant, réussissait à le comprendre au mouvement de ses lèvres, — mais il entendait une voix intérieure répondre à toutes ses paroles, et cette voix intérieure chantait et priait à la fois, rendant grâce au Seigneur. Puis il entendit la voix d'Antine qui montait du fleuve. Lui aussi chantait, et sa voix, pour Zio Félix, semblait emplir de vie et de joie toute la *tanca*, animant le silence lumineux du paysage fluvial, dans cette pure matinée d'août.

Antine vint à la bergerie, but du lait, joua avec Minnai, enfin se montra bien plus gai que la veille.

Zio Félix le regardait, enchanté. Alors commença une vie heureuse pour les Nurroi et pour tous ceux qui les approchaient. Antine jouait souvent à l'escrime, — sans armes ! — avec le petit Minnai : l'enfant était plus habile, plus svelte, et chose incroyable, réussissait souvent à vaincre son grand frère. Alors

Antine sentait un frisson de colère, une lueur mauvaise s'allumait dans ses yeux indifférents, et le plaisir du jeu lui devenait cruel. Un jour, il prétendit que Minnai l'avait pris en traître et il le roua de coups, en lui criant des injures. L'enfant n'y comprit rien ; mais il sentait les coups, et il se mit à pleurer, ses yeux purs assombris d'un gros chagrin.

— Et cela parce que je me suis abaissé, dit Antine, et il rougit, mais sans que l'on sût s'il regrettait de s'être abaissé à jouer avec son frère ou de l'avoir battu injustement.

Zio Félix continuait à être heureux : quand il était seul, il tâtait religieusement un sachet de reliques qui pendait sur sa poitrine nue, et il priait *Sant'Esias* et *Santa Varvara*¹ pour le bonheur de son fils.

La nuit, Antine s'attardait à la bergerie, racontant les merveilles de la ville et la vie du séminaire à Tanu et au gardien des chevaux.

À l'entendre, il était lié intimement avec les notables de Nuoro. Et avec Monseigneur, inutile d'en parler.

— Monseigneur m'a dit ceci, Monseigneur m'a dit cela.

Le gardien des chevaux écoutait, bouche bée. Tanu, au contraire, voulait faire le sceptique, détournait adroitement, avec malice, le sens des phrases les plus innocentes d'Antine qu'il mettait souvent en colère ; mais au fond il était émerveillé et curieux. L'histoire des représentations l'intéressait tout spécialement : il n'arrivait pas à comprendre comment une personne pouvait feindre d'être une autre personne. Et il ne se doutait pas, le vieux malin, qu'il aurait été tout à fait apte à ce jeu.

Mais au bout de dix ou douze jours, Antine commença à s'ennuyer, à se dépitier, à éprouver de nouveau cette sensation pénible de vide et de tristesse qui l'avait accablé le soir de son arrivée. Il dormait longtemps, s'attardant le matin au lit, et le lourd sommeil de ces nuits chaudes l'énervait. Il n'avait pas encore ouvert un livre : inutile d'ajouter que, depuis son départ du séminaire, il ne priait plus, oubliant même de faire le signe de la croix.

(1) Saint Elias et sainte Barbe.

Quand il était dans la maison de briques, le vieux Zio Pera ne lui laissait pas un instant de repos, le harcelant de toutes les manières pour qu'il l'aidât dans ses sorcelleries.

— Dis-moi, ma petite fleur, alors je la fais venir cette personne ?

— Quelle personne ?

— Ce bandit.

— Et pour quoi faire ?

— Pour la chose que tu sais, mon agneau.

— Quelle chose ?

— *Ce sort.*

— Oh ! allez à l'enfer, Zio Pera ! Ne me tourmentez pas, que le diable vous tourmente, vous !

— Ah ! ah ! tu blasphèmes ! mauvais prêtre ! Si ton père t'entendait, mon petit rossignol ! Un vieux malin, ton père ! Il a un fils qui blasphème et il veut le faire prêtre, *qu'une balle lui traverse le foie* ! Eh bien ! cette chose, la faisons-nous, oui ou non ?

— Oh ! maudit Zio Pera, vous voulez que je ne remette plus les pieds dans votre baraque en ruines ! J'en ai plein le dos. Laissez-moi tranquille.

Zio Pera le laissait tranquille quelque temps, puis revenait à la charge.

— Donne-moi au moins la soutane, mon petit veau. Nous ne te l'abîmerons pas. Et un livre. La soutane a des boutons rouges comme des baies de prunelliers, mais je crois que ça ne fait rien. Combien veux-tu ?

— Je ne veux rien. Si vous continuez à m'ennuyer, j'écris au maître. Et je lui écris que, sans parler du reste, vous ne lui laissez de ses amandes que les coques.

— Tu mens, mauvais prêtre. Tu blasphèmes, tu mens, enfin tu as tous les vices. Il sait bien pourquoi il veut te faire prêtre, ton père !

— Oh ! allez tous au diable ! cria Antine, en s'enfuyant, les mains sur les oreilles.

Son père, lui aussi, n'était pas exempt de superstitions, et cela énervait terriblement le séminariste.

Ainsi, peu après son arrivée, il fut témoin de cette scène.

Plusieurs vaches du troupeau étaient dévorées de vermine. Au lieu de les soigner raisonnablement, Zio Félix attendait que la lune *fût dehors* (c'est-à-dire fût visible) pour prononcer les *berbos*, paroles magiques qui avaient le pouvoir de faire tomber les vers des plaies infestées.

Tous les paysans sardes croient à la puissance des *berbos*, qui sont de plusieurs espèces, de plusieurs rites et de plusieurs usages. Il y en a pour guérir les troupeaux, pour *lier*, c'est-à-dire pour empêcher les aigles et les renards d'enlever le petit bétail, pour défendre aux chiens d'aboyer et aux fusils de partir, pour détruire les chenilles et autres animaux nuisibles, enfin pour cent autres effets étranges.

Zio Félix avait une confiance illimitée dans les *berbos*; il en connaissait un nombre infini, et il avait la réputation de réussir toujours très bien; aussi l'appelait-on souvent dans les bergeries voisines pour les prononcer.

À peine la lune nouvelle apparut-elle comme une petite barque d'or voguant sur les vapeurs roses du couchant, au-dessus du mont Urticu, qu'il songea à réciter les *berbos* pour les vaches malades.

Il les rassembla le surlendemain, le soir, au bord du fleuve. Antine assistait à la scène.

La nuit était à peine tombée : la lune nouvelle descendait derrière les oléandres, l'eau du fleuve avait de longues stries d'argent pâle, et le ciel était aussi pur que l'eau. Quelle paix, quelle profonde douceur ! Les vaches, presque toutes rouges, sombres du côté que la lune n'éclairait pas, léchaient leurs plaies et se battaient nerveusement les cuisses de leur queue. Zio Félix enleva son bonnet, se déchaussa, fit trois fois le signe de la croix. Il tenait de la main droite, entre le pouce et l'index, une petite faux, ou plutôt un couteau en forme de serpe. Sur la poitrine, par-dessus la capote, pendait le sachet de reliques suspendu à son cou par un cordon grasseux. Il avait l'air inspiré : quand il levait la tête vers la lune, ses lunettes brillaient comme deux yeux énormes de jais.

Appuyé contre un oléandre, Antine regardait : autrefois, ces cérémonies l'intéressaient; aujourd'hui, il en éprouvait une sorte de dégoût méprisant et ironique.

Zio Félix murmurait les *berbos*, les mystérieuses paroles; il avait les bras tendus et le visage levé. Invoquait-il la puissance de la lune, des astres, des ténèbres, l'esprit des eaux, les déités de l'air? Certainement il invoquait quelque chose, mais Antine n'arrivait pas à comprendre les formules secrètes. Tout à coup, Zio Félix fit trois pas en arrière, tendit les bras en arrière, se pencha en arrière. Avec sa serpe il coupa trois tiges de jonc, ramena les bras en avant, se releva et marcha vers le fleuve, murmurant toujours les étranges paroles. Il noua plusieurs fois le jonc et le lança sur l'eau qui l'entraîna dans sa course silencieuse; puis il se signa avec la faucille, se baissa vers l'eau, se lava les mains et les pieds, et fit rentrer sous sa chemise grossière le sachet de reliques. La cérémonie était terminée: quand le jonc pourrirait dans l'eau, les vaches guériraient.

Mais les vaches ne guérissent pas, et Zio Félix prétendit que la cérémonie n'avait pas réussi parce qu'Antine y avait assisté sans y croire. Et Antine continua à s'ennuyer et à s'assombrir.

Il se levait quand le soleil était déjà haut, et passait presque toute la journée auprès du fleuve, parmi les souffles frais de la brise qui effeuillait les oléandres. Ailleurs, dans la *tanca*, la chaleur était intense: des flammes ardentes montaient des chaumes d'or; les vaches et les poulains accablés par la chaleur énervante dormaient à l'ombre courte des maquis et des murs. Seulement au coucher du soleil le souffle frais du fleuve montait et se répandait dans la *tanca*; et la nuit, quand la lune donnait sur les chaumes et que les grillons chantaient, la douceur était infinie, infinie... La ligne argentée de la *tanca* s'évaporait à l'horizon dans un lac de rêve, et ce fond vapoureux absorbait les regards et l'imagination d'Antine comme par une attraction magnétique.

Qu'y avait-il au loin là-bas, derrière les clartés de l'horizon? Pendant que Zio Félix priait, assis sur une pierre, rendant grâce à *Santa Varvara* et *Sant'Esias* pour son bonheur, pour le bonheur de son fils, le fils se sentait profondément triste et malheureux, parce que l'horizon lunaire lui donnait un désir violent de vie, une nostalgie passionnée de choses ignorées, de choses impossibles.

Il était dans cet état d'âme quand, vers la mi-septembre, après une ennuyeuse visite au petit village misérable, il alla à une fête champêtre. Là il rencontra le propriétaire des *tanças*, des

vaches et des poulains, le jeune cavalier, don Elia. Il était encore en tutelle, ce qui ne l'empêchait pas de s'amuser de toutes les manières; à la fête champêtre, il faisait mille folies, dansait la danse sarde, dépensait à tort et à travers, prenait part aux courses avec son cheval blanc comme le lait, faisait la cour aux belles filles, et s'enivrait. Don Elia était beau et séduisant; il avait vingt ans, mais il en paraissait seize, le teint blanc, pâle, avec des cheveux et des yeux très noirs. Mais il avait les dents horriblement gâtées, ce qui, quand il riait, l'enlaidissait un peu. Il était habillé de blanc, portait un petit chapeau de paille qui avait l'air d'un chapeau de femme, garni de tulle rose, attaché à la boutonnière du gilet par un long cordonnet de soie multicolore.

Lorsqu'il vit Antine, il l'étreignit et l'embrassa avec enthousiasme. Le séminariste remarqua que la bouche du jeune homme, dont les lèvres étaient luisantes comme celles d'un enfant, exhalaient une odeur empestée d'eau-de-vie, et il éprouva tout d'abord une impression de dégoût; mais peu à peu l'affabilité et la courtoisie excessives de don Elia le subjuguèrent.

— Te souviens-tu, Antine, des coups de poing que je t'ai donnés un jour? À présent, tu es plus grand et plus fort que moi. Seras-tu soldat?

— Non: à ce moment-là je serai déjà dans les ordres.

— Ah ! oui, tu te fais prêtre. Imbécile !

Il dit cela sur un ton de raillerie si plaisante, si compatissante, qu'Antine se sentit rougir, dans un de ses habituels accès de honte qui lui empourpraient la face. Il crut que c'était de la colère; mais, au fond, c'était un peu d'humiliation qui le faisait rougir.

Cependant Elia l'entraînait de café en café et l'excitait à boire des petits verres de *mescolanza* (eau-de-vie) brillante et ardente comme du diamant liquide.

Au commencement, Antine refusait, faisait la moue, éloignait le verre du geste; il buvait pour faire plaisir au maître, par déférence, par suggestion, enfin par goût.

Une joie fébrile commença à faire battre son cœur; les choses dansaient autour de lui une ronde lente et délicieuse. À la tombée de la nuit, Elia et lui étaient ivres comme deux paysans.

— Il faut que je rentre à la bergerie, dit Antine en bégayant, et il chercha son cheval.

Elia rit d'un air maussade, les yeux mouillés, et répondit :
— Tu ne vois pas que tu es ivre ? Tu es ivre comme... je ne veux pas te dire comme quoi. Où veux-tu aller ?

— À la bergerie. Mon père attend.

— Qui est ton père ? Un de mes bergers. Reste donc avec ton maître ; ton père ne te dira rien, sinon je le chasse.

« Du reste, tu es ivre toi aussi ! » cria Antine en s'échauffant.

— Bien sûr, je suis ivre ! Qu'est-ce que tu prétends ? Ne suis-je pas le maître ?

— Je ne dis pas cela...

— Et alors qu'est-ce que tu dis, espèce de curé baveux, gros ivrogne ? Suis-je, oui ou non, le maître ? Qui suis-je ? réponds.

— Oui, tu es le maître, dit l'autre timidement. Il avait peur que don Elia ne chassât Zio Félix.

— Eh bien, si je suis le maître, reste avec moi, ici. Ton père n'osera même pas froncer le sourcil.

— Tu viendras avec moi ?

— Oui, j'irai avec toi. J'irai parce que je dois y aller, parce que je sais que vous tous, là-bas, vous me volez. Il est grand temps que je surveille mes intérêts.

— Tu viendras avec moi ? répétait Antine, attendri. Pourquoi viendras-tu ?

— Est-ce que je ne viens pas de te le dire ? Es-tu sourd ? J'irai parce que cela me plaît, non pour te faire plaisir à toi. Je suis un cavalier, et toi qui es-tu ? Un homme qui se fait prêtre !

Bien qu'ivre, Antine rougit encore, ressentant de nouveau l'étrange impression qu'il avait éprouvée dans la matinée.

L'autre continua :

— Nous sommes tout de même vraiment ivres tous les deux. Que t'en semble ? Sommes-nous ivres, oui ou non ? Moi je crois que oui.

— Moi aussi.

— Allons nous coucher, alors.

Ils passèrent la nuit en plein air, sous un arbre, un grand chêne, et à coup sûr ils ne voyaient pas les étoiles luire à travers les branches. Après un lourd et long sommeil, Antine s'éveilla le premier : la tête lui pesait, ses lèvres sèches, collées l'une à l'autre, étaient amères comme le suc de l'euphorbe.

— Ah ! dit-il en ouvrant les lèvres avec effort, je me suis enivré. Que dirait mon père, s'il me voyait ?

Et il eut honte, non pour son père, mais pour lui-même. Il se rappela tout à coup les insinuations malignes de Zio Pera.

— Tu seras un joli prêtre ! Tu blasphèmes, tu jures, tu...

« Tu t'enivres ! ajouta-t-il mentalement, avec colère.

Il lui sembla qu'en effet il serait un mauvais prêtre, et il en souffrit.

Don Elia tint parole. Il accompagna Antine à la bergerie. Pendant le voyage, caracolant sur son magnifique cheval blanc qui, par moments, se cabrait avec fierté, épouvantant le bidet d'Antine, Elia redevenait un jeune homme élégant et d'allure aisée. Son costume blanc était bien sali ; son visage était plus pâle qu'à l'ordinaire, et sa voix rauque ; mais il avait l'air contrit de sa débauche :

— Nous nous sommes enivrés, disait-il de temps en temps. Moi, je ne t'ai pas jugé plus mal pour cela, parce que c'est moi qui suis responsable, mais toi, qu'as-tu pensé de moi ?

— Rien, je n'en avais pas le droit...

— Ni la faculté.

Ils rirent, se rappelant toutes les impertinences qu'ils s'étaient dites la veille. Il y en avait une, pourtant, qu'Elia ne semblait pas regretter : sa raillerie méprisante sur la carrière d'Antine. Et toutes les fois qu'ils revenaient sur cette question, le séminariste éprouvait la même impression de gêne humiliante qu'il avait tout de suite ressentie.

Zio Pera était déjà prévenu de l'arrivée du maître ; un bandit de ses amis, qui se trouvait lui aussi à la fête, avait précédé les deux jeunes gens.

Zio Pera avait pris ses dispositions en conséquence ; il n'en accueillit pas moins le jeune cavalier avec une surprise bien jouée.

— Comment va ton tuteur ? lui demanda-t-il malicieusement, en dessellant le cheval.

— Le diable l'emporte ! répondit Elia en posant le pied droit sur une pierre pour enlever l'éperon. Zio Pera se baissa avec empressement et, tout en délaçant l'éperon, il demanda tout bas :

— Tu viens chercher des sous ?

— Apparemment.

— Je crois que cette fois Félix Nurroi n'en a pas, mais son fils pourra peut-être t'en donner.

— Quel fils ? Antine ?

— Antine.

— Et comment cela ? dit l'autre, étonné.

— Tais-toi, dit Pera en suspendant l'éperon à un clou. Laisse-moi faire. Nous en reparlerons.

En apprenant l'arrivée du patron, Zio Félix se renfroigna. Sans doute, — Dieu nous sauve ! — le Seigneur commande d'aimer tout le monde ; mais Zio Félix n'aimait pas et ne pouvait pas aimer le patron, ce jeune homme vicieux, déjà couvert de dettes jusque par-dessus la tête, qui de temps en temps osait lui demander de l'argent, à lui, à un malheureux berger, travaillant toute l'année comme un esclave pour que son fils pût continuer ses études ecclésiastiques !

— C'est pour cela que tu t'es mis en retard ? demanda-t-il à Antine, qui descendit le premier à la bergerie. Fais bien attention, mon fils, tu es un fils de berger, et le patron est un monsieur. Sa compagnie ne te convient guère.

— Pourquoi ? Plutôt que de le remercier !... dit Antine d'un ton fâché.

— Bon. Remercie-le tant que tu voudras, mais fais attention. On ne doit pas médire de son prochain, mais il faut que tu saches que don Elia n'est pas une compagnie qui te convienne. Il est riche et ne veut pas travailler. Il emprunte aux usuriers et s'en va dans les villes prendre du plaisir, et il néglige ses propriétés. Et puis il ne croit pas en Dieu.

— Que voulez-vous ? Les messieurs sont tous comme cela ; ils ne croient à rien. Mais Elia est si jeune ! Il deviendra sérieux.

— Il restera longtemps ici ?

— Je ne sais pas ; je crois que non.

— Chère sainte Varvara, faites qu'il s'en aille demain ! reprit Zio Félix en lui-même.

Mais le jeune maître ne s'en alla pas, ni le lendemain, ni le surlendemain. Il y avait trois jours qu'il était là, quand arriva à bride abattue un domestique de son tuteur ; il venait voir si don Elia se trouvait à la *tanca*, car le jeune homme, à son habitude, était parti sans dire où il allait, ni pourquoi ; le messager appor-



tait en outre une besace de victuailles, mais don Elia les refusa insolemment.

— Dis à ton maître qu'il peut jeter aux chiens son pain et son jambon. Moi je n'en ai pas besoin. Va-t'en, tout de suite ! Va-t'en au diable, et lui aussi. Si je te trouve encore sur mes talons, je te fais sortir les boyaux par la bouche.

L'autre s'en alla tout penaud ; mais Zio Pera le devança par un chemin de traverse et lui fit décharger la besace dans un coin désert de la *tanca*.

Don Elia continua à mener joyeuse vie, passant les journées avec Minnai et Antine, se baignant dans le fleuve, chantant et jouant. Antine et lui mangeaient et dormaient ensemble : ils montaient les chevaux domestiqués, nageaient, jouaient aux cartes et à la *morra sans parler* comme deux portefaix. Le visage blanc et les vêtements blancs d'Elia prenaient une teinte poudreuse très prononcée ; le ruban rose de son chapeau de paille était déchiqueté comme s'il l'avait traîné dans toute la haie de la *tanca*, et le cordon pendait au cou de Minnai, portant une petite médaille de saint Elia et un centime troué.

Une ombre passait derrière les lunettes de Zio Félix. Ah ! si ce n'avait été par crainte de Dieu, le brave homme aurait maudit le patron, pour la vie désordonnée qu'il faisait mener à Antine. Toutes les remontrances restaient vaines. D'ailleurs, don Elia était si gai, si affable, si amusant, il semblait se distraire avec tant d'innocence qu'on aurait dit un bon garçon, sans plus de malice que le petit Minnai ; il attirait l'affection, ou du moins l'indulgence. Quelquefois Zio Félix se disait :

— Allons, je suis un sot, un vieux pécheur. Quel mal y a-t-il à ce qu'ils soient jeunes et s'amusent ? Antine a tant travaillé toute l'année ! Il est juste qu'il se divertisse un petit peu. Il a raison : nous devrions remercier don Elia de sa bonté.

Le vacher et le gardien des chevaux, d'autre part, étaient enthousiastes de leur jeune maître : ils ne parlaient que de lui, de ses richesses, de ses exploits. Quelquefois ils en venaient même à se disputer pour un détail de la personne d'Elia, ou pour la valeur approximative de la *tanca*, des poulains et des vaches, ou pour la somme de ses dettes.

Antine était mis de côté, oublié, effacé par la présence

bruyante du jeune seigneur. Mais il n'en ressentait pas de jalousie. Elia l'avait complètement fasciné. Depuis que cette visite animait la sauvage solitude de la *tanca*, Antine ne s'était plus ennuyé ou assombri comme aux premiers jours. Il n'y avait plus de vide dans son cœur : il aimait enfin quelqu'un qui entraînait dans son âme non plus avec la froide bienveillance de ses supérieurs, ni avec l'ignorante tendresse de ses humbles parents, mais avec un charme ardent et presque morbide. C'était Elia. Antine éprouvait pour lui de l'affection, de l'amitié, de l'admiration, de la soumission. S'il avait rencontré une femme, il ne l'aurait pas aimée avec une passion pareille à celle-ci, où se déployaient toutes ses puissances d'émotion, restées cachées dans son adolescence pure. Elia n'entretenait point cette affection, et ne la comprenait même pas. Il n'avait pas autant de sérieux et d'intelligence que le fils du berger ; c'était simplement un inconscient, un égoïste sympathique, et il se servait d'Antine pour se distraire dans l'ennui de cette vaste solitude ; s'il s'y attardait, ce n'était pas qu'il fût retenu par le paysage ou par le soin de la propriété, — il n'avait aucun sentiment de la nature, et aucun souci de ses affaires, — c'était dans une intention toute spéciale.

Un soir les deux amis se tenaient dans la chambrette d'Antine. Ils n'avaient pas de lumière, et Elia s'était témérairement assis sur la fenêtre, les jambes pendant à l'extérieur. Il chantait :

O toi qui es là sur les fleurs de la colline toscane, avec ton père à ton côté...

Sa voix, un peu fatiguée, usée, creuse, se perdait dans l'air sombre de la nuit. Elle avait des intonations distraites : sans doute Elia pensait à autre chose que sa chanson. Antine était derrière lui, debout, et le retenait par le bras, craignant de le voir tomber. La nuit était fraîche, comme mouillée : de longs nuages minces sillonnaient le ciel. Et dans ce calme profond les odeurs qui montaient devenaient intenses, et les bruits de la nuit, — le fracas de la cascade lointaine, quelques aboiements de chien, une note monotone de coucou, le trille des grillons, — parlaient avec des vibrations mystérieuses. Antine plongeait son regard dans l'horizon incertain ; sur l'ombre couleur de cendre les étoiles brillaient d'un éclat aigu, avec des scintillements verdâtres et rougeâtres. À la différence d'Elia, Antine sentait toute l'angoissante magie

nocturne, mais il ne s'en attristait plus; il s'imaginait que son compagnon partageait ses sentiments, ses impressions, et dès lors il n'y avait plus ni tristesse ni solitude; par moments même il croyait éprouver encore la joie fébrile que lui avait donnée l'ivresse de l'eau-de-vie, mais c'était une joie inquiète, qui s'agitait, qui désirait, qui voulait quelque chose d'inconnu. Ce soir-là, l'âme du séminariste était comme une fleur ouverte vers le ciel, et qui attend la rosée. Elia cessa de chanter quand il eut trouvé les mots qu'il cherchait.

— Dis un peu, Antine, après-demain je m'en vais, n'est-ce pas? Mais tu ne sais pas encore pour quelle raison je suis venu ici.

— Pour voir ta propriété.

— Bah ! pas grand-chose à voir ! dit l'autre avec mépris. Ton père est honnête jusqu'à la bêtise; les chevaux et les poulains, on ne peut pas les escamoter; il n'y a que ce vieux sorcier de Pera qui garde les amandes, et ne m'en laisse que les coques; mais qu'est-ce que c'est, deux ou trois amandes? Je m'en fiche profondément. Tu ne sais toujours pas pourquoi je suis venu. Devine un peu.

— Pour t'amuser.

— Allons donc ! Devine, devine.

— Mais... je ne saurais...

— Eh bien ! je vais te dire, moi. Je suis venu chercher de l'argent.

— De l'argent? Ici? demanda l'autre en riant.

— Oui, de l'argent; ne ris pas, mon cher. On en trouverait ici plus qu'ailleurs; mais ton père, cette fois-ci, n'a pas voulu me rendre service.

— Cette fois-ci?

— Oui, mon cher, cette fois-ci. Parce que, dans d'autres occasions, il m'a rendu service. C'est vrai que j'ai oublié de lui payer mes dettes, mais ce n'est certes point par mauvaise volonté. Je ne serai pas toujours un propriétaire pour rire, et alors je saurai ce que j'ai à faire. Ton père m'a prêté sans intérêt, sans billet, à échéance de deux ou trois ans, comme les usuriers, mais c'est lui qui de tous est le plus en sûreté. Sais-tu combien je lui dois? Devine.

— Cent *lire*¹? dit Antine, timidement, avec la crainte d'exagérer.

— Mais non, voyons ! Plus que ça.

— Deux cents ! dit l'autre stupéfait.

— Plus encore.

— Trois cents.

— Encore, encore ! ... cria don Elia, en regardant au loin.

Antine rougit dans l'ombre; un moment, il crut que son père était créancier de son maître pour des sommes énormes, et il en sentit un trouble étrange.

— Cinq cents, dit-il, et cette fois il s'étonna de s'entendre répondre :

— Non, non, moins que ça.

— Quatre cents.

— Moins encore. Tu vas par nombres ronds ! Trois cent soixante-douze.

Antine ne répondit pas, et don Elia, lui aussi, parut embarrassé. Après un long silence seulement il se remit à parler, les mains posées sur l'appui de la fenêtre et la tête tournée vers l'intérieur de la chambre. Sa voix vibrait, un peu émue, dans le silence toujours plus profond de la nuit.

— Je sais à quoi tu penses, Antine. Tu penses : « A quoi peut bien lui servir tout cet argent ? » C'est à cela que tu penses, n'est-ce pas ?

— Non, non...

— Ne me dis pas non. Ne sois pas hypocrite *avant l'heure*. Que veux-tu ? Tu ne peux pas savoir, toi, comme on sent le besoin d'argent quand on n'en a pas. Un homme indépendant, d'une certaine condition, a toujours de grosses dépenses. Tu me diras : « Mais comment dépenses-tu ? ». Je n'en sais rien moi-même, mais j'ai toujours besoin d'argent. C'est une si belle chose, dépenser ! On dit que je fais des dettes à cause de mes séjours en ville. Ce n'est pas vrai. Tiens, à Cagliari j'ai vécu un mois avec cinquante-cinq *lire*. Et à Naples, encore moins. Avec quarante-cinq *lire* un étudiant à Naples vit en monsieur. Là, personne ne te connaît, tu vas, tu dépenses ce que tu veux, tu vis modestement,

(1) On sait que la *lira* équivaut au franc.

et bonsoir. Moi, au contraire, c'est quand je suis au pays que je dépense : beaucoup de gens disent que j'agis de la sorte pour faire enrager mon tuteur. Ce n'est pas vrai, n'en crois rien, mon cher. Je dépense parce que en vérité il est nécessaire de dépenser ; fais le tour de toute la Sardaigne, tu trouveras que tous les propriétaires sardes dépensent le double et le triple de leurs revenus. Et après, me diras-tu ? Que puis-je te dire ? J'espère me repêcher ; en vendant seulement les poulains je paierai mes dettes, puis je ferai un riche mariage, et puis, la jeunesse passée, on ne dépense plus, on travaille, on songe à ses enfants. Mais la jeunesse, il faut en jouir : à quoi sert la vie sans cela ? Après tout, il faut être idiot pour ne pas en profiter. Tiens, dans cinquante, dans cent ans cette *tanca* appartiendra à d'autres ; de nous, on ne trouvera même pas les os. Il peut même très bien arriver que cela soit dans un an. Amusons-nous donc, prenons du plaisir. Moi, je suis fait comme cela ; je suis un caractère gai, pas mauvais au fond, tu le sais, bon comme le pain, et je ne hais personne, pas même mon oncle, quoi qu'on en dise. Après tout, il fait son devoir : en y réfléchissant bien, je lui donne raison. Mais que veux-tu ? J'ai besoin d'argent : sans argent je ne peux pas vivre. Un homme sans argent, qu'est-ce que c'est ? C'est comme quelqu'un qui aurait des souliers crevés ; quand ce serait le plus galant homme du monde, tous le méprisent. Sais-tu combien j'ai dépensé à cette stupide fête de Saint-Elia ? Deux cents *lire*. On dit que j'ai des vices ; mais là, à cette stupide fête, quels vices pourrait-on avoir ? Et pourtant j'ai dépensé ce que je te dis. Que veux-tu ? Quand on n'a pas d'argent on fait n'importe quoi pour s'en procurer ; mais quand on en a, on le dépense : c'est une chose qui semble toute naturelle, toute simple, surtout si l'on est en compagnie. Le jour où je n'aurai pas d'argent, je suis sûr que j'irai me jeter dans le Tirso. Et ce jour-là pourrait bien être après-demain, si demain je ne réussis pas à me procurer cinq cents *lire* dont j'ai absolument besoin. Toi, tu peux me les procurer.

— Moi ? dit Antine, étourdi de tout ce qu'il avait entendu ; et cependant ce discours ainsi prononcé par Elia, lui paraissait naturel et vrai. Ah ! oui, ce devrait être cela, la vie, et non pas son existence sotte et mesquine. Ah ! oui, ceux-là étaient des hommes ! et lui, lui, qu'est-ce qu'il pouvait être ? Un homme sans argent, oui, un pauvre diable, un homme aux souliers crevés.

Ah ! oui, c'était cela, la vie, c'était cela, le mystère entrevu dans les brouillards de l'horizon solitaire !

— Oui, toi, toi, ne fais pas l'imbécile ! lança l'autre avec audace, s'apercevant de son avantage.

— De qui ? de mon père ?

— Comment, ton père ! Il ne s'est pas laissé toucher par moi : juge un peu s'il va t'écouter ! Et puis, à dire vrai, je crois qu'il n'en a pas...

Antine eut un léger sourire : il croyait, au contraire, qu'en ce moment son père possédait de grosses sommes.

— Mais de qui, alors ?

— Écoute, il faut que je m'explique. Je me suis aussi adressé à Pera. Ces vieilles bêtes-là, vois-tu, peuvent quelquefois vous tirer d'affaire mieux que des bourgeois riches et malins. Pour ma part, je crois qu'en Sardaigne c'est vraiment à la campagne qu'on trouve de l'argent. Mais laissons cela. Pera m'a dit qu'il connaît une personne, un bandit, qui certainement me rendra service, si tu le veux bien...

— Assez ! J'ai compris ! cria Antine, irrité contre Zio Pera. Non, je ne le ferai jamais !

— Ne crie pas, mon cher. Pourquoi ne le feras-tu jamais ? Explique-moi.

— Je ne le ferai pas... parce que je ne le ferai pas !

— Ce n'est pas une raison, cela.

— Si, c'est une raison, c'est une raison, je te dis que c'est une raison. Je ne le ferai jamais, quand les yeux devraient me sortir de la tête.

— Et tu crois qu'ils ne sortent pas ? dit l'autre en se moquant. Comment les as-tu donc ? (Il se tourna vers Antine pour le regarder, et ils se regardèrent, s'aperçurent vaguement dans l'obscurité grise. Tu vois bien que tu ne raisonnes pas. Tu es un imbécile.

— Et toi un sacrilège.

— Sacrilège ! Comment ? Il y a sacrilège quand on emploie des objets sacrés pour une fin profane. Mais nous, ici, nous pouvons nous servir d'un livre quelconque, — et d'ailleurs je crois que des livres sacrés, tu n'en as pas ; — et la soutane, on l'a bénie, peut-être ? Pas le moins du monde : donc aucun sacrilège. Tant

pis pour les imbéciles et les ignorants. Et ce serait nous, les imbéciles, dans le cas présent, si...

— Non ! non ! non ! je ne veux pas, je ne veux pas ! gémissait Antine en frappant du pied le sol, comme un enfant.

— Bien, dit Elia avec une froideur méprisante, les mains appuyées aux deux montants de la fenêtre. Ne rage pas comme cela. Puisque tu ne veux pas, ça ne se fera pas. Il est tout à fait inutile de causer avec toi, et moins utile encore de raisonner. Comment pourrait-on causer, ajouta-t-il comme pour lui-même, avec quelqu'un, avec un garçon qui se fait prêtre sans vocation ?

Antine sentit se dissiper sa colère, et une sensation d'angoisse et de froid le saisit. Ces paroles, dites sur ce ton, par ces lèvres, le foudroyaient. Ses mains se glacèrent, il eut un brouillard épais devant les yeux. Il sentit qu'Elia disait la vérité, et il eut une grande envie de pleurer. Elia comprit qu'il lui avait fait mal ; d'un bond, il quitta la fenêtre, et fut debout à côté de son ami ; ils se tenaient droits devant ce fond mystérieux de nuit odorante et tranquille.

— Pardonne-moi, dit Elia d'une voix changée, je t'ai offensé. Mais tu ne m'aimes pas...

De grosses larmes tombèrent des yeux d'Antine ; ses lèvres tremblaient, il les mordit pour ne pas éclater en sanglots. Non, il n'était pas offensé ; il était terrassé, vaincu.

— Non, non, je... je t'aime. C'est toi qui as à me pardonner... Je ferai ce que tu veux... demain, tout de suite, quand tu voudras.

Le lendemain, à midi, *ils firent la chose*. Le bandit arriva. C'était un bandit déjà renommé, redouté, qui passait pour terrible ; et cependant c'était un jeune homme de vingt-deux ans, joli garçon, à la physionomie sympathique. Il avait les cheveux noirs, brillants, relevés sur un front haut et pâle, les yeux châains, très clairs, le regard doux, la bouche bien dessinée ; il était grand, svelte, rose, propre : on aurait dit une belle fille en travesti.

Elia et Antine le regardèrent avec une curiosité avide, et lui posèrent beaucoup de questions délicates : mais lui, tout superstitieux qu'il fût, n'était point naïf, et il répondit en se moquant d'eux. Il ne s'apercevait pas que la vraie dupe était lui-même.

— Comment peux-tu croire aux *sorts* ? lui dit Antine. Je suis

convaincu que ton fusil pourrait, mieux que tout le reste, te délivrer de ton ennemi.

— Mais justement mon fusil est *lié* par un *sort* de mon ennemi. Combien de fois j'ai essayé de lui tirer dans les reins ! Et le coup n'a jamais voulu partir.

— Mais alors ne pourrais-tu le faire *délier* ?

— Tu pourrais me le *délier*, toi ?

— Je ne suis pas un sorcier, moi ! cria Antine en colère. Pourquoi ne le *déliez*-vous pas, vous, Zio Pera ?

— Nous avons essayé, répondit le vieux avec un calme parfait, en fixant sur le fusil en question le regard de son œil bleu. Ça n'a pas réussi.

— Assez, dit le bandit. Dépêchez-vous, je suis pressé.

Antine sembla vouloir s'enlever ses derniers scrupules, en disant :

— Fais bien attention que je ne suis pas sûr de réussir. Je n'ai pas encore les ordres.

— Peu importe : nous sommes sûrs de notre affaire, nous ; dépêche-toi, mon petit agneau, parce que ce garçon est pressé, dit Zio Pera.

Antine revêtit la soutane, se mit sur la tête sa barrette de séminariste : il sentait une tristesse morne, un profond dégoût de lui-même, et sans la présence d'Elia il se serait à tout prix refusé à jouer cette comédie sacrilège. Zio Pera ferma la fenêtre. Au-dehors c'était l'accablement de midi : certaines parties de la *tanca*, au loin, semblaient des étangs d'or fondu. Avec l'odeur ardente des oléandres montait un gazouillement d'oiseaux de marais. Antine possédait un *Livre de la Semaine sainte* relié en cuir noir, à tranches rouges. Il le tira de sa valise, pendant que Zio Pera frottait une allumette sur sa cuisse pour allumer un cierge dressé sur la table ; et Antine, se tournant vers Elia et vers le domestique, cria d'une voix impatiente :

— Sortez donc !

Elia et Zio Pera sortirent. Le bandit se découvrit : à la lueur tranquille du cierge, sa jolie tête prit une grâce féminine. Antine ouvrit le *Livre* au hasard et lut :

« Je suis pauvre et dans les tourments depuis ma première enfance : et quand j'eus grandi je vécus humilié et abaissé... »

Le front du bandit se plissa et d'une main il se frappa la poitrine. Ah ! de telles paroles répondaient pleinement à ses pensées !

Antine feignit de continuer à lire, tout en prononçant ces versets arrangés à l'avance avec Elia.

« Mes ennemis m'ont persécuté et m'ont vaincu : et moi j'étais innocent. Seigneur, punis l'arrogance de mes ennemis. »

— Seigneur, punis l'arrogance de mes ennemis, répéta le bandit à voix basse. Lui était de bonne foi, et croyait accomplir œuvre de justice en faisant *frapper par le livre* son ennemi ; aussi s'enthousiasmait-il, et à mesure qu'Antine lisait, ou feignait de prier en silence, ou levait les yeux au ciel, le bandit priait de son côté, levait les yeux et se battait du poing la poitrine.

« Mes ennemis ont couru sur moi comme sur un chien enragé et m'ont chassé à travers les campagnes désertes. Maintenant une pierre est mon oreiller, mon lit est la terre dure. Jusqu'à quand durera cette iniquité ?

« Ils ont tendu contre moi leur arc, et m'ont lancé leurs flèches empoisonnées : leur langue m'appelait assassin, et disait que j'avais dépouillé le pèlerin et le voyageur.

« Et cela, seulement parce que je ne me suis pas abandonné dans leurs mains, et n'ai pas secondé leurs crimes. Seigneur, punis l'arrogance de mes ennemis.

« Et le Seigneur entendit mes cris, et les cornes de mes ennemis se brisèrent comme les cornes d'un bélier rongé par les vers. »

À cet endroit Antine ferma le *Livre* et feignit de prier, les yeux au ciel : puis il posa le volume sur la table et frappa dessus, fortement, les mains en croix.

Le bandit eut un frisson.

Antine rouvrit le *Livre*, il feignait toujours de lire, et n'oubliait pas de tourner les pages.

« Seigneur, écoute la parole de ton serviteur : punis mes ennemis selon ta justice. »

— Mets-toi à genoux, dit-il au bandit.

Le bandit s'agenouilla, mais un scrupule lui vint, et il murmura :

— J'ai beaucoup d'ennemis, mais c'est contre un seul que je veux... tu me comprends...

— Bien; je comprends, mais fais ce que je te dis.

« Prends mon ennemi selon ta justice, que sa maison soit pleine de tous les biens que tu donnes, et qu'il ne puisse jamais s'en rassasier.

« Que même les pierres ne puissent jamais le rassasier. »

De nouveau il ferma le *Livre*; de nouveau, il leva les yeux au ciel, pria mentalement et frappa du poing le livre fermé.

Du cierge montait une longue flamme fumeuse; le bandit éprouvait une forte émotion.

Antine reprit sa lecture simulée:

« Seigneur, écoute ton serviteur...

« Que l'eau bouillonne à flots continus autour de la maison de mon ennemi, et qu'il ne puisse jamais se désaltérer.

« Que même les eaux salées de la mer ne puissent jamais désaltérer mon ennemi. »

Pour la troisième fois il ferma et frappa le *Livre*. Puis il le rouvrit, lut encore au hasard cinq ou six versets, et, prenant le cierge dans sa main, dessina une grande croix sur la tête du bandit. Il lui dit ensuite de se relever. L'ennemi était ensorcelé pour les fêtes prochaines.

Le bandit se releva, un peu surpris: il croyait qu'en *touchant le livre* on invoquait aussi les puissances infernales. Du moins c'est ce qu'avait affirmé Zio Pera.

Au fond il était plutôt content de s'en être tiré à si bon compte; et après avoir sorti de sa poche cinq feuilles de papier roux en échange desquelles Elia lui laissa une espèce de billet, il s'en alla joyeux, convaincu d'avoir assisté à une cérémonie mémorable, qui sous peu ferait mourir son ennemi, consumé par la faim et la soif.

Elia se proposait de partir le lendemain; mais il s'aperçut qu'après la cérémonie sacrilège Antine était tombé dans une profonde tristesse, et il resta quelques jours encore pour le distraire.

— Diable ! qu'est-ce que tu as ? lui disait-il en le regardant dans les yeux. Tu regrettes de m'avoir rendu service ?

— Non. Ce n'est pas cela...

— Qu'est-ce que c'est donc ?

— Ce n'est pas cela, ce n'est pas cela, répétait Antine, mais il ne disait rien de plus.

— Viens avec moi pour quelques jours.

— Essaie d'arracher la permission à mon père.

Elia essaya, mais Zio Félix refusa; et Antine resta seul dans la *tanca*, dans la solitude sans bornes de son cœur bouleversé.

L'air, peu à peu, devenait plus frais. Une nuit, il plut, et le fleuve grossit, trouble, livide. Mais quand le soleil reparut, un charme indicible s'étendit sur la *tanca*. Le ciel se montra très haut, bleu tendre, couleur de perle; le fleuve prit une transparence glauque de voile ou de cristal; et l'on sentit passer un souffle ineffable de lointaines odeurs, de choses lointaines, qui annonçait les douceurs d'automne. L'oléandre avait secoué tous ses pétales sur les eaux claires, et se dressait avec ses feuilles pointues lavées par la pluie, étincelantes au soleil; mais la menthe fleurissait encore et mettait son irritante saveur dans la brise. Les vaches et les juments, lourdes et lentes, allaient le long des rives, les yeux tournés au-delà du fleuve, vers les vapeurs de l'horizon. Pendant ces jours-là et dans les nuits magiques de la pleine lune d'octobre, Antine se trouva plongé plus que jamais dans une mer de tristesse. Il se jeta dans le travail, cherchant la solitude, se cachant dans les bosquets d'oléandres, parmi la pénétrante odeur des menthes: mais l'enchantement même de la solitude, cette sérénité du décor, du paysage et du fleuve, la chanson flûtée des oiseaux de marais, tout accroissait l'inquiétude de son cœur. Il écrivait de longues lettres à Elia, pour lui exposer l'incertitude de son âme, puis les déchirait en tout petits morceaux qu'il lançait dans le fleuve. Et l'eau tranquille les emportait, au loin, vers ce fond bleu devant lequel se consumait l'âme d'Antine, comme des pétales de roses blanches effeuillées. Cependant le temps passait; Antine désirait ardemment rentrer à Nuoro; des projets confus fermentaient dans son cœur.

Dans les derniers jours qu'il vécut à la *tanca*, il éprouva pourtant une certaine émotion; il lui semblait qu'un temps viendrait où il regretterait la sérénité de ces jours passés dans la pureté enchanteresse de la *tanca* et du fleuve, à côté de son humble famille qui l'aimait simplement. Lui n'avait su goûter ni ce calme ni cette tendresse: cette tendresse, il n'avait même pas su la com-

prendre; mais, dans les derniers jours, il s'aperçut de son ingratitude, et s'en affligea. Il sentait déjà comme un regret étrange de choses perdues. Il se rapprocha des bonnes gens de la bergerie, joua avec Minnai, causa avec son père : mais pas une minute il n'eut l'idée de lui confier l'état douloureux de son cœur.

La veille de son départ, au matin, Zio Pera lui dit :

— J'ai à te parler entre trois yeux.

C'était une de ses plaisanteries favorites; il la jugeait très bonne.

— Parlez, Zio Pera.

— Tu sais, mon petit renard, elle a réussi la chose. Comme Antonio Francesco est content !

— Quelle chose, Zio Pera ? Qui est cet Antonio Francesco ?

— Le bandit, parbleu !

— La chose a réussi ! s'écria Antine abasourdi. Mais comment a-t-elle réussi ? Quand ?

— Il paraît qu'elle a réussi tout de suite, mais dès qu'ils se sont aperçus du *sort*, ils ont voulu cacher la nouvelle. Il paraît qu'ils ont cherché tous les remèdes pour conjurer le *sort*, et ils n'ont pas réussi. Et maintenant, ils sont bien obligés d'avouer ce qui se passe. Les pierres, mon agneau, les pierres ne suffisent pas à le rassasier. Antonio a dit que quand tu aurais les ordres il t'en donnerait, du bel argent !

Antine commençait à s'irriter, mais il se contint et dit :

— Ne me faites pas enrager, Zio Pera. Laissez-moi partir tranquille.

— Comment, mon petit renard, tu ne crois pas que la chose ait réussi ? C'est vrai pourtant, comme il est vrai que j'ai un œil et que l'autre me manque ! Écoute plutôt. Voici ce que je voulais te dire entre trois yeux...

Il se tut, se gratta le nez, ne trouva pas ses mots. Il fallait que la proposition fût énorme, pour qu'il fût embarrassé.

— Qu'est-ce qu'il y a ? cria Antine.

— Eh bien ! écoute, mon petit agneau, ne te mets pas en colère, la chose est vraie, si vraie que... écoute, une personne est venue me trouver, et m'a dit : « C'est ici que la magie a été faite ? » « — Comment ? ai-je crié, qu'est-ce que tu dis, chien galeux ? Il n'y a ici qu'un pauvre innocent. » — « Et pourtant, a dit cette

personne, c'est ici qu'elle doit avoir été faite, et l'homme *touché par le livre* est prêt à donner deux cents écus si celui qui a jeté le sort le retire. Maintenant, mon agneau, fais comme tu voudras...

— Ah ! Zio Pera, vous voulez me perdre, hurla Antine, rouge de fureur. Sortez-moi d'ici, allez-vous-en au diable, autrement je ne réponds pas de moi.

— Voyons, mon petit, il est inutile de t'emporter. Au lieu de te réjouir ! Antonio Francesco, de son côté, est prêt à te donner davantage, si tu ne retires pas le sort, petite fouine.

— Allez-vous-en donc ! cria l'autre, les yeux verts de colère, en empoignant au hasard un livre.

Zio Pera s'en alla ; et il pensait :

— Ce garçon n'a pas la tête solide. Vous verrez que, prêtre, il ne le sera jamais, non, non, non. Je le sais, moi : c'est un sot. Son père est malin, *qu'une balle lui perce le jarret !* Malin comme un vieux renard, mais ce qu'il rêve ne réussira pas.

Pendant son voyage, et au pays, Antine chercha prudemment à savoir si l'ennemi d'Antonio Francesco était malade. Il semblait bien que oui ; du moins tous l'affirmaient. Antine en resta surpris, chagriné ; et beaucoup plus tard seulement, il apprit que l'ennemi, informé qu'Antonio Francesco l'avait fait *toucher par le livre*, avait feint d'être malade pour échapper aux autres vengeances du bandit.

* * *

Le printemps venait. La *tanca* était toute couverte d'une verdure tendre ; les eaux du fleuve prenaient une douce transparence bleue. Le sureau commençait à répandre l'odeur délicate de ses fleurs de cire. Les petits veaux au museau rose, aux oreilles percées, sautaient dans l'herbe.

Ce fut dans cette saison douce, pendant que se multipliaient les travaux de la bergerie, que Zio Félix reçut de mauvaises nouvelles d'Antine. Il y avait déjà longtemps qu'Antine n'écrivait plus : seulement, lors de la semaine sainte, il avait envoyé des rameaux bénits, avec lesquels Zio Félix, Minnai et les autres travailleurs de la *tanca* s'étaient tressé des croix, pour les coudre dans la doublure de leurs habits, des anneaux et des amulettes.

Un frère de Zio Félix lui apporta une lettre, adressée par le recteur du séminaire au curé d'Ottana. Zio Félix se sentit frissonner : il s'attendait à quelque grand malheur.

Son frère lui lut la lettre, avec lenteur, en épelant :

« ... J'en viens maintenant à votre protégé Costantino Nurroi, et je suis très chagriné de vous communiquer sur son compte des nouvelles peu satisfaisantes. Tandis que, les années passées, il nous donnait les plus belles espérances, au point que Monseigneur l'Évêque, comme j'eus déjà l'honneur de vous l'écrire, avait l'intention de lui accorder bientôt une bourse entière... »

— Monseigneur a l'intention de lui accorder la pension gratuite... C'est cela qu'il veut dire ? demanda Zio Félix, qui écoutait en retenant son haleine.

— C'est cela ; mais attends, attends. Il y a bien autre chose, répondit l'autre gravement. Et il reprit la lecture.

« ... une bourse entière, cette année nous désespérons absolument de lui. À diverses reprises, parmi ses compagnons, il a exprimé l'intention de ne pas continuer ses études ecclésiastiques ; on lui a confisqué plusieurs fois des livres profanes, et, en dernier lieu, une lettre signée « Elia », dans laquelle il est dit qu'un certain Antonio Francesco est prêt à verser la somme demandée.

« Avec cet argent, dit la lettre saisie, tu peux facilement te délivrer de cette chaîne odieuse et entreprendre à ton gré les études qui te permettront de réaliser ton idéal. » La lettre annonce en outre l'arrivée prochaine à Nuoro de ce M. Elia. J'ai donc cru, monsieur le curé, qu'il importait d'en informer Votre Révérence. Veuillez prendre avec les parents de Costantino Nurroi les mesures nécessaires, etc., etc. »

— As-tu bien compris, Félix, mon frère ? demanda le paysan, les yeux fixés sur le visage pâli du pauvre homme.

— Relis bien, explique-moi bien tous les mots, je t'en prie, dit Zio Félix. Il avait parfaitement compris, mais ne voulait pas en croire ses oreilles.

L'autre relut posément, traduisit même en patois certaines phrases ; Zio Félix enlevait et remettait ses lunettes, devenait toujours plus pâle, et ses lèvres étaient de cendre. Il sentait la vie s'en aller de lui ; il ne se faisait pas d'illusion : Antine était perdu.

— Je vais tout de suite à Nuoro, dit-il, toi, reste ici, mon frère; je t'en prie, pour l'amour de Dieu.

Il sella son cheval, partit sur-le-champ; il espérait ramener Antine à de plus sages desseins, mais au fond la persuasion restait en lui que tout était perdu. En effet, au bout d'une heure son frère le vit rentrer à toute bride, plus mort que vif. En route on lui avait remis une lettre d'Antine. Il ne pouvait la lire, mais il sentait que sous cette enveloppe était quelque affreuse catastrophe. Il ne se trompait pas.

Antine s'était enfui du séminaire et de Nuoro. En quelques lignes, tracées fébrilement, il disait ceci :

« Cher père, quand vous recevrez cette lettre, je serai loin de vous et de Nuoro. Pardonnez-moi le grand chagrin que je vous cause : il vous épargnera d'autres chagrins plus graves que je pourrais vous donner à l'avenir, si je continuais dans cette voie à laquelle je ne suis pas appelé. Ma décision était prise depuis longtemps : si je n'ai pas osé m'en ouvrir, c'est que, arrêté comme vous êtes dans votre idée, vous ne m'auriez pas compris. Ne croyez pas que j'aille courir le monde. Je vais étudier, devenir un homme, et j'espère un jour vous récompenser de tout ce que vous avez fait pour moi, et vous consoler aussi de votre peine présente. Don Elia qui m'aime comme un frère, et qui — vous le savez peut-être — a été le premier à m'ouvrir les yeux, a promis de m'aider dans mes études.

« Adieu, adieu, cher père; je vous écrirai plus longuement dès que je serai installé dans une nouvelle résidence. Je sais que la loi me soumet encore à vous. Faites donc ce qui vous semble bon; je crois que vous ne me contrarierez pas : mais quand même vous le voudriez, je dois vous dire que rien ne pourra me contraindre à choisir une carrière pour laquelle je n'ai pas de vocation. Pardonnez-moi donc, cher père, saluez Minnai pour moi, et croyez toujours à l'affection et au respect de votre malheureux

« Costantino. »

Zio Félix comprit qu'il n'y avait plus rien à faire; le coup était foudroyant. Malgré toute sa crainte de Dieu, il s'abandonna à un accès de désespoir. Il se jeta par terre, s'arracha les cheveux

et les vêtements, cria, gémit. Et tout à coup monta dans son cœur une haine féroce contre Elia, cause de tout ce malheur.

— Pourquoi cries-tu, mon frère? Imbécile, pourquoi t'arraches-tu les cheveux? lui disait son frère, cherchant à le relever. Il ne s'agit pas de crier, il ne s'agit pas de pleurer comme une femme. Lève-toi donc ! À ta place, je le poursuivrais, je le ferais arrêter, je l'enchaînerais comme un chien.

— On n'enchaîne pas l'âme ! répondit en pleurant le pauvre homme. Et peu à peu il reprit tout son bon sens, sa simple sagesse. Il se calma, et puisqu'il ne pouvait soumettre l'âme de son fils, il renonça du même coup à tous ses droits sur lui. Même, il se repentit de son accès de désespoir: il lui sembla qu'il avait fait acte de rébellion contre les insondables desseins du Seigneur, mais dans son âme il garda une douleur sans mesure, et sa haine féroce contre Elia.

— Moi, je le tuerais, je lui ferais sortir les boyaux par la bouche, disait son frère, je lui percerais les reins de mon couteau, à ce petit baudet, à cette bête sans cornes !

Zio Félix se taisait; mais au fond de son cœur une voix lui criait en écho:

— Je le tuerais, je lui ferais sortir les boyaux par la bouche...

Une vie terrible commença pour lui. Il sentait que si Elia revenait à la *tanca*, il l'assassinerait, mais la crainte de Dieu, qui régnait encore dans son âme bouleversée, le faisait pleurer sur sa haine et sur ses instincts de vengeance. Cependant la vengeance était l'unique chose qui le retenait encore à la vie: tout le reste n'existait plus. La vue de Minnai, avec ses grands yeux inconscients qui riaient, augmentait son tourment. Il posait ses mains sur la tête de l'enfant et disait:

— Que veux-tu qu'on fasse de toi? Tu ne peux pas remédier au mal. Tu es comme le pouliot qui fleurit et se dessèche sans servir à rien. Que veux-tu qu'on fasse de toi?

Le temps passa. Antine écrivit, mais Zio Félix déchira la lettre avec une colère froide. Puis, à son habitude, il regretta sa violence. Qui sait? pensait-il, peut-être s'est-il repenti? et puis le Seigneur commande le pardon.

Ah, le pardon ! Mais lui ne pouvait pardonner, et même avec le temps, sa haine s'étendait comme une tache d'huile. Il

haïssait le patron et ses propriétés, la *tanca* et les serviteurs. Zio Pera, en particulier, éveillait en lui une colère muette et farouche. Toutes les fois qu'il descendait à la bergerie — le vieux voleur ! — il regardait autour de lui d'un air moqueur, de son œil fixe et malin. Et il disait :

— Je te l'avais dit, moi, vieux renard, que ton fils se ferait prêtre quand le milan tisserait de la toile ! Que le diable te chevauche, ta ruse n'a pas réussi !

Quelle ruse ? Qu'est-ce qu'il disait, le borgne, la mauvaise langue ? Zio Félix se sentait comme assailli par un chien enragé qui le mordait à la gorge ; ses membres tremblaient de colère, mais il avait assez de force pour se dominer ; il ne disait rien et s'éloignait en sanglotant sans pleurer. Antine écrivit encore. Zio Félix, qui attendait cette lettre avec une folle espérance au cœur, se la fit lire ; mais Antine disait qu'il était content de sa nouvelle existence ; il étudiait, et, de nouveau, demandait pardon.

Cette lettre à son tour fut déchirée, puis une autre, puis une autre encore. Alors Antine n'écrivit plus.

Zio Félix sentit que son fils était perdu sans retour pour lui, et se trouva plus malheureux que jamais.

Il fit un pèlerinage, nu-pieds et nu-tête, jusqu'à la chapelle de saint Costantino, posée sur les monts où le soir le soleil disparaissait comme un énorme diamant.

— Saint Costantino, rendez-moi la paix. Je suis un grand pécheur : priez pour moi, auprès du trône du Seigneur. Arrachez-moi du cœur cette épine ; je viendrai tous les ans, nu-pieds et nu-tête, et je balaierai le sol avec ma langue.

Il monta trois fois à l'autel en se traînant sur les genoux ; le petit saint Costantino, brun, les lèvres grosses, regardait d'en haut, mais n'entendait pas la prière de Zio Félix.

Zio Félix rentra à la bergerie comme il en était parti, avec la haine et le désir de la vengeance au cœur. Il n'avait qu'à penser à Elia, et à l'argent qu'Elia lui devait, pour se sentir trembler et ne plus voir clair.

Jamais, dans toute sa vie, il n'avait éprouvé pareille chose. C'était un feu intérieur qui le consumait. On eût dit que le foyer des passions, éteint jusqu'alors dans cette âme qui craignait

Dieu, allait dévorer tout en une fois, concentrant sa force dans la seule haine.

Zio Félix croyait que le démon, toujours vaincu par lui, le dominait maintenant en vainqueur, déployant toute son iniquité. Et il désespérait de voir anéanties toutes ses bonnes actions antérieures, mais il n'abandonnait pas la lutte.

Il attendait l'arrivée d'Elia avec l'anxiété sanguinaire d'un chasseur à l'affût; et cependant il remplissait toujours ses obligations de serviteur fidèle. Les autres volaient comme des chats affamés : lui criait, s'attirait leur malveillance en défendant les intérêts du patron, et surveillait même Zio Pera.

— Peuh ! lui disait Zio Pera, en crachant vers lui, pour ce que les patrons t'ont fait, renard galeux !

— Ça ne te regarde pas, ce que les patrons m'ont fait ! Toi, fais ton devoir !

— Je le fais, bien sûr, et je fais même plus que mon devoir ! C'est toi, mon agneau, qui n'as jamais su faire le tien, que l'aigle te crève un œil !

— Pour le moment, c'est à toi qu'il en manque un.

— Mieux vaut un bon œil que quatre mauvais.

Il faisait allusion aux lunettes de Zio Félix; et celui-ci s'en allait pour ne pas prolonger le dialogue.

Le temps passait; d'Antine, rien. Mais un jour Tanu fut obligé d'aller à Cagliari en témoignage; il vit Antine et lui parla. Il rapporta à la bergerie de mauvaises nouvelles.

— Il n'a pas d'argent: le patron ne lui en envoie plus. Il paraît qu'il n'en a pas même pour lui, parce que personne ne veut lui en prêter. Antine vit tout juste: il a plus de faim que d'appétit, peut-être. Il dit qu'il se fera soldat. Il a perdu ses couleurs, vous savez, Zio Félix; et pourtant Cagliari est la plus belle ville du monde... Ah, si vous voyiez !

— Qu'est-ce que la ville a affaire avec les couleurs? dit son compagnon. Quand on a faim, il ne suffit pas de voir une belle ville pour ne plus être pâle.

— Et pourtant, voyez, Cagliari, c'est si beau que je ne sentais pas la faim. La mer...

— La mer ! Laisse-nous donc tranquilles ! Je dis, moi, que tu avais mangé. Et quand on a faim, on aurait beau voir le ciel,

je dis, moi, qu'on sent la faim. Qu'est-ce que vous en pensez, Zio Félix?...

— Tu es jaloux, parce que tu ne verras jamais de ville ! dit Tanu.

Zio Félix écoutait triste et silencieux; au fond de son cœur, cependant, renaissait une douce espérance.

Pendant tout l'hiver, car c'était l'hiver maintenant, tandis que Manu racontait les merveilles de la ville, le vieillard caressait sa chère espérance. Toutes les fois qu'il voyait un homme arriver du pays, il le regardait avidement, — peut-être portait-il quelque lettre ! — et il sentait battre son cœur.

Mais, au printemps, la lettre n'était pas encore venue. Vers la fin de mai seulement, un peu plus d'un an après sa fuite, Antine écrivit, annonçant qu'il se faisait soldat.

« J'ai pris un engagement de cinq ans, disait-il, et de la sorte je deviendrai sergent ou fourrier, et puis, si je ne veux pas continuer ma carrière, j'aurai une place du gouvernement. C'est un avenir modeste, ... et ce n'est pas cela que je rêvais, mais, de toute manière, je suis content que mon destin soit décidé.

« Adieu, cher père, vous ne voulez pas me pardonner, mais j'ai déjà payé la peine que je vous ai faite, et je ne me lasse pas de demander votre pardon. »

Désormais, tout était perdu, sans aucun espoir. Zio Félix ne dit rien, mais releva ses lunettes sur son front, et resta debout à regarder la lettre, avec ses petits yeux rouges qui semblaient de verre.

Et le temps passait, passait. Antine écrivait quelquefois; ses lettres étaient de plus en plus tristes, presque désespérées. Il sentait la nostalgie de son pays et de sa douce vie passée: voici qu'était venu le temps qu'il avait pressenti dans ses derniers jours de repos à la *tanca*. Mais jamais il ne parlait de se repentir, de revenir sur ses pas; au contraire, il désirait vivement que son engagement fût terminé pour en contracter un autre, et il voulait aller à la guerre, pour avoir de l'avancement ou mourir... Cependant son caractère s'était développé sous l'action de la douleur; et du moins il laissait voir qu'il serait un honnête homme.

Zio Basilio, le frère de Zio Félix, lui apportait et lui lisait ces lettres, et toutes les fois se lançait dans des commentaires cruels.

— Tu le vois, mon frère, le châtiment de Dieu ? Elle pleure maintenant, la petite bête cornue, elle se repent maintenant ! C'est bien fait, c'est bien fait ! Que Dieu le châtie toujours plus fort, le fuyard, le lâche, le déshonneur de la famille ! Que toutes les balles du Roi lui percent le cœur !

— Il aurait commencé maintenant à recevoir les ordres, disait avec amertume Zio Félix ; bientôt il aurait été prêtre, et puis curé, et puis... Il aurait reçu en cadeau des cruches de vin enguirlandées de roses, et du blé, et du miel, et des poulardes blanches avec des rubans écarlates. L'imbécile qui a méprisé son bonheur !

— Dieu te venge, mon frère, hurlait Zio Basilio avec des trépignements féroces, mais ceci n'est rien en comparaison des autres vengeance que te donnera le Seigneur ! Il faisait allusion à don Elia, dont les affaires, disait-on, allaient de mal en pis. Les yeux de Zio Félix brillaient comme du verre, et une voix criait en lui :

— Et si le Seigneur ne me venge pas, je saurai bien me venger moi-même.

Zio Basilio rentrait au pays et tous les mois, en cachette, il envoyait deux *lire* à son neveu.

* * *

Au mois d'août, environ trois ans après sa dernière visite, don Elia revint dans ses *tancas*. Il était majeur, libre, ruiné. Les chevaux et les poulains avaient disparu, les vaches étaient sous séquestre : dans un mois, les terres elles-mêmes devaient être mises à l'encan. Lui était toujours joli garçon, avec un blanc visage d'adolescent : seulement ses yeux étaient un peu creusés. Et son costume, de futaine foncée, était un peu démodé. Zio Pera l'avertit tout de suite des projets féroces que Félix Nurroi avait formés contre lui.

— Méfie-toi, lui dit-il, méfie-toi, mon petit cavalier. Si tu ne te méfies pas, il t'écrasera comme un lézard. Une nuit, écoute, je suis descendu là-bas ; lui était sous un oléandre et parlait tout seul. Il disait : « Je le tuerai, je l'assommerai, faites-le venir ici, saint Elia ! ». Tu vois bien, ma petite fleur, même en dormant il

te hait. Il est féroce, tu sais, il a dans sa poche un couteau long comme ça. Méfie-toi, mon petit lis, crois-en Zio Pera.

Elia le laissa dire. Un sourire vague, triste, errait sur ses lèvres encore fraîches, mais pâlies. Les coudes appuyés sur le rebord usé de cette fenêtre devant laquelle, dans une nuit lointaine, il avait vu pleurer le pauvre Costantino, il regardait vers le fleuve, les yeux fascinés par la clarté de l'eau qui reflétait le ciel gris perle. À quoi pensait-il ? Quelles visions traversaient ces yeux purs qui n'avaient jamais pleuré ? quelles pensées couraient derrière ce front pur que la douleur n'avait jamais assombri ?

Zio Pera fixait sur lui son œil métallique et continuait à lui parler ; mais il ne recevait pas de réponse. Il dut s'en aller en secouant la tête et en pliant le dos. Et il pensait :

— Il est muet comme un escargot. Mauvais signe. Ce garçon-là regarde le fleuve, ce garçon-là se tuera, ou que Dieu me rende mon autre œil !

Zio Pera était un redoutable devin. Elia pensait justement à la mort, et un soir il descendit vers le fleuve.

Zio Félix le vit par l'ouverture de sa cabane, et un frisson lui courut dans les reins. Depuis quatre jours qu'Elia était arrivé, il ne l'avait pas encore vu ; mais il avait senti sa présence, et depuis quatre jours il ne buvait pas, ne mangeait pas, ne parlait pas, ne dormait pas. Le jour, il attendait avec angoisse le moment où Elia paraîtrait, et il n'osait pas quitter les alentours de la bergerie ; la nuit il montait jusqu'au mur, de plus en plus dégradé qui fermait le verger, et il tournait autour de la maison comme un sanglier affamé ; quelque chose de terrible, le démon, pensait-il, le poussait et le tourmentait. Il sentait que si Zio Pera n'avait pas été dans la maison, il y aurait pénétré pour y commettre un crime.

Toutes les tortures de l'enfer le déchiraient. Car, au fond de son âme, il désirait vaincre sa passion, et ne pas tuer, et ne pas se damner. Mais il ne pouvait surmonter la puissance infernale qui le dominait ; il sentait que quand viendrait le moment fatal il égorgerait Elia comme un agneau. En le voyant traverser la *tanca*, il s'élança hors de la cabane. Après le premier frémissement, il sentit un calme étrange, un sang-froid pire que toutes les colères. Il pensa :

— Il va vers le fleuve, il va se baigner. Le misérable veut se divertir encore: je t'en donnerai, moi, du divertissement, j'attendrai que tu te déshabilles, que tu sois nu comme au jour de ta naissance. Je t'enfoncerai le couteau dans les côtes et je te jetterai au fleuve.

Et il se mit en marche prudemment, suivant Elia à bonne distance; avec la main, dans sa poche, il tâtait le couteau affilé depuis si longtemps. Tout combat avait cessé; il ne sentait pas le sachet de reliques qu'il portait sur la poitrine, comme il ne se rappelait pas qu'il avait vécu plus de cinquante ans en prières pour sauver son âme. Le démon l'entraînait.

Elia se dirigeait droit au fleuve, sans s'arrêter ni se retourner. L'eau le voulait, l'appelait, étincelante, entre les oléandres fleuris, comme un collier de brillants énormes et sinueux, comme un grand œil limpide, plein d'un charme fatal. Là-bas dans cette splendeur blanche, dans la tranquillité des rives de pierre et de marbre, fleuries de menthes, parmi les oléandres élancés dans l'air pur, qui offraient aux hauteurs sereines du ciel les bouquets de leurs roses amères, là-bas étaient la paix, l'oubli, le rêve longuement poursuivi. Les oiseaux de marais, cachés dans la profondeur des buissons humides, répétaient le murmure de l'eau, le susurrement des joncs remués par la brise. C'était la voix perlée d'une sirène qui appelait, enchanteresse, qui endormait toute douleur, tout souvenir, tout remords, dans un rêve profond et clair comme les eaux du fleuve.

Elia arriva au milieu des oléandres, mais Zio Félix le vit, au lieu de se déshabiller, s'arrêter un moment, puis changer de direction et longer le fleuve.

— Est-ce qu'il ne va pas se baigner? pensa-t-il, déçu. Tout à l'heure l'eau sera froide.

Le soleil était couché; la splendeur du ciel rouge orangé se reflétait sur la rive occidentale du fleuve. Elia apparaissait et disparaissait entre les oléandres; à un certain point, où l'eau était plus profonde, il s'arrêta. Zio Félix, à un peu plus de dix mètres, était caché dans un fourré de menthes et de sureaux: à travers ses lunettes, où l'or rouge du ciel mettait un reflet brillant, il voyait la svelte figure d'Elia debout sur la rive blanche, dépouillée de végétation à cet endroit, il attendait le moment où

il le verrait enlever son chapeau, puis délacer ses bottes et quitter ses habits.

Elia, en effet, enleva son chapeau et le laissa tomber par terre. Alors le cœur de Zio Félix recommença à battre irrégulièrement, convulsivement. En un instant, il pensa à mille choses, il revécut ces deux longues années de haine et d'angoisse. Et il se cria à lui-même :

— Faut-il le tuer ? Est-ce que mon couteau frappera bien ? Saint Elia, aidez-moi !

Mais vite il eut horreur de son invocation ; puis, avant même que cette horreur s'évanouît, il éprouva un étonnement intense et un intense sentiment de joie mauvaise.

Elia s'était avancé et s'était jeté tout habillé dans l'eau. Un tourbillon lumineux s'était ouvert au-dessus de son corps, puis s'était refermé, transformé en un cercle, en une infinité d'ondulations qui s'effaçaient par degrés à la surface agitée du fleuve.

« Le Seigneur m'a vengé ! » se dit Zio Félix, encore plein de surprise. Mais subitement, comme si le nom du Seigneur réveillait au fond de son âme mille échos endormis, il sentit sa joie mauvaise se changer en remords, son étonnement en pitié ! Toutes ses pensées se mêlèrent, le fleuve, le ciel, la terre, toutes choses lui parurent encore plus voilées et sombres qu'elles ne lui semblaient d'ordinaire à travers ses lunettes noires. Et dans ce bouleversement imprévu de pensées et de sensations, il vit clairement les yeux bleus et souriants de son innocent Minnai. Était-ce une réalité ou une vision ? Il ne le sut pas ; mais à peine les eut-il vus qu'il sentit grandir en lui non seulement cette impression mystérieuse de remords et de pitié, mais une forte crainte d'avoir laissé passer trop de temps sans agir. Et vite il enleva ses lunettes, ses chaussures, sa capote, tous ses vêtements ; et ne gardant que le sachet de reliques qui pendait sur sa poitrine nue, il se mit à courir sur les pierres polies de la rive, se jeta à l'eau au point précis où son ennemi avait disparu, et il tremblait de peur, de ne pas arriver à temps pour le sauver.

COLOMBA

Antonio Azar et son vieil ami Efes Mulas, riche pharmacien, avaient décidé de passer une nuit à la campagne. Efes était chasseur, Antonio lettré; tous les deux, fils de bergers, avaient vécu leur enfance dans la montagne, parmi les pâturages et les maquis, et conservaient un sentiment profond de la nature, une façon de sentir les choses primitive et forte, qui, chez Mulas, confinait à la grossièreté.

Un soir d'août, les deux jeunes gens se dirigèrent vers la bergerie du père d'Azar. Efes portait, à son ordinaire, une veste de chasseur et avait pris son fusil, bien que la chasse fût encore défendue. Antonio était vêtu d'un vieil habit noir qui le faisait paraître encore plus petit et plus laid que de coutume; il avait un visage terreux, des yeux cernés et sombres.

Après avoir dépassé un sentier, bordé par deux haies de ronces vertes où les mûres encore rouges mettaient des taches claires, les deux amis prirent le chemin de la montagne. Le soleil était couché, l'horizon très pur entourait d'un vaste cercle le paysage; des monts violacés coupaient de leur profil aigu l'occident teinté de rose; à l'orient on devinait la ligne d'argent livide de la mer lointaine. Derrière les deux amis, en contre-bas, le village mauresque couvert de noyers et de peupliers s'assoupissait déjà

dans l'ombre, au murmure du ruisseau qui le traversait; devant, s'étendait et se perdait la lande haute, ondulée. Des champs de chaumes jaunes luisaient comme des étangs d'or dans la splendeur du crépuscule, et là-bas, là-bas dans le fond, derrière ces lignes d'or, se prolongeait le royaume des maquis, la montagne illimitée, la bruyère déserte, ce songe de solitude primitive pour lequel Antonio Azar était venu, espérant s'y plonger comme dans un bain, pour oublier ou pour adoucir sa souffrance.

— Jusqu'à présent, tu n'as eu que des ennuis, lui dit Mulas, comme s'il suivait les secrètes pensées de son ami.

Antonio fit tourner sa canne en l'air, la lança très haut, et la rattrapa au vol.

— Bravo ! dit l'autre en suivant des yeux cet exercice. J'ai presque envie d'en faire autant.

— Essaie, répondit Antonio en lui tendant sa canne.

Mais l'autre la refusa.

— Jamais de la vie, moi je suis chasseur !

— Et puis après ? Tu ne veux pas essayer, parce que tu ne sais pas.

— Donne-la-moi ! Une, deux, trois !

La canne retomba très loin; les deux amis s'élancèrent ensemble pour la ramasser, riant comme des enfants. Mais Azar sentit vite ce qu'avait de puéril cette minute d'inconscience et il s'assombrît encore davantage : son visage devint presque livide, ses yeux erraient à l'horizon, douloureux et égarés.

— Quelle triste vision a-t-il ? pensait Mulas en l'observant. Et il désira lui dire quelque chose qui pût le distraire, mais il ne sut rien trouver, impressionné par la tristesse d'Antonio. Pendant un instant il garda le silence, découragé, puis il eut l'idée malheureuse de rappeler des souvenirs d'enfance.

— Te souviens-tu de ceci ? Te souviens-tu de cela ? Un sourire à demi ironique effleura les lèvres d'Antonio qui se taisait.

— Vois-tu, je crois que tu as fait fausse route : c'est médecin que tu aurais dû être, je te l'ai déjà dit, médecin de l'Assistance publique, et moi pharmacien ! Imagine-toi comme nous aurions pu être heureux ensemble, et puis, toi maire, moi adjoint, ou bien pourquoi pas ? moi maire et toi adjoint, cela revient au même.

— Pour moi, je ne dis pas non, répondit Antonio, il aurait

peut-être mieux valu revenir ici et m'y ensevelir et m'y encroûter; mais toi tu es riche, tu es beau garçon, aimable, d'humeur gaie. Le monde était à toi, tandis que...

— Tandis que? Crois-moi, je t'assure ! Je ne me suis ni enseveli ni encroûté. Tout est relatif, vois-tu, et la joie se trouve là où on sait la prendre. Qu'est-ce que tu es, toi, dans le monde? Es-tu par hasard plus heureux que moi?

— Moi je suis pauvre, dit Antonio amèrement, et le monde n'appartient pas à ceux qui sont pauvres, laids, taciturnes, voilà ce que je voulais dire.

Efes Mulas sentit une tristesse si poignante dans la voix de son ami qu'il souffrit presque d'être riche et heureux. Mais comme il avait une curiosité insurmontable de savoir pourquoi Antonio souffrait, il jugea le moment opportun pour le lui demander.

Ils allaient par un sentier tracé dans les chaumes: la lumière du soir se faisait de plus en plus rose et indécise; çà et là, dans les chardons fleuris de grandes étoiles violettes, on entendait le trille d'un grillon qui s'interrompait un moment, au passage des deux amis.

— Et pourtant, moi je t'ai envié quelquefois, dit Efes en précédant d'un pas Antonio; on disait que tu faisais ton chemin, que tu t'amusais. Antonio le regardait par-derrière et se taisait. L'autre tourna un peu la tête et poursuivit avec hésitation.

— Et d'ailleurs, ne dois-tu pas épouser une belle fille, riche et que tu aimes?

Cette fois, Antonio le regarda fixement, avec un regard de haine, avec l'envie de lui envoyer sa canne en plein visage. Ah ! il était venu pour oublier, pour ne plus jamais entendre, dans la solitude des cimes, ce nom, cette *chose* qui le déchirait et voilà que le spectre surgissait encore !

— Je n'épouse personne, dit-il.

Son visage s'assombrit, ses yeux prirent une telle expression d'indifférence que Mulas en fut presque blessé. Ils continuaient à marcher, en silence : Antonio enleva son chapeau et le mit au bout de sa canne, en l'élevant en l'air. Il était agité, tout à fait nerveux: il aurait voulu avoir quelque chose à déchirer avec ses dents.

À ce moment, passa une fille de la campagne, mince, pâle

avec de grands yeux noirs, le front un peu bas, le profil très marqué, mais doux et très pur.

Suivant la mode du pays, elle avait un corsage de drap jaune et une jupe courte. Sur sa tête couverte d'un grand châle de laine sombre, elle portait un paquet. Elle allait svelte et rapide comme une gazelle, et c'est précisément la comparaison que fit Mulas en s'arrêtant pour la regarder, avec des yeux ardents.

La jeune fille passa.

— Bonsoir, Colomba; prends garde que quelque vautour ne fonde sur toi ! lui cria Mulas, sans la quitter des yeux.

Elle, sans se retourner, riposta avec esprit :

— Vous êtes si bon chasseur qu'il n'y a plus de vautours dans ces parages.

— Eh ! non, aujourd'hui il en est venu un de loin.

— Comment est-il fait ? cria Colomba, toujours en s'éloignant.

— Retourne-toi un peu et tu le verras.

— Je ne veux pas me retourner, mais je le vois tout de même. Ce n'est pas un vautour, mais un petit poulet.

— Et il est dans les champs, encore ! dit Efes en riant.

Antonio ne disait mot, mais lui aussi regardait avec une flamme dans les yeux la belle silhouette de la jeune fille qui s'en allait, dessinée sur le fond lumineux du sentier.

— Bien des choses à Zio Martinu, et bien des choses au compère Petru Loi : ce soir, nous irons vous voir.

La fille ne répondit plus.

— Qui est-ce ? demanda Antonio.

— Allons donc, tu ne la reconnais pas ? Ta voisine : elle habite à côté de ta maison et de ta bergerie, Colomba Colias.

— Ah ! Colomba Colias ! Elle est devenue très belle.

— Très belle. Regarde comme elle est bien faite : quand elle lève les bras, on dirait une amphore d'or. (À cette comparaison, Antonio eut un sourire railleur). Sa famille veut la marier à Pietro Loi, le propriétaire des troupeaux dont Zio Martinu est berger pour une part, mais elle n'est pas très satisfaite.

— Il est vieux ?

— Qui ? Pietro ? Il peut avoir quarante ans.

— Riche ?

— Je crois. Eh ! oui, il y a quelque chose : c'est le frère de Franzicheddu Loi, celui qui l'an dernier...

Efes continua son explication, mais Antonio, retombé dans ses pensées, n'entendait plus rien.

Depuis qu'il était arrivé au village, il paraissait s'intéresser aux plus petites choses : il s'informait minutieusement, mais d'une voix indifférente, de telle et telle personne, de la vie et des petits incidents du village ; souvent il ne faisait même pas attention aux réponses qu'on lui donnait, et il oubliait tout de suite ce qu'il avait entendu. Parfois il répétait ses questions et oubliait encore une fois.

Cependant la petite image jaune et brune de Colomba avait disparu derrière les maquis. Quelques paysans à pied ou à cheval passaient, retournant au village, et saluaient respectueusement les deux messieurs.

Le soir tombait, Vénus brillait dans le ciel pur, et plus bas la lune nouvelle, comme un fin anneau d'argent orné d'une faucille d'or, cheminait vers les montagnes violacées de l'horizon.

Les grillons chantaient : on sentait l'odeur âpre des maquis dont tout le paysage, à perte de vue, était couvert. Dans le lointain, scintillaient des feux de bergers, et l'on entendait tinter des clochettes de troupeaux.

Antonio Azar sentait une paix inattendue lui envahir le cœur : finalement il était arrivé dans ce royaume de la solitude auquel il avait aspiré dans les jours douloureux de la ville, parmi la multitude fausse et mauvaise. Ici la nature était primitive : on ne découvrait même pas de traces de culture sur la vaste montagne parsemée de maquis et d'arbres sauvages, traversée par les seuls habitants du petit village, adonnés exclusivement à l'élevage des troupeaux.

La bergerie des Azar était à environ une heure du village, et les deux amis y arrivèrent quand la lune nouvelle illuminait à peine les crêtes des montagnes lointaines.

Autour de la bergerie, sur les cabanes, sur les haies, sur la vaste esplanade entourée de roches sombres, et plus au-delà, sur la bruyère, le jour mourait.

Antonio se souvint d'avoir évoqué un crépuscule semblable sur la sauvage pureté de ce paysage, une nuit, au théâtre, dans la

loge de sa fiancée, à la lumière éclatante des lustres, devant un cercle de femmes en toilette de soirée. Et par contre, aujourd'hui qu'il se trouvait là-haut, perdu dans la douce solitude crépusculaire de sa montagne natale, il eut une nostalgie déchirante de ce théâtre, de ces lumières, de cette loge, un désir poignant de se retrouver près de la belle jeune fille aux chastes épaules nues, près de sa Maria inexorablement perdue pour lui.

Il traversa l'esplanade, plongé dans ce songe douloureux. Efes Mulas siffla; les chiens aboyaient avec rage. Et dans l'ouverture de la cabane apparut un petit homme sombre, au profil et aux yeux d'aigle: de longs cheveux noirs lui tombaient jusqu'au cou, encadrant son visage rasé.

C'était le père d'Azar.

Il attendait son fils et l'ami Mulas; aussi avait-il préparé un repas somptueux: du laitage, de la viande, des fruits, du miel.

— Silence ! cria-t-il aux chiens, et les chiens se turent. C'est mon fils, que diable ! le professeur ! Et puis il y a aussi Efes Mulas le richard. Efes le chasseur, qui honore de sa visite la bergerie du pauvre Giacobbe Azar. Remuez donc la queue, mauvais chiens !

Et les chiens, nullement offensés de cette dernière injure, commencèrent à fêter les arrivants.

— Bonsoir, Zio Giacobbe, comment allez-vous ? Qu'y a-t-il là avec vous ? Qu'est-ce que je vois ? Zio Martinu Colias ? Et votre fille Colomba ? C'est comme cela que vous la laissez seule à la bergerie ? Ah ! Zio Martinu, qu'est-ce que vous faites là ?

— Comment, comment ? Bonsoir, monsieur Efes, bonsoir, monsieur Antonio; je suis venu ici pour vous préparer le rôti, pour vous faire la salade, pour vous tenir en joyeuse humeur, répondit Zio Martinu. C'était un homme grand, sauvage, avec des yeux obliques, des cheveux en broussaille, et deux grandes moustaches rouges qui lui retombaient en crocs sur le menton.

— Nous avons réellement aperçu Colomba: elle courait et portait un paquet sur sa tête.

Colias eut l'air inquiet.

— S'il en est ainsi, je m'en vais.

— Tu t'en vas ? et tu ne restes pas à dîner avec nous, vieux



faucou? Que le diable t'emporte ! Ce ne sont pas des choses à faire? Va, mais reviens tout de suite et amène ta fille.

Colias refusait: il voulait s'en aller, mais il ne reviendrait pas.

— Allons bon ! qu'est-ce que tu crains? cria Zio Giacobbe. Tu as peur qu'on ne la vole à ton Petru aux yeux vitreux ! Ou bien crois-tu donc qu'Efes Mulas et mon fils daignent seulement la regarder? Va, va; nous, nous sommes des valets et eux sont les maîtres. Va.

Et il le poussa par les épaules.

Zio Martinu s'en alla, et revint peu après avec Colomba, qui venait justement chercher son père à la bergerie des Azar.

— Ah ! tu venais ici, ma colombe? lui dit Zio Giacobbe, en lui prenant les mains. Tu savais qu'il y avait de jeunes messieurs? Ils te plaisent, hein? Mais ce n'est pas la peine de les regarder: ils ne sont pas pour toi, ils ne veulent pas épouser des cottes de grosse serge, ils épouseront des jupes de soie. Prends bien garde, ma colombe : s'ils te regardent, baisse les yeux et viens le dire à Zio Giacobbe qui leur donnera des coups de bâton.

— Vous êtes fou, laissez-moi ! disait-elle en cherchant à se dégager tout en faisant la coquette. Moi je ne regarde personne, Zio Azar !

— Ah ! c'est vrai, tu regardes Petru Loi aux yeux vitreux? C'est celui-là que tu veux? Et pourquoi le veux-tu? Pourquoi te vends-tu pour quatre brebis galeuses qu'il a?

— Assez, compère, dit Zio Martinu, visiblement agacé.

Les deux amis, cependant, ne cessaient de regarder Colomba. Et elle, au lieu de se troubler, commença à plaisanter avec eux, leur répondant avec vivacité, et, en même temps, elle aidait à préparer le dîner, qui fut très gai. Ils mangèrent dehors, sur l'esplanade, assis sur des sacs de laine étendus en guise de tapis, et à la lumière d'une grande lampe de fer, un morceau de métal replié en quatre, suspendue à une branche qui sortait de la cabane. La nuit était si calme que la flamme de la lampe ne tremblait même pas. À cette lumière indécise qui dessinait à peine un demi-cercle rougeâtre sur la cour, devant les figures caractéristiques des bergers et la pure beauté de Colomba, Antonio croyait rêver. Il mangea peu, mais but beaucoup et, peu à peu, une douceur étrange engourdit ses membres et sa pensée.

— Suis-je ivre ? se disait-il. Non, je n'ai pas trop bu. C'est la douceur du lieu et de l'heure. Ô Antonio Azar, sens-tu l'odeur des bruyères, le charme de la nature, mère bienfaisante et sincère ? La vie peut encore être belle : j'ai fait fausse route, je devais être berger, m'éprendre de cette enfant pure et saine qui ressemble à un camée égyptien. Ici, rien n'est mensonger. Elle me regarde parce que je lui plais, et je lui plais, non pour mon intelligence, comme je plaisais à l'*autre*, mais pour moi-même, pour mes yeux, pour ma bouche, pour ma voix. Peut-être ne suis-je pas laid, comme je me l'imagine. Elle pourrait regarder Efes Mulas, et pourtant c'est moi qu'elle regarde ; et moi j'en éprouve une grande douceur. Que peut-il y avoir dans son âme simple et sauvage ? Elle est vive, la petite, et intelligente. Ah ! après m'être perdu dans le labyrinthe d'une âme de jeune fille moderne, qui m'a trahi parce qu'elle devait agir ainsi, et non autrement, je voudrais pénétrer cette âme primitive et saine. Autrefois, les paysannes m'inspiraient du dégoût ; il me semblait qu'elles avaient une odeur sauvage, désagréable ; mais Colomba est propre, blanche, bien chaussée ; elle a un parfum de thym. Je voudrais m'en aller, seul avec elle, sur ces rochers, devant l'horizon cendré de la bruyère, au milieu du mélancolique tintement des troupeaux qui paissent, parmi les buissons aromatiques, et écouter ce qu'elle dit, comment elle explique, comment elle comprend la vie, comment elle aime.

Tout en faisant ces réflexions, il la regardait fixement, avec des yeux ardents ; elle s'en apercevait et lui renvoyait des regards pleins de langueur, qui certainement décelaient plus qu'une coquetterie rustique.

Les deux bergers, qui buvaient et mangeaient à n'en plus pouvoir, se querellaient dans leur langage imagé, et Zio Giacobbe avait pris son ami à partie au sujet de Petru Loi aux yeux vitreux, sans s'apercevoir que l'imagination de Colomba était engagée sur un chemin dangereux.

Mais Mulas s'en apercevait, et, bien que Colomba lui plût beaucoup et même un peu trop, il se réjouissait dans son cœur de ce qu'elle plaisait aussi à Antonio.

— Cela le distraira, pensait-il, pauvre diable, il est si mélancolique !

— Dis-moi, dis-moi, disait-il à Colomba, en lui effleurant l'oreille de son visage, nous irons ensemble à la fête du Miracle, n'est-ce-pas ? Tu monteras en croupe sur le cheval d'Antonio Azar, et toutes les filles du pays mourront d'envie en te voyant avec un professeur.

— J'irai seule sur mon cheval, risposta Colomba, je ne veux faire mourir personne d'envie.

Puis elle demanda à Antonio si, à la ville où il vivait, les hommes avaient coutume de monter à cheval et si les femmes allaient en croupe sur leurs chevaux.

— Non, dit-il, en riant amèrement, mais ce sont les femmes qui se servent des hommes comme de chevaux, et qui les domptent, fussent-ils fiers et rétifs comme des poulains.

— Oh ! Oh !

— Pourquoi ris-tu ? dit Efes Mulas. Il en est ainsi.

— Je ris, non parce que je n'y crois pas, répondit-elle avec esprit, mais parce que cet usage est de partout, quand la femme sait se faire obéir.

— Et toi, sauras-tu ?

— Moi ? plus que toutes.

— Veux-tu essayer ?

— Avec vous, cela n'en vaut pas la peine.

— Non, avec Antonio Azar.

Elle rougit légèrement et baissa les yeux sous l'ardent regard d'Antonio.

À peine le repas fini, Zio Martinu se leva, et dit à sa fille :

— Allons-nous-en !

— Maintenant que vous avez bu et mangé, maintenant que vous avez rongé jusqu'aux os, vous vous en allez, cria Zio Azar, qui était légèrement éméché. Restez ici pour passer la nuit, sans quoi je ne vous regarderai plus en face.

Mais Zio Martinu, bien qu'un peu gris lui aussi, regardait de travers les deux jeunes gens, et insista jusqu'à ce que Colomba se fût levée.

— Adieu, dit-elle, en secouant légèrement ses vêtements, allez à la chasse et amusez-vous bien.

— Si seulement nous pouvions rencontrer une certaine colombe ! lui murmura Antonio. J'irai te voir au pays, ma belle.

Le berger et sa fille s'en allèrent, et à peine furent-ils un peu loin, que Zio Martinu dit durement :

— Je te l'assommerai, quelque beau jour, cet Efes Mulas ! Et quant à toi, si tu n'es pas sérieuse, je te prends par les cheveux et je te traîne comme un balai.

— Je ne pense même pas à lui, répondit-elle ; et sa voix résonna forte et fière dans le silence de la nuit.

Cependant les deux amis s'étaient mis à errer sur l'esplanade et parlaient de Colomba.

— C'est une fille avec laquelle j'aimerais à me divertir, dit Efes. Mais elle te convient mieux à toi : moi j'en connais tant d'autres. Tu l'as à côté de chez toi, elle vit seule, avec sa mère un peu sourde ; et, de plus, tu peux la voir dans ces parages, où elle vient presque tous les jours porter à manger à son père. Amuse-toi, imbécile ; pourquoi regardes-tu ainsi les étoiles ? Les femmes se moquent des poètes et des rêveurs. La vie est courte, mais on peut se la couler douce même à la campagne. Colomba...

— Tais-toi ! interrompit durement Antonio. Tout le monde n'est pas né pour se divertir...

* * *

Et pourtant, Colomba lui plaisait et, plus d'une fois, il prit la résolution de lui déclarer son amour. Au village, il la voyait peu, peut-être parce qu'il ne sortait presque jamais ; mais il la rencontrait souvent dans la montagne. Il n'alla jamais chez elle, bien qu'elle habitât tout près de chez lui, mais plus d'une fois ils firent route ensemble du village à la bergerie.

Colomba lui confiait ses peines.

— Ils veulent que j'épouse Petru Loi, mais moi je ne veux pas de lui ; mon père et mes oncles menacent de me battre, mais d'ailleurs ils ne le feront jamais parce qu'ils m'aiment, et puis parce que je ne me laisserais pas faire : eh ! eh ! pour moi, ce ne sont pas les yeux vitreux de Petru Loi qui feraient mon affaire !

— Quels yeux te faut-il donc ?

— Deux yeux qui ressemblent à des étoiles.

— Alors les miens ne font pas non plus l'affaire, Colomba ?

— Les vôtres sont trop au-dessus des étoiles pour pouvoir s'abaisser jusqu'à moi.

— Qui sait, Colomba ? disait-il en essayant de lui prendre la main.

Mais elle s'éloignait, fièrement.

— Laissez-moi, monsieur le professeur, laissez-moi suivre mon chemin ; je ne suis pas faite pour vous, ni vous pour moi. Vous, d'ailleurs, vous êtes fiancé.

Cette allusion suffisait pour qu'Antonio devînt de glace et s'assombrît : et Colomba en éprouvait quelque jalousie.

Souvent, ils cheminaient ensemble pendant une demi-heure, sans rencontrer âme qui vive par les sentiers de la montagne, déserts dans le silence du crépuscule.

Quelquefois, ils se retrouvaient aussi à l'aurore, à travers les maquis, à travers les champs jaunes de chaumes et d'asphodèles flétris, sur lesquels la lueur de l'orient mettait des reflets roses. Le ciel était frais et pur ; un souffle de brise, parfumé par les herbes aromatiques, passait toujours sur la cime ; les caillies chantaient dans les chaumes, et des nuées d'oiseaux passaient en sifflant, avec un grand bruit d'ailes, d'un maquis à l'autre. C'était un tableau admirable sur lequel se dessinait Colomba, lumineuse.

Antonio ne se rassasiait pas de la regarder, et il aurait voulu lui déclarer sérieusement sa passion ; mais bien des raisons l'en détournaient.

Sa prudence n'empêchait pas Colomba de se passionner pour lui : et lui en éprouvait un amer plaisir. Toutes les fois qu'elle allait à la bergerie, lui aussi passait la nuit en pleine campagne.

Et il commença à mener une vie sauvage, mangeant avec les bergers et dormant souvent en plein air.

Vainement il voulait se complaire à cette vie, dont les désagréments n'étaient pas suffisamment compensés par la poésie sauvage de la solitude. Peut-être aussi la saison ne s'y prêtait-elle pas, bien que les heures passées par Antonio dans la bruyère fussent les moins chaudes.

Par moments, il est vrai, il s'enivrait de la solitude, du silence et de la paix des nuits de lune qui là-haut étaient d'une beauté indicible ; mais c'était une ivresse triste, désabusée. Il lui semblait qu'un songe de mort pesait sur la montagne, que lui

seul vivait et s'agitait, âme errante, dans ce cercle d'horizons argentés et lumineux, infinis et inaccessibles comme les rêves qu'il avait faits dans ses jours de bonheur.

Des voix secrètes vibraient dans la nuit; mais le chant monotone du coucou, dont les notes tombaient comme des larmes, le trille des grillons, les clochettes des troupeaux, toutes les voix de la nuit avaient un rythme d'une suprême tristesse.

Il se sentait désolé et vaincu: il pensait toujours à Maria, son ancienne fiancée, à la douleur qu'elle lui avait causée, et il lui semblait que tout le passé était un rêve, duquel il s'était éveillé à une bien triste réalité.

Colomba commençait à commettre pour lui quelques petites folies. Au village elle entrait à chaque instant chez les Azar, sous un prétexte quelconque. Elle prévenait Antonio quand elle devait aller à la bergerie, elle lui faisait d'humbles cadeaux; notamment elle lui donna un petit mouchoir qu'elle avait brodé, et la broderie assez primitive, en fil rouge, mais très symbolique, représentait une colombe, le cœur traversé d'une flèche.

Il acceptait en souriant les dons de la jeune fille, mais il les mettait de côté avec une négligence discrète, et, à certains moments, il regardait Colomba d'un air défiant.

— Si cette créature primitive était comme toutes les autres? pensait-il. Si elle était aussi coquette, et si elle voyait en moi un mari inespéré? Je suis laid, et elle ne peut pas m'apprécier et m'estimer pour mon intelligence, comme l'autre. Colomba peut bien s'amouracher d'Efes Mulas, qui est beau, mais peut-être se garde-t-elle bien de penser à lui, parce qu'elle sait qu'il ne l'épousera jamais. Est-ce qu'elle me prendrait pour une bête? Parce que je parle peu, parce que j'ai une apparence très humble, elle cherche à m'attirer dans ses filets. Elle est maligne, la petite paysanne, et toutes les femmes sont les mêmes; mais voyons un peu comment tout cela va finir. Je veux l'étudier, cette fille des maquis, je veux voir si elle a quelque affinité avec cette fille de la ville.

Ainsi, lui aussi commença à la rechercher; mais quand il était auprès d'elle, il éprouvait un étrange sentiment de douceur, et, au lieu d'étudier Colomba, il se laissait prendre par le charme insurmontable que la jeune fille exerçait sur tous les hommes qui l'approchaient.

Elle parlait bien, avec esprit, verve et sagesse. Ses yeux brillaient quand ils regardaient Antonio; sa bouche ressemblait à une rose.

Elle était loin d'être naïve, mais de sa malice saine et franche, de ses discours, comme de toute sa personne, émanait un parfum de maquis, sauvage et enivrant.

— Si j'étais resté au pays, lui dit un jour Antonio, très sincèrement, je me serais fait berger, et je t'aurais épousée, Colomba !

— Mais qui sait si j'aurais voulu ?

— Ah ! c'est vrai. Si j'avais été berger, tu ne m'aurais même pas regardé. Tu me regardes maintenant parce que je suis professeur.

— C'est vrai, répondit-elle sans bien comprendre.

— Comme cette *autre* ! pensa Antonio, et il faillit la frapper.

— Mais sais-tu au moins ce que cela veut dire, être professeur ?

— Bien sûr, je le sais; cela veut dire être un homme instruit, qui sait beaucoup de choses, qui connaît les étoiles, les herbes, tout ce qui est arrivé depuis que le monde existe, et qui pourtant est un homme comme les autres... conclut-elle avec un fin sourire d'ironie.

— Tu as raison, Colomba, mais tu ne sais pas une chose: c'est que, berger, j'aurais pu t'épouser, et professeur, non.

Elle pâlit d'humiliation plus que de tristesse ou de colère, et faillit répondre vivement; mais elle fut envahie soudain par une profonde désolation; elle comprit qu'Antonio avait raison, et elle se contenta de dire:

— Je le sais.

— Tu le sais ? Comment le sais-tu ?

— Je ne suis pas instruite, moi, et pourtant, je sais...

— Tu le sais ! répéta-t-il un peu surpris, et alors pourquoi m'aimes-tu ?

— Qui vous a dit que je vous aime ?

— Toi !

— Moi ? Et comment ?

— Et comment ? Comme on le dit d'ordinaire: par les yeux, par certaines petites manières d'être. Comment veux-tu qu'un professeur qui sait tout ce qui est arrivé depuis la création du

monde jusqu'à nous, quand une femme l'aime, ne s'en aperçoit pas ?

Colomba fut un peu démontée par la logique d'Antonio et se tut.

Ces propos s'échangeaient, comme de coutume, pendant que les deux jeunes gens se rendaient à la bergerie. On était en septembre ; un peu plus d'un mois s'était écoulé depuis le moment où Antonio avait vu Colomba pour la première fois. Il faisait encore très chaud, mais une averse avait purifié l'air et rafraîchi la campagne. Les chaumes et les maquis, lavés par la pluie, luisaient et répandaient une odeur plus forte qu'à l'ordinaire ; l'horizon était transparent et la mer lointaine apparaissait comme une ligne violette, sur laquelle les yeux perçants des pasteurs pouvaient découvrir les ailes minces de quelque voilier.

— Cette nuit, il y aura pleine lune, dit Antonio, en regardant vers la mer. L'as-tu vue quelquefois se lever d'ici ?

— Oui.

— Et à quoi t'a-t-elle fait songer ?

— Elle est rouge comme du feu. On dirait une énorme grenade.

— Écoute, Colomba, viens ce soir hors de la bergerie ; nous verrons la lune sortir de la mer.

— Non !

— Pourquoi non ? Pourquoi ne veux-tu pas venir ?

— Pourquoi me poses-tu cette question ? Suis-je donc une enfant de cinq ans ?

— Alors tu ne veux pas venir ?

— Quand même je le voudrais, mon père me tuerait, s'il savait.

— Ton père ! Mais ne sait-il pas déjà que nous sortons l'un avec l'autre, que nous revenons ensemble de la bergerie ? Ne m'as-tu pas dit qu'il est content, au contraire, que je te tiens compagnie ?

— Oui, parce qu'il croit que vous allez bientôt m'épouser, et il ne craint pas pour moi.

— C'est toi alors qui crains ?

— Moi ? dit-elle en riant d'un air contraint. Moi je n'ai peur de personne. Mais vous comprendrez que s'en retourner ensemble

par une même route, ce n'est pas la même chose que de se trouver seuls, la nuit, dans la campagne déserte.

— Colomba, ce sont des plaisanteries ! Quel mal peut-il y avoir ? Quel mal puis-je te faire ? Écoute : moi je serai près du mur du pâturage au lever de la lune. Viens.

— Vous pouvez m'attendre ! dit-elle en riant ironiquement. Grand bien vous fasse !

* * *

Ils se séparèrent presque fâchés l'un contre l'autre ; mais au lever de la lune, Antonio se trouvait près du petit mur de l'enclos, à peu près certain au fond de son cœur que Colomba viendrait au rendez-vous.

La nuit était très limpide, silencieuse ; à l'extrémité du ciel, splendide comme une plaque d'argent, montait lentement la lune. Il y avait quelque chose de solennel et de mystérieux dans cette nuit lumineuse et douce ; les pierres, les maquis, la ligne claire des chaumes, le profil d'azur des montagnes dessinées sur l'horizon vaporeux, toute la campagne endormie, tout le paysage enfin paraissait plongé dans un songe de paix suprême, sous le ciel très pur.

Tout d'abord, Antonio s'attrista, comme toujours, en se sentant perdu dans cette solitude infinie.

« Et pourtant cela est beau, pur et grand, pensait-il. Tous les artistes se sentent vivre quand ils se trouvent à la campagne devant la nature simple et sincère : le cœur se guérit des blessures que les hommes lui ont faites ; mais le mien ne veut pas guérir. Moi, je m'attriste de ma solitude ici, alors que j'ai toujours rêvé la solitude, la vie champêtre ; il me semble que tout est mort autour de moi, et que moi seul je vis, ou même que je suis mort, moi aussi. Mais voici Colomba ! Ou bien ne serait-ce pas elle ? Non, c'est un berger, il passe. Non, c'est elle ; c'est bien elle. »

Il ferma les yeux, et demeura immobile, légèrement penché sur le mur. La personne s'avavançait, mais elle était trop loin pour qu'on pût la distinguer.

« C'est Colomba, c'est Colomba ! » pensa Antonio. Et il s'étonnait de sentir battre son cœur.

Une joie immense l'envahit; il aurait voulu s'élancer au-devant de la jeune fille, mais il eut peur de la faire reculer, et il attendit, anxieusement.

— Elle vient ! se disait-il à lui-même. Je la ferai asseoir près de moi, nous bavarderons. Elle sait dire tant de choses gracieuses, elle est belle, elle m'aime. Je la ferai asseoir près de moi.

En toute sincérité sa pensée n'allait pas plus loin : même si quelque idée de conquête lui était venue à l'esprit, en ce moment, il l'aurait loyalement repoussée.

Colomba était tout près du mur. Redoutant toujours qu'elle ne s'enfuît, Antonio se redressa avec précaution, en lui disant d'une voix douce :

— Bonsoir, Colomba; tu viens prendre le frais ?

— Vous êtes là, monsieur Azar ! Qu'est-ce que vous faites ? dit-elle d'une voix sûre et forte.

— Je t'attendais, dit-il avec plus d'assurance.

— Mais je ne suis pas venue pour vous.

— Je le sais; mais, puisque tu es ici, reste; nous causerons un peu. Que fait ton père ?

— Qu'est-ce que cela peut vous faire ? Vous avez peur ?

— Non, parce que je n'ai pas de mauvais desseins contre toi. Pourquoi devrais-je avoir peur ?

— Bonne nuit, dit-elle, en faisant semblant de s'en aller.

Mais Antonio sauta lestement par-dessus le mur, la poursuivit, la prit par la main et la força à s'asseoir près de lui.

Elle était très pâle et avait la tête enveloppée d'un châle. Antonio la regardait et il se rappelait avoir vu une statue qui lui ressemblait : où ? il ne savait plus.

— Pourquoi trembles-tu, Colomba ? lui dit-il, commençant lui aussi à être impressionné. Tu as peur ? Je t'aime tant !

Mais, tout de suite, il pensa :

« Pourquoi lui dire cela ? dans quel but ? Pourquoi la troubler, ou plutôt à quoi bon la flatter ? »

Mais Colomba semblait plus troublée que flattée, et sa main tremblait dans celle d'Antonio. Et peu à peu son trouble parut, au moyen de ce tremblement, se communiquer au jeune homme.

— Je te compare à une statue, commença-t-il; je ne me souviens plus où, dans un musée, il me semble, j'ai vu une figure

semblable à la tienne, enveloppée d'un voile, comme cela. Tu es belle et je t'aime, Colomba. Toi aussi tu m'aimes, n'est-ce pas? Allons, dis-moi quelque chose, mon âme.

Elle ne répondit pas et se cacha le visage. Antonio la regarda et se demanda avec une sincère angoisse :

« Qu'est-ce que je fais? Dans quel but? Ne suis-je pas un lâche? »

— Parle, Colomba, dit-il en lui découvrant le visage. Dis-moi quelque chose.

Elle ouvrit la bouche, sans doute pour dire quelque phrase ardente d'amour, mais lui, qui la regardait fixement, s'écria :

— À présent, je me souviens! C'est un buste, le numéro 6194, il me semble, au Musée de Naples.

La figure de Colomba s'obscurcit; elle comprit, avec son intuition sauvage et jalouse, que l'esprit d'Antonio n'était pas entièrement dominé par son image à elle, et elle dit :

— Je devrais m'en aller, Antonio Azar, parce que tu veux t'amuser de moi...

— Qu'est-ce qui te passe par l'esprit! s'exclama-t-il, en faisant un mouvement pour la retenir.

— Non, dit-elle en souriant, je reste encore un peu, n'aie pas peur, je ne m'en vais pas. Sans cela je ne serais pas venue. Qu'est-ce que tu veux? C'est mon destin! Je sais, et toi-même tu me l'as dit, qu'il ne peut y avoir aucun lien entre nous, et pourtant, je pense toujours à toi, et il me suffit de te voir pour être heureuse.

— Que dis-tu, Colomba? C'est vrai, notre union sera difficile, parce que je suis encore trop pauvre, mais qui sait? dans un an ou deux.

— Ni dans un an, ni dans deux, ni jamais, je le sais. Ne me leurre pas, Antonio Azar, et ne crois pas que je parle ainsi par calcul, pour t'arracher des promesses (c'est ce qu'il était en train de penser en effet), mais parce que je t'aime vraiment. Je ne te demande rien, poursuivit Colomba en s'animant, il me suffit de te voir, d'être quelquefois auprès de toi, de savoir que tu penses à moi. Tu es un savant, je suis une petite sauvageonne ignorante: l'œillet peut-il s'unir à la fleur du lentisque? Tu es mon œillet adoré, tu es un aigle, tu es une nuée d'or, et je veux mourir à tes

pieds, Antonio Azar. Il suffit que tes yeux d'étoile me regardent, pour que je sois la femme la plus heureuse du monde...

Et elle le regardait, extasiée, de ses grands yeux luisants, toute vibrante de passion.

Autour d'eux, sous la lune très pure, régnait un silence infini, un enchantement lointain, d'ombre, de lumière, de senteurs aromatiques, de fraîcheur.

« Voilà la vie, voilà la sincérité, l'amour, le but de la vie », pensait Antonio.

Et, en ce moment, il était sincère, heureux. Peut-être quelque instinct atavique renaissait-il en lui, peut-être était-ce son amour-propre flatté par la passion aveugle de Colomba; mais à coup sûr, en cet instant, il se sentait amoureux de la jeune fille, et même il lui semblait que jamais plus il ne pourrait aimer une femme de la ville comme il aimait cette enfant sauvage.

Pendant une longue heure de la nuit, ils restèrent ensemble, se disant les choses les plus poétiques et les plus imagées que deux amoureux puissent se dire au clair de lune, et Colomba paraissait oublier jusqu'à son père, jusqu'à la bergerie et au lieu où elle se trouvait.

Mais Antonio regardait toujours autour de lui, auprès et au loin, s'alarmant à chaque bruit, et ce fut lui qui avertit Colomba qu'il était temps de se séparer.

Elle s'en alla à contre-cœur. Resté seul, Antonio parut s'éveiller d'un songe. Il lui semblait avoir Colomba encore tout près de lui, et il se répétait les paroles qu'ils s'étaient dites; mais de tout cela il gardait une profonde tristesse. De nouveau, un grand vide, une vision glacée de mort l'entourait de toutes parts.

Le souvenir de Maria, de l'étrange et fine créature qui l'avait trahi, surgit dans son âme, et non plus avec amertume, mais avec une tendresse immense. C'était comme un souvenir nostalgique, d'une douceur ineffable.

Il lui semblait que c'était elle, la délicate jeune fille, qui lui avait parlé d'amour, dans cette pure nuit de lune, dans la solitude de la montagne, elle, qui lui avait fait oublier l'artifice et le mensonge, parce qu'elle était bonne, sincère, passionnée comme Colomba; et il s'attendrissait jusqu'aux larmes.

L'idylle dura tout l'automne. Antonio n'était pas très épris de Colomba, mais il la recherchait, s'inquiétait quand il ne réussissait pas à la voir, et retrouvait un peu de calme quand il était auprès d'elle. Et elle, mettait en œuvre toute son intelligence sauvage pour lui plaire. Jamais une parole vulgaire ne sortait de ses lèvres : quand elle allait au rendez-vous qu'il lui donnait, elle était toujours vêtue avec recherche, bien chaussée, bien peignée, avec les mains très propres et les dents luisantes. Sur son corsage, elle mettait des bouquets d'herbes aromatiques qui la parfumaient toute, et elle portait au cou des ornements d'argent et de corail. Son langage amoureux était plein d'images passionnées, mais débordant de sincérité, et flattait beaucoup Antonio.

L'idylle ne déplaisait pas au jeune professeur, mais quelquefois lui inspirait de l'inquiétude.

« Qu'arrivera-t-il ? Bientôt je dois m'en aller, pensait-il, et elle restera là à m'attendre, à consumer en vain sa jeunesse. N'est-ce pas une très vilaine action de ma part ? »

Cependant, il ne voyait pas sans ennui approcher la fin des vacances, et il se disait à lui-même :

« Je m'en irai, j'abandonnerai tout ce qui est frais, pur, sincère pour retourner au milieu du mensonge et de la corruption du monde. Pourquoi ne pourrais-je pas épouser Colomba et l'emmener avec moi ? C'est la seule femme qui m'aime et qui m'aimera sincèrement. Elle n'est pas pauvre, elle n'est pas bête ; qu'est-ce que je veux de plus ? Je suis un homme fatigué et fini ; je crois peu à la passion, au bonheur, mais je trouverai sans doute un peu de paix en vivant près de quelqu'un qui se chargera de veiller sur moi comme sur un enfant, de penser pour moi à toutes les petites misères de la vie matérielle, de ne pas avoir d'autre souci que celui de mon bien-être. Et Colomba le ferait avec enthousiasme.

« C'est vrai, poursuivait-il, dans tout cela il entre un peu de calcul, mais tout est relatif, et au moins j'ai la sincérité de le confesser. Ce calcul, qui, à Maria aurait paru une monstruosité, pour Colomba constitue le suprême bonheur. Elle, de son côté, ne saurait même pas s'imaginer que la femme puisse être autre chose que l'esclave de son mari, surtout si je suis le mari. »

À mesure qu'il y réfléchissait, le projet lui paraissait de plus

en plus naturel; pourtant il n'osait pas en parler à Colomba, et il attendait que l'idée fût complètement mûre.

Le jour du départ approchait. L'air s'était rafraîchi; l'approche de l'automne répandait un nouvel enchantement sur la montagne. Les lointains de l'horizon prenaient de suprêmes douceurs d'azur, les buissons verts étaient luisants de mûres noires, l'herbe repoussait sous les maquis. Colomba, elle aussi, paraissait prendre un nouvel aspect; elle devenait plus douce, plus tendre, plus intelligente. Antonio s'étonnait en la voyant venir auprès de lui, lui accorder de fréquents et de longs rendez-vous sans être jamais découverte par ses parents, qui, dans le cas contraire, l'auraient tuée.

Il avait toujours un peu peur que l'idylle ne se terminât en drame, et souvent, quand il était avec Colomba, il regardait autour d'eux avec crainte.

— Pourquoi crains-tu? lui dit-elle un jour. De toute façon, c'est moi qui serais la seule victime, si on nous découvrait.

— C'est précisément ce que je ne veux pas.

— Qu'importe, Antonio Azar? Pour toi, je voudrais être battue, liée, traînée par les cheveux. Je t'aimerais plus encore. Toi, sans doute, ajouta-t-elle avec un sourire un peu amer, tu as peur que si on nous découvre, on ne te force à m'épouser. N'aie pas peur, va!

— Tu me calomnies, répondit-il, un peu blessé; l'avenir te dira que tu me calomnies, Colomba.

Elle le regarda avec des yeux timides, comme épouvantée d'une vision que son âme n'osait pas même rêver, et elle secoua la tête.

— Pourquoi fais-tu signe que non? Que veux-tu dire? Tu crois donc que je suis assez lâche pour te retenir ainsi inutilement, pour te faire perdre ton temps, pour te faire perdre la tête, si je n'avais pas des idées sérieuses et honnêtes? dit-il, offensé de son peu de confiance.

— Ce n'est pas cela, ma chère fleur, calme-toi: tu ne me comprends pas. Je t'aime trop et c'est pour cela que je dis non, non et non. Que ferais-je devant toi? Tu es un savant, je suis ignorante et je ne pourrais être que ta servante. Mais, même si tu me disais: «Je te traiterai en égale, comme si tu étais ma

« première fiancée, je n'aurai pas honte de toi, tu ne seras pas « ma servante, mais tu seras chez moi la maîtresse », eh bien ! je répondrai toujours non, parce que je t'aime trop et que je ne veux pas faire ton malheur.

Il la regardait fixement, émerveillé.

« Et si je lui demandais de n'être que ma servante, qu'arriverait-il ? »

* * *

« C'est curieux, pensait Antonio Azar, en revenant du dernier rendez-vous qu'il avait eu avec Colomba, elle est fière comme un aigle, mais je veux aller jusqu'au bout. Peut-être dit-elle « non » parce qu'elle est sûre que je ne m'avancerai pas : je vais essayer. »

Il alla trouver son père et lui dit qu'il voulait épouser Colomba.

— Allez me la demander en mariage avant que je parte. Êtes-vous content ?

Il s'attendait à des protestations, à des exclamations de son père, mais Zio Jacobbe, au lieu de s'étonner et de s'indigner, se réjouit en apprenant que son fils le professeur voulait épouser une fille de la montagne.

— Saint François te soit en aide ! dit-il, avec les larmes aux yeux. Je vais te demander ta Colomba plus blanche que la neige, je vous donne dès maintenant ma bénédiction, et puissiez-vous avoir douze fils dont celui qui aurait le plus modeste sort serait archevêque de Cagliari !

— Eh ! nous avons le temps d'y penser, dit Antonio en souriant, pour le moment allez faire la demande en mariage.

Zio Jacobbe s'en alla, et le jeune homme attendit avec curiosité la réponse.

Les Colias demandèrent huit jours pour se décider. Le vieil Azar ne s'étonna point, parce que c'était l'usage du pays, et que, fût-il venu un prince pour demander la main de la fille d'un pâtre, on l'aurait fait attendre une semaine avant de lui rendre réponse ; mais Antonio s'en alla, nerveux, inquiet, peut-être aussi un peu humilié, sans avoir revu Colomba.

— Elle acceptera, pensait-il, autrement elle aurait refusé tout de suite.

Et il ne savait pas ce qui lui aurait déplu davantage, un refus ou une réponse favorable.

Dans les premiers jours de son retour à la ville, il reprit possession de sa chambre, de ses livres, de sa classe, de ses habitudes; il lui semblait sortir d'un rêve. Il se rappelait Colomba, mais il la voyait comme une apparition poétique sur le fond de la montagne, dans la solitude de la bergerie, et il désirait qu'elle restât toujours ainsi, lointaine, fantastique, intangible. Que ferait-elle à la ville? Arrachée à ses maquis, devenue Mme Azar, parmi les misères infinies de la vie sociale quotidienne, elle aurait l'air d'une servante de la campagne, rien de plus. Antonio faisait ces réflexions, et il désirait ardemment qu'un refus lui arrivât: il commença à craindre le contraire et à se repentir de la légèreté avec laquelle il avait fait la demande. En outre, la ville, chaque chose, chaque objet de sa chambre, la vue dont il jouissait de son balcon, ses livres, les portraits, les souvenirs grands ou petits, lui rappelaient le premier amour, et le faisaient revivre dans le passé avec une intensité douloureuse. Toutes les nuits, il rêvait de la montagne, des maquis, des horizons sereins, mais, à la place de Colomba, il voyait toujours Maria, et il avait avec elle des entretiens obscurs, pleins d'angoisse, durant lesquels il éprouvait une grande terreur, à la pensée que Colomba pourrait venir le surprendre avec sa première fiancée.

Finalement la réponse arriva: Colomba le refusait et même, mise en demeure par ses parents de choisir entre lui et Petru Loi, elle avait préféré ce dernier.

Antonio pâlit en lisant cette nouvelle. Ce fut comme un voile qui lui tomba des yeux, et il éprouva une étrange sensation de douleur, de surprise, de terreur, comme si le vulgaire feuillet qui portait la nouvelle lui eût révélé un secret terrible. C'était, ce secret, la révélation d'une âme forte qui savait aimer, souffrir, se sacrifier pour son amour; et, devant la révélation de cette âme sauvage, lui, avec toute sa science, ses études, ses doctrines, ses doutes, ses incertitudes, se sentit petit, vil, méprisable, et il en vint à penser qu'il avait perdu le seul grand amour qui aurait pu l'aider dans la vie, parce qu'il ne le méritait pas.

LA JUMENT NOIRE

P récedé par deux domestiques, Antonio Dalvy s'en allait de village en village, achetant des juments et des poulains de bonne race, pour les expédier sur le continent. C'était un bel homme dans les quarante ans, grand, gras, portant haut la tête; les yeux, un peu obliques, un peu verts, d'un éclat extraordinaire, que cachaient mal de grosses paupières tombantes. Il avait une belle fortune; sa femme était de naissance noble. Un homme actif enfin, d'excellente réputation.

Il faisait grand commerce d'écorce, de charbon, de cendre, et tous les ans il allait en Italie. Cette année-là, un de ses correspondants lui avait proposé d'acheter un certain nombre de poulains et de juments de bonne race sarde. Prévoyant un gros bénéfice, il s'était mis tout de suite en campagne.

Bellia et Ghisparru, les deux domestiques, l'accompagnaient ou le précédaient, cherchant dans les villages et dans les campagnes du Nuorese¹ les beaux poulains aux formes parfaites et les juments aux yeux mélancoliques.

Voici comment se traitait l'affaire : devant deux témoins, Antonio Dalvy donnait des arrhes au vendeur et lui laissait en

(1) Environs de Nuoro, dans l'est de la Sardaigne.

garde la bête qu'il avait achetée. La tournée finie, le maître et les domestiques devaient repasser pour emmener au fur et à mesure les poulains et les juments, en versant le reste du prix.

On était en mai ; Dalvy voyageait sur un beau cheval, grand, rouge, à la petite tête remuante. Aux heures de fort soleil, quand les hautes herbes des plaines sauvages luisaient, immobiles, sous la splendeur du ciel bleu, le marchand ouvrait une ombrelle verte, en la plantant juste devant lui.

Alors, la ligne oblique de ses yeux mi-clos, sous l'ombre verte, au reflet vert des pâturages et des maquis ardents, paraissait d'émeraude : et de loin on l'apercevait.

Un jour, les deux domestiques arrivèrent près d'une église champêtre.

— Allons dire un *Ave, Maria*, dit Ghisparru, qui était fort dévot, quoique très ignorant et sauvage.

Mais Bellia, qui avait été soldat, ne croyait guère en Dieu, et il rit en entendant la proposition de son camarade.

Toutefois ils s'approchèrent de l'église. Une petite église qui s'élevait au milieu de deux cours concentriques, entourées l'une et l'autre de chambrettes appelées *cumbissias*, dans lesquelles habitaient les paysans dévots des villages voisins durant le temps de la neuvaine.

À cette époque, l'église avec ses deux cours, avec ses deux portails, avec son double cercle de *cumbissias*, était déserte et silencieuse au milieu des plaines vertes, dans la floraison sauvage des maquis.

Tout autour s'étendait une espèce de bruyère, des maquis drus d'arbustes, d'églandiers, de myrtes et d'arbousiers en fleurs.

Au loin, des prairies, des pâturages, des lignes de moissons fermaient l'horizon ; un fil d'eau, entre les sureaux et les tamaris, brillait à une grande distance.

Les hirondelles passaient en sifflant comme des flèches, d'une fenêtre à l'autre de l'église, et un vieux gardien, assis à l'ombre du premier portail, tressait des nattes de jonc.

Les deux hommes s'approchèrent, firent le signe de la croix et saluèrent le gardien.

Il répondit à leur salut sans se lever, sans interrompre son travail.

— Quelle est cette église? demanda Ghisparru, penchant sa grosse tête aux cheveux gris en broussaille. Et il regardait attentivement à travers les deux portails grands ouverts dans l'axe de l'église.

— Saint-Jean-Baptiste, frère de Dieu, répondit le gardien en faisant le signe de la croix.

— On peut voir?

— Et pourquoi pas?

Le vieux se leva, déposa soigneusement à terre les faisceaux de jonc vert, d'où montait une odeur fraîche de marais, et conduisit les deux hommes dans l'église.

C'était une église assez riche, avec des dalles et un autel de marbre, avec quelques fresques grossières où l'on voyait Dieu sous les traits d'un vieillard à longue barbe blanche, assis sur des nuages.

Sur l'autel, un joli saint Jean blanc, vêtu de peaux comme un Sarde, bénissait en souriant.

Les trois hommes s'agenouillèrent, puis commencèrent à faire le tour de l'église, fraîche, propre, très claire.

Les hirondelles passaient rapides sous la voûte, volant d'une fenêtre à l'autre, et remplissant l'église de cris aigus.

Le vieux gardien donnait çà et là quelques explications aux deux paysans. Petit, en manches de chemise, avec de larges braies de toile serrées à la taille par une ceinture de cuir, avec sa tête chauve à peine couronnée sur la nuque de rares boucles argentées et une courte barbe blanche autour de son visage calme, on aurait dit un vieil apôtre de Rubens.

Ghisparru, de son côté, revenu devant l'autel, trouva que le petit saint Jean aussi ressemblait à quelqu'un.

— Dis un peu, Bellia, fit-il en poussant du coude son compagnon. À qui ressemble ce saint?

L'autre leva la tête et regarda attentivement.

— À un petit agneau noir...

— Voyons! à un chrétien!

— Je ne sais pas.

— À Giame, murmura Ghisparru avec respect.

— Qui est Giame? demanda le gardien en levant les yeux.

— C'est le fils du patron. Celui-là est son *balio* (mari de la

nourrice), et toutes les choses belles, il trouve qu'elles lui ressemblent. Attends, attends, mon bel ami, quand il reviendra, ses études finies, il te mettra son pied quelque part, et il te flanquera à la porte. Eh! eh!

Ghisparru ne répondit pas. Il s'agenouilla de nouveau, fit une courte prière et sortit.

Revenus dans la première cour, les deux domestiques demandèrent au gardien quel était le fondateur de l'église, si elle était très riche et combien on le payait, lui.

Le vieux raconta une longue histoire d'une dame qui était possédée par le démon, et qui allait à cheval, la nuit, à travers les campagnes, comme un fantôme. Et cette dame, qui s'appelait donna Rofoela Perella, était très dévote, et elle allait toujours à l'église; mais quand venait la bénédiction, elle devait sortir, parce que, sans cela, elle se démenait, hurlait et frappait les gens avec la force d'un lion. Elle était allée jusqu'à Rome, mais le pape lui-même n'avait pu chasser les démons. Alors, elle avait fait un vœu: elle bâtirait et doterait une église si elle guérissait. Et une nuit, pendant qu'elle chevauchait, tout d'un coup les esprits malins l'avaient abandonnée. Elle descendit de cheval, se jeta par terre, baisa les pierres et promit de construire à cette place une église dédiée à saint Jean-Baptiste, pour qui elle avait une dévotion particulière.

À présent l'église possédait des terres, de l'argent, des rentes, des troupeaux. De nombreuses offrandes étaient faites au saint. En outre, chaque année, à l'automne, le gardien s'en allait avec un cheval chargé de besaces, et sur le bras il portait une niche de bois vitrée qui contenait la statuette du saint. Il parcourait les villages, demandant l'aumône sainte. Les pieuses femmes du Nuorese donnaient de l'argent, de la cire, de la laine, du blé; en Barbagia¹, les besaces s'emplissaient de noix, de haricots, de châtaignes; ailleurs, les fidèles apportaient des fromages, de l'huile, du miel, du bétail. Tout cela se vendait, et le produit de la vente augmentait tous les ans les richesses du saint, ses terres et ses troupeaux.

(1) Le canton le plus sauvage de la Sardaigne, au sud du Nuorese.

Les deux domestiques écoutaient, bouche bée, surtout Ghisparru.

— Et vous, qu'est-ce qu'on vous donne?

— Moi? rien, dit le gardien. Je vis des aumônes particulières que me font les pèlerins et les fidèles.

Les deux compagnons se regardèrent; puis chacun tira une petite pièce et la tendit au vieux.

— Une pour moi, une pour le saint, dit-il en baisant les pièces.

— Comment vous appelez-vous! Vous n'avez pas d'enfants?

— Qui n'a pas de femme n'a pas d'enfants. Je m'appelle Juanne Battista (il fit le signe de la croix), fils de Dieu et de saint Antoine¹. Et vous, qui êtes-vous? où allez-vous?

— Nous, nous servons chez Antonio Dalvy de D..., dit Bellia avec une certaine vanité. Nous sommes en quête de juments et de poulains que notre patron achète.

Le petit vieillard leva les yeux.

— Oh! moi, j'ai une jument; voulez-vous l'acheter?

— Comment l'avez-vous?

— Comment je l'ai? Comme on a toutes les choses de ce monde.

— Elle ne serait point par hasard...? dit Bellia en agitant, puis en pliant les doigts de la main droite². Et il rit.

— Puisses-tu crever comme une grenade! cria le petit vieux, indigné. On me l'a donnée, la jument. L'année dernière, est venu à la fête un monsieur riche, riche. Il était grand comme ça, comme toi et moi l'un sur l'autre, avec une longue barbe qui paraissait un faisceau de rayons de soleil, et les yeux couleur de ciel. C'était un monsieur qui est Sarde, mais qui vit sur le continent et même en dehors du royaume. Suffit. Il s'amusait beaucoup, regardait de tous ses yeux, et il dansait, et il buvait! Suffit. Il avait cette jument; vous la verrez; et il a pris part à la course avec les autres chevaux, et il a gagné le prix. Suffit; il s'est approché de moi et m'a dit quelque chose dans une langue que je ne comprenais pas. Moi, je m'inclinai et je le saluais. Et puis il m'a

(1) Locution pour désigner un bâtard.

(2) Mimique pour indiquer le vol.

dit encore autre chose. « Qu'est-ce que vous dites, monseigneur ? » Et quelqu'un m'a expliqué : « Il te demande ce que tu fais toute l'année. — Ah ! monseigneur, des nattes, des paniers, des escabeaux. — Fais voir. » Je lui montre une natte. « Bien, bien ! — Eh ! lui dis-je, si vous la trouvez belle, je vous en fais cadeau. » Si vous aviez vu comme ses yeux brillèrent ! Il dit : « Ma jument vous plaît-elle ? — Comment ? — *Si ti piachet cabadda mea ?* (Je te demande si ma jument te plaît ?) répéta-t-il en montrant la bête du doigt. — Beaucoup ! lui dis-je. — Eh bien ! elle est à toi, prends-la, elle est à toi. »

— Que le diable vous emporte ! s'écria Bellia. Et vous l'avez prise ?

— Dame ! Tout d'abord je disais non, mais ce monsieur a tant insisté que je l'ai prise. Si vous voyiez comme elle est belle ! Elle a la robe noire, toute semée de points blancs : on dirait qu'il a neigé dessus. Suffit ; écoutez maintenant ce qui est arrivé. Il y avait un homme, un paysan riche. Un gros bonnet enfin. Que fait-il, le renard ? Il se dit : « Si, à ce pauvre diable qui lui fait cadeau d'une natte, il donne une jument, que me donnera-t-il, à moi, si je lui fais un grand cadeau ? » Tout de suite il prend par la bride son propre cheval, un bai balzan, très beau lui aussi : puis il va trouver le monsieur et lui dit : « À présent vous ne savez plus comment rentrer chez vous : prenez ce cheval que je vous donne. » Voilà que le monsieur se met à le regarder et puis se met à rire ; et que fait-il ? il accepte le cheval et dit : « Nous en reparlerons ! » Plus tard j'ai appris que, rentré sur le continent, il a envoyé à l'autre une boîte de bonbons.

— Bravo ! dirent les domestiques, qui s'amusaient beaucoup au récit du vieux ; et Bellia ajouta :

— Que la justice le frappe ! ce monsieur était un aigle en comparaison du gros paysan.

— Et cette jument, on peut la voir ? Il est probable que notre maître l'achètera, d'autant plus que nous avons fini la tournée.

— La jument n'est pas ici ; mais, si vous voulez, demain je l'amènerai ; et vous, en attendant, allez-vous-en et revenez avec le patron.

La chose étant ainsi convenue, les deux domestiques retour-

nèrent au village voisin et prévinrent leur maître; le lendemain tous se retrouvèrent devant le premier portail de l'église.

Bellia prit l'ombrelle du patron, Ghisparru lui tint son cheval et Antonio Dalvy descendit pesamment, en soufflant, en ouvrant ses yeux verts.

Juane Battista alla chercher la jument, qui paissait parmi les maquis en fleurs.

De loin, il lui jeta au cou le nœud coulant d'une corde en poil et la conduisit avec quelque résistance devant l'acheteur.

Ce n'était pas à vrai dire une bête de grande taille, mais, à peine lui eut-il ouvert la bouche et palpé la croupe, Dalvy s'aperçut que c'était une bête très jeune, peu fatiguée, et décida de l'acheter.

— Essaie-la, dit-il à Bellia.

Le domestique l'enfourcha d'un bond, sans selle, et lui enfonça ses talons dans les flancs.

La bête partit comme une flèche, et, pour la retenir, l'homme se jetait en arrière, tirant fort sur la corde.

Arrivé au bout du sentier, il la fit tourner à grand-peine et revint essoufflé, criant:

— Sur mon âme, on dirait un poulain, non une jument. Que le diable la chevauche!

— Bien, bien, dit Dalvy en tapotant d'une main la croupe de la bête, qui frémissait. Elle n'est pas encore bien dressée, quoiqu'elle ne soit plus toute jeune. Vraiment, ce n'est pas une merveille, elle est trop basse, on dirait une mule; mais puisque nous sommes là! ... Allons, combien en voulez-vous?

Le petit vieux y avait longuement pensé; même il avait demandé conseil; mais à présent il se sentait un peu gêné en face de ce gros homme aux yeux de chat, aux manières dédaigneuses.

Toutefois il retrouva un peu de sa madrerie et dit, comme s'il faisait un grand sacrifice:

— Si je n'étais dans un grand besoin, je ne la vendrais pas; mais le besoin... ah! le besoin! Votre Seigneurie connaît le proverbe sarde: « Le besoin fait courir le vieux. » Suffit; parce que c'est vous... cinquante écus.

Dalvy se mit à rire; les domestiques, le voyant rire, en firent autant.

— Parce que c'est moi ! Vous êtes malin, brave homme, mais n'empêche qu'on voit bien que vous n'avez jamais vendu de chevaux.

— Pardonnez-moi, monseigneur, mais...

— Comment vous appelez-vous ?

— Juanne Battista.

— Eh bien ! allez vous faire bénir, Juanne Battista. Pourquoi me faites-vous rire ?

— Mais enfin, dit le petit vieux tout rouge, tout rouge, je l'ai fait expertiser, moi, cette jument, par quelqu'un qui s'y connaît.

— Voulez-vous dire que je ne m'y connais pas ?

— Je ne dis pas cela. Suffit ; que Votre Seigneurie dise un chiffre.

— Vous voyez, dit Dalvy en se retournant vers son beau cheval, vous voyez celui-ci ? Eh bien, celui-ci, tel que vous le voyez, coûte soixante écus.

— Quand il était poulain, souffla Bellia à Ghisparru.

— Toi, tais-toi donc !

— Et toi, puisses-tu te taire toujours, comme les pierres !

— Suffit, répéta le vieux gardien, qui tendait l'oreille de leur côté ; que Votre Seigneurie parle.

Il avait grande envie de se débarrasser de la jument, et il finit par céder pour cent soixante-quinze francs, que Dalvy lui paya en billets de vingt-cinq, tout flambant neufs.

— Ah ! voilà de beaux billets. Si vous vouliez... dit Juanne en les faisant disparaître dans une bourse en cuir.

Il semblait avoir encore quelque chose à dire, mais devant les domestiques il n'osa pas.

— Si Votre Seigneurie veut voir l'église ?

— Eh bien ! voyons l'église, alors, répondit Dalvy avec condescendance.

Les domestiques restèrent à la porte.

— Faites vite, Zio Juanne, cria Ghisparru.

— Bah ! Bah ! il m'appelle *Zio*, celui-là, et il est plus vieux que moi, murmura le gardien.

— Ah ! mais, c'est un bon serviteur ! il n'a pas son pareil ! confia Antonio Dalvy au petit vieux.

Celui-ci conduisit le marchand dans l'église, lui offrit l'eau bénite, lui montra tout en détail.

— Poh! disait Dalvy, en soufflant d'un air bonhomme. C'est beau, très beau, mais vraiment beau! Quand on la regarde du dehors, on ne croirait jamais qu'elle est si belle à l'intérieur. Et à quelle époque est la fête?

— Le 30 mai, bientôt.

— Poh! poh! c'est très bien! Je vais dire à ma femme qu'elle y vienne et qu'elle amène toutes ses parentes! ajouta-t-il comme pour lui-même, en souriant... Et son fils aussi, aux vacances. Il est dévot, ce garçon, comme tous ceux de la race de sa mère!

Après l'église, le gardien montra la *cumbissia* des prieurs, celle du chapelain et d'autres encore. Quand ils furent dehors, il se tourna avec quelque hésitation vers Dalvy et lui dit:

— Si Votre Seigneurie le permet, je lui demanderai une faveur.

L'autre leva un peu les yeux, enveloppant le petit vieux d'un regard peu encourageant.

— Je ne demande pas l'aumône, dit fièrement le gardien; si vous voulez me donner quelque chose, c'est votre affaire; mais il ne s'agit pas de cela. Voici la chose: N'est-ce pas? vous avez beaucoup de billets neufs, n'est-ce pas? moi, j'ai mis de côté, pour le jour où l'on ne voudra plus de moi, un peu d'argent; mais tout en petits billets usés, sales; et la faveur que je vous demande serait de me les changer.

Et tout en parlant, en révélant son grand secret, Zio Juanne Battista rougit. Une flamme passa aussi sur le visage du marchand.

— Si ce n'est que cela.

— Cela, seulement cela.

— Apportez-les, vos billets, apportez-les.

Le vieux entra dans une *cumbissia*; il en ressortit peu après, une enveloppe à la main; il vit Bellia qui, passant la tête par le portail, avait l'air de l'épier, et il cacha l'enveloppe.

— Vos domestiques nous espionnent, dit-il tout bas. Il vaut mieux qu'ils ne voient pas, Votre Seigneurie me comprend.

— Oui, oui, dit l'autre avec empressement, pendant que Zio Juanne Battista l'attirait dans une *cumbissia* tout encombrée de nattes et de corbeilles encore fraîches.

Ils s'approchèrent de la petite fenêtre, et là, sur l'appui en terre de la croisée, devant un fond printanier de bruyère pâle, ils échangèrent les billets.

Antonio Dalvy sortit tout rouge et soufflant; il vit aussi le visage terreux et les yeux chassieux de Bellia en arrêt devant l'entrebâillement du portail central et traversa la cour à pas rapides.

— Cet imbécile, que de temps il m'a fait perdre à me montrer ses trous! dit-il.

Au bout d'une minute, pendant qu'il remontait à cheval, avec l'aide de ses domestiques, Zio Juanne Battista reparut. Il était tout joyeux, se serrait la ceinture, se frottait les mains.

— Eh bien! adieu, dit le marchand en s'installant en selle.

— Que Dieu et saint Jean vous conduisent! Et envoyez-nous votre femme et votre fils à la fête, Excellence!

— Bien, bien, répétait Dalvy, s'installant toujours sur sa selle.

Les domestiques étaient autour de lui, empressés, lui serrant les étriers, lui arrangeant ses éperons, sans faire attention au vieux.

À la fin, tous furent prêts. Antonio Dalvy partit le premier, en ouvrant son ombrelle verte: puis les domestiques se mirent en route, à pied, traînant derrière eux la jument noire tachetée de blanc. La pauvre bête regimbait un peu, jetait la tête en arrière, agitant la queue; on aurait dit qu'elle sentait la fin de sa liberté.

Et Zio Juanne Battista resta seul, à l'ombre du portail, devant le grand paysage vert, solitaire et fleuri.

À quelque temps de là, Bellia, le serviteur d'Antonio Dalvy, fut pris en train d'écouler des billets faux. On le fouilla et on trouva sur lui une assez forte somme en billets, quelques-uns bons, la plus grande partie faux.

Il eut l'air de tomber des nues: il dit que la somme était à lui, que c'étaient ses économies, son épargne de dix ans: puis il déclara qu'il avait trouvé une enveloppe de billets, et que, les croyant bons, il se les était appropriés; enfin, il s'embrouilla et se contredit de mille façons. Il fut condamné à trois ans et cinq mois de réclusion.

C'était un homme bilieux, rusé, mauvais : son visage terreux, un grand nez cassé par le milieu, deux yeux chassieux et rouges inspiraient la répugnance à première vue.

Pendant qu'il était en prison et qu'on instruisait son procès, il trouva le moyen d'envoyer une personne de confiance à Antonio Dalvy ; il lui fit dire de chercher par toutes les manières à le sauver ou que, sinon, il aurait à s'en repentir amèrement.

Appelé en témoignage, Dalvy avait fait une déposition favorable à son domestique ; mais à présent, devant cette injonction menaçante, il devint rouge de colère, pesta et faillit recevoir à coups de pied la personne de confiance.

— Le voleur ! le vaurien ! criait-il. Qu'ai-je à voir avec lui ! Il ne manquerait plus qu'il dise que c'est moi qui lui ai donné les billets faux ? Allez-vous-en et dites-lui que s'il prononce mon nom il restera longtemps *au service du roi* (en prison).

La personne de confiance s'en alla ; quelques jours après, elle revint et eut un autre entretien avec Antonio Dalvy. Cette fois, celui-ci ne cria point ; mais il fit voir à la personne de confiance un papier par lequel Bellia s'engageait à servir *gratis*, pendant toute une année, M. Antonio Dalvy, à qui il avait volé un bœuf gras. Le larcin découvert, les deux hommes avaient arrangé l'affaire à l'amiable, au moyen de cet engagement.

— Ainsi, qu'il ne m'ennuie pas plus longtemps, et allez au diable !

Il mit ainsi à la porte, pour la seconde fois, la personne de confiance. Celle-ci, pourtant, revint encore.

— Au moins que Votre Seigneurie lui cherche et lui paie un bon avocat ; qu'elle lui envoie quelque chose dans sa prison ; qu'elle le reprenne à son service quand il sortira de là.

— Que le diable l'emporte, je vous dis ! cria Dalvy, dont les yeux brillaient comme des émeraudes. Quant au service, nous verrons quand il sortira de prison et ce ne sera ni aujourd'hui ni demain. Mais pour le reste, fichez-moi le camp, si vous ne voulez pas recevoir votre paquet.

La personne de confiance s'en alla, l'oreille basse, et ne revint plus. Bellia fut condamné.

Ses compagnons de réclusion le voyaient s'abandonner au désespoir, se mordre les poings, s'arracher les cheveux, grincer des

dents. Même dans son sommeil il se tapait la tête sur sa paille et hurlait comme un chien enragé.

Puis on l'emmena, très loin, et pendant longtemps on ne sut plus rien de lui.

Zio Juanne Battista tressait toujours ses nattes et fabriquait ses corbeilles à l'ombre du portail, devant le grand paysage vert, solitaire et fleuri.

Quatre ans environ s'étaient écoulés depuis le jour où il avait vendu sa jument à ce gros monsieur aux yeux de chat, comme il disait, qui lui avait aussi changé ses billets.

Quatre ans seulement : mais le gardien semblait vieilli de dix ou douze ans. Il était triste, sombre : on aurait dit un ermite décrépît, en proie à de cruels remords.

Et puis les temps devenaient durs : les gens passaient tout droit devant l'église en se signant, mais sans entrer même dans la première cour ; les aumônes se faisaient rares.

Cette année, Zio Juanne attendait la fête avec une certaine anxiété. Le printemps mourait dans une splendeur de moissons, d'herbe fleurie, de ciel en feu.

Du seuil de son portail, le vieux voyait de longues étendues de pavots qui luisaient comme des braises, et plus loin, vers l'horizon, des prairies toutes couvertes de fleurs violettes.

Rien n'animait cette splendide solitude ; la nuit seulement, sous le scintillement des étoiles, dans la brise chaude de sauvages odeurs, arrivait un tintement lointain de troupeaux, lent, tranquille, mélancolique.

Mais à la tombée de la nuit Zio Juanne devenait encore plus triste et plus sombre : il tournait en tremblant par les cours, souvent il se jetait la face contre terre, priant, craignant qu'un jour ou l'autre on ne le trouvât là mort, à moitié dévoré par les corbeaux.

Vers le milieu de mai, arriva le prieur, un riche paysan rouge et replet, avec une barbe blanche ; il inspecta chaque chose, fit nettoyer les chambres du chapelain et repartit. Quelques jours après, il revint à la tête d'une nombreuse caravane de paysans à cheval.

Le prieur portait un étendard de brocart vert, avec de longs

rubans. Puis venait le chapelain en redingote noire, puis d'autres paysans, tous vêtus de rouge, avec des femmes en croupe sur leurs petits chevaux, et des enfants en bonnets d'écarlate, le front couvert d'épaisses franges de soie noire, et des chiens harassés, haletants, la langue pendante.

De loin, les paysans commencèrent à tirer des coups de fusil, à pousser des hurlements de joie.

Zio Juanne tirait la corde de la cloche, et la cloche sonnait, et les tintements grêles, comme fatigués, se perdaient dans l'air bleu.

La troupe arriva, descendit de cheval, entra dans l'église: et les femmes apportaient en offrande de la cire, de l'argent, des dentelles, des broderies, des fleurs.

Ensuite, chaque famille prit possession d'une *cumbissia*: les hommes transportèrent des brassées d'herbe et de feuillages odorants et les répandirent dans un coin des petites chambres; les femmes étendirent par-dessus des matelas, des couvertures, préparèrent les couchettes, plantèrent des clous dans les murs, disposèrent les ustensiles apportés du pays.

Puis elles balayèrent l'église et les cours; les hommes nettoyèrent le puits, dont l'eau, comme tout ce qui appartenait à l'église, avait, dans l'esprit du peuple, des vertus miraculeuses.

Toute la journée des gens arrivèrent: même des monts sauvages de la Barbagia vinrent des hommes vêtus de toile et des femmes en capuche rouge.

Les deux cours se changèrent en un petit village: la clochette tintait toujours, mise en branle par des gamins déjà violents et batailleurs, qui couraient tout le pays d'alentour, animant la solitude immense de leurs courses, de leurs cris d'oiseaux sauvages.

Le chapelain passait tout son temps à table, les jambes croisées, la houppe de sa calotte lui pendant sur l'oreille. Autour de lui se groupaient des figures pittoresques; et tous criaient et riaient.

Les femmes vaquaient aux soins du ménage dans les chambres: la prieure et les femmes qui, par un héritage séculaire, faisaient partie du comité de la fête (c'étaient les descendantes des fondateurs de l'église, et parmi elles seules on choisissait à tour de rôle la prieure) cuisinaient chaque jour de grandes

marmites de pâtes et de macaroni à la paysanne, ou de bouillie au fromage frais; et elles les distribuaient à leur famille et à une bande de pauvres, de gueux sordides qui étaient venus camper dans la seconde cour, accourus de pays lointains uniquement pour mendier ces pâtes et cette bouillie.

L'église, fraîche et odorante, égayée par les cris et le vol rapide des hirondelles, était envahie et profanée par ces gueux qui empestaient l'air, qui se grattaient, qui ne se dérangeaient pas, malgré toutes les prières, pour faire place aux gens comme il faut : et ils se querellaient continuellement entre eux, se traitant de mendiants, d'ordures, de galeux, à tout propos.

Mais il y avait aussi des pèlerins propres et pieux. Ils arrivaient à pied, sans chaussures et tête nue, quelques femmes les cheveux dénoués. Ils se traînaient sur les genoux de la porte à l'autel, parfois même depuis le premier portail, et ils apportaient en offrande de l'argent, de la cire, des bijoux, des cheveux tressés. S'ils payaient une certaine somme, le chapelain endossait l'aube, courbait la tête pour se mettre l'étole; le prieur empoignait la bannière verte, et une procession au compte du pèlerin faisait le tour de l'église, dans la cour; pour une somme double, la procession parcourait toutes les cours.

Ensuite le pèlerin allait faire de pieuses ablutions dans l'eau du puits; après quoi le prieur le prenait avec lui, l'emmenait chez les femmes, qui lui servaient du vin, du café, des gâteaux au miel, et l'observaient attentivement en lui demandant de quel pays il était.

Finalement, le pèlerin s'enivrait comme une brute.

Quand un jeune couple arrivait, à la femme on faisait baiser la cuiller à pot, pour lui souhaiter d'être bonne ménagère, et le mari tirait du puits une certaine quantité d'eau, afin qu'il devînt par la suite, dans la vie, un bon travailleur.

Et tous les pèlerins devaient au moins goûter, par dévotion, les pâtes ou la bouillie.

Le matin, le chapelain célébrait la messe: le soir, la neuvaine. Tout le monde était tenu d'y assister. Vers la fin de la neuvaine, à l'heure où dehors le paysage s'endormait sous le soir rose, dans le cercle des horizons lumineux, la foule rassemblée dans l'église chantait les *gozos*, les louanges du saint, en vieil espagnol; et



cette nénie cadencée, d'une mélodie mélancolique, à cette heure d'ombres rouges, perdue dans l'immense solitude champêtre, exprimait plus que jamais toute la nostalgie des chants sardes, d'un peuple antique, encore demi-barbare, qui semble s'être réveillé, après de longs siècles de sommeil, au milieu de notre temps.

La nuit, on dressait de grands feux pétillants de lentisque, odorants de genièvre. Entre les prieurs se disputait un concours de chants improvisés, et des songes languissants emplissaient les yeux des femmes.

Et Zio Juanne Battista?

Zio Juanne Battista se montrait rarement. Il servait la messe, puis se tenait près de la porte, pour recevoir l'obole des pèlerins; à midi, il allait chez la prieure avec une écuelle qu'on lui remplissait de pâtes ou de bouillie fumante; ensuite, il disparaissait. Quelquefois on l'entendait crier contre les mendiants qui salissaient l'église.

— Lève-toi de là, pouilleux!

— Je ne me lève pas.

— Si tu ne te lèves pas, moi, je te fais lever à coups de bâton.

— Le diable te bâtonne toi-même!

— Galeux!

— Crâne pelé!

— Ordure!

— Qu'est-ce que vous avez, Zio Juanne? lui demandait le prier. Cette année, vous êtes de plus mauvaise humeur que l'an passé.

— C'est que la mort approche.

— Eh bien! laissez-la venir, nous la recevrons de la belle manière!

— Ah! avec elle, on ne plaisante pas!

Cependant, le jour de la fête arriva. La veille encore, les pèlerins affluèrent: de partout venaient des groupes d'hommes et de femmes, et chaque groupe portait une bannière déployée.

À peine descendus de cheval, ils entraient à l'église et à peine sortis de l'église ils se mettaient à danser la danse sarde. Et ceux d'un village se moquaient et riaient de ceux des autres

villages. Il n'y avait personne en qui l'un ou l'autre ne trouvât matière à railler.

Et tout le monde riait.

Des colporteurs, débitants de boissons, marchands d'éperons et de brides, occupaient de petites baraques dans la première cour. Aussi la foule s'amassait-elle à cet endroit, et la seconde cour restait à peu près déserte.

Les plus enragés étaient un groupe de paysans bruns, forts en couleur, constamment ivres, qui dansaient en chantant, au rythme de poésies étranges :

*Asa festa'e Gasta so andadu,
La chi enit in primi eranu:
Inie b'er Barôre — b'er Barôre,
Inie b'er Barôre e Bastianu,
In paghe e cuncordia buffende:
E da chi la idèi — la idèi,
E da chi la idèi fugudende,
Rughei unu mortu, unu latadu.
Assa festa'e Gasta so andadu¹.*

Ils appuyaient particulièrement sur les vers :

Inie b'er Barôre — b'er Barôre,

et

E da chi la idèi — la idèi

les répétant cent fois, en cadence, et rythmant leurs pas sur les vers.

- (1) A la fête de Gasta je suis allé,
Celle qui vient au printemps:
Là, il y a Salvatore — il y a Salvatore,
Là, il y a Salvatore et Sebastiano
Buvant en paix et concorde.
Et dès que je la vis — que je la vis
Et dès que je la vis, sur-le-champ
Je tombai mort, blessé à mort.
A la fête de Gasta je suis allé.

Cependant, ils changeaient les vers quand ils voyaient arriver des personnes d'autres villages.

Arriva par exemple un prêtre à cheval en *fracchina* (redingote) avec des culottes courtes: il portait une grande ombrelle devant sa selle; l'on aurait dit une figure de lanterne magique.

Quelqu'un dit: il est de Nuoro.

Et tout de suite les paysans qui dansaient entonnèrent ce couplet:

*In Santu Pedru han pesadu unu ballu,
A sonos de ghitarra e folinu:
Sos prideros nou jughen collarinu,
Ca lis ha fattu in trughu unu callu.
In Santu Pedru han pesadu unu ballu¹.*

Et la foule riait. Des cris sauvages éclataient comme des hennissements parmi les murmures des danses chantées.

Les mendiants se plantèrent à quelque distance l'un de l'autre, de chaque côté du sentier, la main tendue, ressassant une éternelle litanie de lamentations.

À la nuit tombante, le soir de la vigile, Zio Juanne Battista se trouvait par hasard près d'un de ces mendiants quand il vit arriver une femme et un jeune homme suivis d'un paysan qui avait l'air d'un domestique.

La femme devait être une grande dame de village; elle était grosse, avec des joues tombantes; elle était vêtue avec recherche, d'un corset noir fermé, garni de rubans, et d'une large jupe d'étoffe jaune; elle était coiffée d'un grand mouchoir de damas violet et, bien qu'elle ne fût plus jeune, elle portait des colliers de corail. Elle montait à califourchon une pacifique jument noire tachetée de blanc.

Le jeune homme devait être très grand, car il se tenait en selle tout courbé; il avait un visage d'enfant pâle, et de son

(1) A San Pietro (près de Nuoro) on a formé une danse,
Au son de la guitare et du violon;
Les prêtres n'y portent plus le collet
Parce qu'il leur a fait un durillon au cou.
A San Pietro on a formé une danse.

chapeau rejeté en arrière sortait une grande mèche de cheveux châtain.

À peine les mendiants eurent-ils aperçu les nouveaux venus qu'ils commencèrent à se lamenter plus fort : chacun cherchait à couvrir la voix de ses compagnons et tous crissaient comme autant de cigales.

— Giame, dit la dame d'une voix languissante, arrange-toi avec ces pauvres malheureux.

Le jeune homme mit son cheval au pas et de la poche de son gilet il commença à extraire avec deux doigts de petites pièces de cuivre et d'argent.

— À vous, prenez.

— À vous.

— À vous aussi. Voilà.

Il était d'une douceur, d'une bonté extrêmes, avec ces pauvres, qui ne cessaient de quémander et de bénir après avoir reçu.

Il arrêta son cheval, se pencha, déposait la monnaie sur la main sale que lui tendaient les mendiants.

La dame allait devant, au pas tranquille de sa jument ; le domestique suivait, regardant avec attention tous les mouvements du jeune homme.

Arrivé près de Zio Juanne Battista, Giame lança une monnaie dans la besace béante d'un mendiant qui était ou feignait d'être aveugle, puis il tira une autre monnaie et la tendit au vieux gardien.

Le vieux, qui regardait de tous ses yeux le nouveau venu, refusa fièrement l'aumône.

— Je ne suis pas un mendiant.

— Pardonnez-moi alors, dit le jeune homme tout confus.

Zio Juanne Battista se radoucit, retint l'aimable jeune homme et lui dit :

— C'est moi le gardien de l'église, et je connais cette jument-là — il montrait du doigt la bête —. Elle m'appartenait.

— Oh ! à vous ?

— Oui, à moi, foi de chrétien ! s'écria le vieux en se mettant la main sur la poitrine.

Cependant, tandis que l'aveugle cherchait sa pièce de mon-

naie au fond de sa besace et bénissait d'une voix monotone celui qui avait fait l'aumône, le serviteur survint.

— Salut, Zio Juanne Battista, cria-t-il en arrêtant son cheval.

Le vieux regarda cette grosse tête sauvage aux cheveux gris, longs et embroussaillés, et reconnut tout de suite le domestique. Il répondit au salut, puis se tourna encore vers le jeune homme.

— Votre Seigneurie est peut-être le fils du monsieur à qui j'ai vendu la jument il y a quatre ans? À présent, la bête est plus douce, c'est naturel, mais je l'ai reconnue tout de suite; et puis je reconnais aussi cet homme-là. Le père de Votre Seigneurie était un gros homme avec des yeux de chat.

— Tout juste! dit Giamme en riant.

— Oh! Votre Seigneurie aussi a les yeux verts! On voit que vous êtes son fils! cria le petit vieux, en regardant fixement Giamme; suffit! si vous avez besoin de quelque chose, cette dame est votre mère, n'est-ce pas? commandez.

— Il faut nous arranger pour la nuit, dit Ghisparru.

— Bien, bien, venez; que Vos Seigneuries viennent, nous allons tout arranger.

Le vieux se mit à marcher auprès du cheval de Giamme.

Arrivé devant le portail où donna Lillica attendait, le jeune homme tourna son cheval de côté, abaissa son chapeau sur son front et regarda le paysage.

Le soleil avait disparu, mais toute la plaine, toute la végétation drue, d'un vert doré, les pavots ardents, la ligne argentée des moissons, les prairies couvertes de fleurs violettes, enfin chaque buisson, chaque tige, encore tout chauds de soleil, surgissaient immobiles, luisants, comme absorbés dans la mystérieuse contemplation du crépuscule.

Le ciel se fondait, limpide, d'un azur perlé, sans vapeurs, même à l'occident, où le soleil avait disparu comme une perle.

Giamme sentit un élan de joie devant toute cette beauté. Et, ni la voix, ni la présence des mendiants campés le long du sentier, ni les hurlements et les chants barbares de la foule, qui profanaient la solennité de l'heure et du paysage, ne troublèrent la lumière de son cœur.

Il sourit, avec de beaux yeux étincelants; il aurait voulu

s'incliner, saluer le beau soir, le beau paysage, jeter à l'air un cri de joie.

Ils traversèrent la première cour.

Les paysans dansaient encore, tenant par la main les femmes, qui souriaient, lasses.

*E da chi la idèi — la idèi,
E da chi la idèi — la idèi,
E da chi la idèi — la idèi...*

Un groupe assez nombreux était rassemblé autour d'un individu vêtu de futaine, avec un foulard de soie bleue au cou. L'homme racontait quelque chose, et tous riaient et interrompaient le récit par des remarques salées.

En voyant passer Giame et sa mère, un paysan cria :

— Vive la dame !

— Et vive le cavalier ! ripostèrent quelques autres.

Les gens attroupés se retournèrent en riant : l'homme au foulard bleu se leva, regarda, puis se rassit et reprit son histoire.

Les danseurs entonnèrent en l'honneur de dame Lillica :

*Ca er bessida missignora,
S'allirghet d'ogni muntagna:
Paret s'istella aurora...¹*

Cependant Giame, sa mère et le domestique descendirent de cheval devant la chambre du gardien.

Donna Lillica secoua sa jupe, fit quelques pas, tout engourdi du voyage.

— Cet homme, lui dit Giame en lui présentant le vieux, est le gardien de l'église, et il a reconnu la jument : c'est lui qui l'a vendue à papa.

— C'est vrai, dit Ghisparu.

— Par ma foi, je l'ai vendue pour trente-cinq écus, répéta le

(1) Parce que ma dame est sortie,
Toutes les montagnes se réjouissent ;
Elle semble l'étoile de l'aurore...

vieux en caressant la bête; eh! petite colombe, tu te souviens? Tu es toujours la même; un peu plus belle pourtant. Eh! tu en as mangé de l'orge et de la paille! Ta croupe, on dirait un miroir. Suffit! Vos Seigneuries peuvent se mettre à leur aise ici, dans ma petite chambre. Il y a des nattes, et puis nous demanderons quelques couvertures au prieur.

Pendant que Ghisparru, aidé de Giame, déchargeait les besaces et dessellait les chevaux, donna Lillica continuait à aller et venir pour se dégourdir les jambes, arrangeait son foulard et son collier. Elle voulait entrer à l'église avec décence.

Quelques femmes se montraient aux portes, la regardaient avec curiosité et la saluaient en souriant, devinant en elle une femme riche.

À ce moment, entra dans la cour l'homme vêtu de futaine, son foulard bleu au cou. Il s'approcha en agitant les bras, en criant:

— Salut, donna Lillica! Salut, madame! Salut!

— Te voilà aussi, Bellia?

C'était l'ancien domestique, sorti depuis peu de prison.

— Me voilà aussi! Ne vous semble-t-il pas, Madame? Je suis venu demander à saint Jean-Baptiste de toucher le cœur d'Antonio Dalvy pour qu'il me reprenne à son service. Eh! eh!

Il riait d'un rire forcé et mauvais. Giame et le gardien étaient à l'intérieur de la chambre. Ghisparru débridait les chevaux: voyant Bellia et s'apercevant en même temps qu'il était ivre, il le regardait avec dégoût.

— Ohé, cria-t-il, ce n'est pas ici le lieu de chercher des histoires. Tu es venu de ton côté, nous sommes venus du nôtre: va donc à tes affaires.

Bellia tout à coup tressaillit, puis se remit à rire en regardant fixement le serviteur.

— Oh! oh! te voilà aussi, *balio*? Eh bien, nous parlerons aussi d'affaires avec toi, et avec la dame, et avec ton nourrisson...

— Va te coucher! hurla Ghisparru en marchant sur lui.

— Et avec celui-là aussi! hurla à son tour Bellia en montrant du doigt Zio Juanne, qui sortait avec Giame.

Le petit vieux le regarda, ahuri, et, sous cet accoutrement, ne

le reconnut pas. Mais il s'aperçut à son tour que cet homme était ivre.

— Vous ne me reconnaissez pas, Zio Juanne Battista, fils de saint Antoine?

— Nous sommes tous fils de Dieu! répondit le vieux, blessé. Et toi, de qui es-tu le fils? Qui le sait?

— Qui le sait? Moi, je le sais! Mais vous, vous ne le savez pas! Vous, vous êtes fils de saint Antoine; et moi, je suis fils de mes œuvres.

— Belles œuvres! dit dame Lillica en s'acheminant vers l'église.

Bellia se retourna, la suivit du regard, rit encore.

— Priez bien, Madame, priez pour tout le monde, pour les hommes et pour les bêtes, pour les renards et pour les lézards, pour les vautours et pour les colombes...

— Et pour les ânes! Va, va donc, va te coucher! lui répéta Ghisparru menaçant.

— Oui, oui, je vais me coucher parce que je suis ivre. Mais ce n'est pas seulement du vin que j'ai dans le corps; il y a autre chose, il y a du fiel, il y a de l'absinthe, il y a du poison, il y a des couteaux. Je m'en vais, je m'en vais, mais vous, le petit docteur, ne vous mettez pas en colère; plus tard, quand je serai remis, nous causerons. Et aussi avec celui-là.

L'ivrogne se tournait sans cesse vers le gardien, le regardant de ses petits yeux chassieux qui brillaient.

Zio Juanne lui aussi le regardait, et il lui semblait l'avoir vu autrefois, et un souvenir vague, presque pénible, lui effleurait l'esprit sans se laisser ressaisir.

Et lui aussi disait:

— Va-t'en, va te coucher.

En attendant, avec Ghisparru et Giame, il s'employait à installer les chevaux dans une écurie vide, leur attachant aux naseaux une musette remplie de paille. Bellia continuait à tituber, répandant tout autour de lui une odeur épouvantable d'alcool.

— Vous ne me reconnaissez pas, dit-il au vieux; eh bien! je vais vous le dire, moi, qui je suis. Je suis Bellia Fava, ce domestique d'Antonio Dalvy, celui qui a acheté la jument dont vous avait fait cadeau le monsieur du continent, le fou.

Le vieux écarquilla les yeux, eut un mouvement étrange, mais se reprit bientôt, et dit :

— Le fou, c'est toi, œil de vipère, et non ce monsieur ; va, va te coucher !

— Va, va ! répétait aussi Giame, en se baissant pour épouseter le bas de son pantalon.

À force de se l'entendre dire, l'ivrogne parut hypnotisé par l'idée d'aller se coucher.

— Oui, oui, je m'en vais, et je me coucherai sous un buisson ; oui, j'irai et je vomirai l'eau de feu et le vin que j'ai dans le corps ; mais j'ai autre chose aussi à vomir. C'est bon, on en reparlera ; je saurai vous trouver cette nuit.

Et il s'en alla.

— Va au diable ! dit Ghisparru.

— Silence ! Ne le provoquez pas, murmura Giame. Puis il se tourna vers le gardien et lui dit : Voyons, en deux mots, racontez-moi l'histoire de la femme possédée qui a fondé cette église.

Tout heureux, Zio Juanne répéta l'histoire de donna Rofoela Perella.

Giame l'écoutait attentivement, le dos appuyé au mur ; et le domestique écoutait, mais d'un air inquiet et irrité.

L'histoire entendue, ils entrèrent à l'église. Le domestique mit son bonnet plié sur une marche et s'agenouilla dessus.

Sa figure sauvage se leva vers le petit saint vêtu de peaux, et ses lèvres remuaient pour une prière fervente.

Au milieu de l'église, sur un morceau d'étoffe jaune, était posée la niche de bois vitrée que l'on avait l'habitude de porter en tournée pour demander l'offrande dans les villages. Deux cierges allumés faisaient scintiller le verre, derrière lequel la statuette tendait ses petits bras. Un agneau blanc léchait le court vêtement du saint.

Avant de quitter l'église, les dévots s'agenouillaient sur le mauvais morceau de tapis jaune, priaient, baisaient la petite niche et laissaient leur offrande dans un plat de métal.

Giame observa tout, fit sur la pointe des pieds le tour du tapis jaune, puis se mit à déchiffrer les inscriptions. La lumière rose du soir mourait sur la voûte de l'église ; quelques hirondelles passaient encore, avec des cris affaiblis.

Giame cherchait sur les pierres la légende de la dame possédée qui courait à cheval, la nuit, à travers ces plaines sauvages, au déclin d'un ancien printemps; mais il éprouva bientôt une vive contrariété en lisant sur une pierre que les fondateurs avaient été au nombre de sept. Parmi eux, il y avait, en effet, la très illustre dame Rofoela Perella de Castra, mais il n'était pas question de courses nocturnes à cheval, ni de démon, ni de voyage à Rome.

— Peut-être, cependant, y a-t-il d'autres documents? pensa Giame.

Il se retourna. Il vit sa mère et Ghisparru agenouillés sur le tapis jaune, avec lequel la robe fastueuse de donna Lillica faisait une seule tache dorée; mais l'attention de Giame fut tout attirée par l'attitude du domestique qui priait avec une ferveur intense.

— Que peut-il bien demander? pensa-t-il.

Il s'arrêta à le regarder attentivement. Par les fenêtres, pénétrait avec la brise une fraîche odeur d'herbes, et des cours arrivait toujours la cadence des chants sauvages:

Inie b'er Barôre, b'er Barôre...

Pendant ce temps, Zio Juanne Battista cherchait le prieur pour l'avertir qu'il y avait là une riche dame et son fils et qu'il allât leur présenter ses compliments.

En passant dans la seconde cour, il vit que Bellia, au lieu de se coucher, s'était encore assis sur le rebord d'une fenêtre, au milieu d'un groupe d'ivrognes, et racontait moitié en sarde, moitié en italien, des histoires assez malpropres de ses compagnons de réclusion.

Le vieux s'arrêta un moment, regardant les yeux chassieux et le foulard bleu de Bellia.

À peine Bellia eut-il aperçu le gardien qu'il se leva en criant:

— Ohé! fils de saint Antoine!

Et il se rassit en riant.

Zio Juanne tressaillit et se rappela tout de suite quelque chose de terrible.

* * *

À peine averti, le prieur, qui était lui aussi un peu parti, alla chez les Dalvy, les couvrit de compliments, les emmena avec lui et les présenta à sa femme, une paysanne, grosse, imposante, le cou chargé de colliers et de médailles en filigrane.

— Grescia, voici une dame et voici un docteur. Vite, du café, du *rosolio*, des gâteaux, des *caschettas*, tout ce que tu as. Nous voudrions pouvoir faire mieux, ajouta-t-il en s'inclinant légèrement, comme un gentilhomme.

Mais sa femme était très calme, très digne : elle ne s'émut pas et même parut faire une grande concession en complimentant les étrangers. Elle fit asseoir donna Lillica à la meilleure place de la *cumbissia*, examina son collier et lui dit avec noblesse :

— Ici, on est à la campagne. On fait ce qu'on peut.

Cependant, les femmes de service préparaient le café. Dans un coin, une belle fillette, en capeline rouge, le front couvert d'une épaisse frange de soie noire, berçait un enfant qui piaillait comme un oiseau et levait ses petits bras en l'air.

— Pipiu! pipiu! notre agnelet! disaient les femmes en se tournant à chaque instant vers l'enfant.

— Vite, vite, femmes! criait le prieur en versant une liqueur verte dans les coupes. C'est une dame! c'est un docteur!

Et il découvrit le panier de gâteaux, mit tout sens dessus dessous : il était très rouge, la barbe en désordre, le corset délacé.

Sa femme s'irritait en elle-même, mais pour ne pas perdre son calme, elle ne le regardait même pas, tout occupée en apparence à complimenter la dame.

Giame observait la scène.

Le prieur les invita au dîner qui devait avoir lieu chez le chapelain et n'admit ni réplique ni remerciement. Il disait :

— Il faut être des hommes. Il faut manger, boire, accepter les invitations. Il faut se montrer gens du monde, il faut être des hommes.

Pour se montrer gens du monde, les Dalvy durent accepter.

Là-dessus, arriva le chapelain en personne, puis deux ou trois autres paysans, et tous voulaient emmener les Dalvy de côté et d'autre, les accablant de politesses, sans les connaître même de nom.

— Bien! dit Giame, s'esquivant un instant. Je reviens tout de suite.

Il alla à la recherche de son domestique. Une soirée divine tombait, pleine d'étoiles. Les bruits s'évanouissaient dans l'air odorant; une partie de la foule s'était débandée à travers les maquis; on arrachait et on traînait des branches de lentisque pour faire le feu de Saint-Jean devant le portail.

— Ghisparru, dit Giame, quand il eut trouvé le domestique, nous sommes invités à dîner. Ma mère dormira chez la prieure. Toi, dîne avec le gardien. Fais attention aux chevaux.

Et il s'attarda un moment devant l'horizon limpide, songeant à la poésie solitaire de la bruyère, non profanée par la foule.

Peu à peu un silence relatif se fit dans les cours. La foule dînait.

Ghisparru et Zio Juanne Battista enfilèrent un fromage entier dans une broche de bois et le firent griller à feu lent. Puis le domestique prit dans la besace de ses maîtres le vin, les *spianate* (fouaces) luisantes comme de l'ivoire, le beurre et le sel. Et ils dînèrent.

— Il a beaucoup d'enfants, ton patron? demanda le gardien.

— Celui-là et deux filles mariées avec de riches cavaliers.

— Ils sont très riches?

— Riches comme la mer. Ah! oui, riches! Et le patron est parti de rien, vous savez? il allait par les villages achetant des peaux d'agneaux.

— Qui sait vouloir, dit sentencieusement Zio Juanne, d'une peau d'agneau fait une peau de lion. Et celui-là est ton nourrisson?

— Mon nourrisson.

— C'est un docteur, n'est-ce pas?

— C'est un docteur.

Un moment, le domestique, qui semblait préoccupé et triste, se tut. Puis il s'anima et se mit à parler de Giame avec une affection enthousiaste.

— Oui, reprit-il, c'est un docteur. Mais quel âge croyez-vous qu'il ait? Il n'a que vingt-deux ans. Je me rappelle bien quand il est né! C'est ma femme qui l'a nourri, et depuis nous avons toujours vécu dans leur maison. Quand il a passé son examen,

l'an dernier, tout le pays a été en fête. Parce qu'il a écrit sur le journal. Et puis, il est si bon! Et innocent comme un lézard. On lui apportait du blé, du vin, du miel et des oranges et de la laine. On aurait dit un mariage. Il ne ferait pas de mal à une mouche; il est toujours à étudier, et il a une bonne parole pour chacun. À l'étable, il se fait raconter les historiettes des pasteurs, et puis il les met par écrit.

— Ah! observa le gardien, c'est pour cela qu'il a voulu entendre l'histoire de dame Rofoela Perella?

— Écoutez, Zio Juanne. Au mois de mars, il a été malade: il a failli mourir. Alors moi, j'ai fait un vœu: Santu Juanne Battista, guérissez-le, et moi, je promets que je le ferai venir à votre fête. Alors il a guéri. Moi, je le lui ai dit. Avant, il croyait beaucoup en Dieu, mais maintenant il n'y croit plus guère. Alors il s'est mis à rire. Il dit: « Où est cette église? » Moi, je lui dis ça et ça et je lui raconte tout. L'histoire de donna Rofoela lui plut beaucoup. Et alors il me dit: « Eh bien, nous irons, ça doit être beau, *balio* ». En apprenant la chose, Antonio Dalvy s'emporta comme un chien et m'injuria comme un démon. Alors donna Lillica dit: « Ah! c'est comme ça, eh bien! j'irai aussi! » Antonio Dalvy continua à s'emporter, mais ensuite il est parti en voyage, et nous voici.

— Eh, c'est une maîtresse femme, eh?

— Il faut la connaître! dit Ghisparru.

— Et elle en a un collier! observa malicieusement le gardien.

— Et elle y tient à son collier, et à d'autres choses aussi!

Après le dîner, les deux vieux sortirent. Les cours se remplissaient de nouveau. Une colonne de fumée, une âcre odeur de lentisque montaient et se répandaient dans l'air, du foyer qui commençait à briller et à crépiter sur l'esplanade.

Les chevaux des Dalvy se heurtaient, piaffaient, faisaient un grand vacarme dans l'écurie.

— Il faudrait les faire boire et manger, dit le gardien.

— Et si on les vole!

— Allons donc!

Ghisparru se dirigea vers l'écurie et chercha à calmer les bêtes; mais elles s'agitaient de plus en plus, lançant des ruades sur le mur et par terre.

Alors le domestique alla trouver ses patrons, qui dînaient chez le chapelain. Le dîner finissait; à la table n'étaient assis que les hommes et donna Lillica, et les femmes faisaient le service. Ils étaient presque tous ivres, le visage enflammé; les yeux et les dents brillaient.

Giame demandait des renseignements sur la fondation et les usages de la fête, et tous lui répondaient à la fois, la plupart du temps avec des bêtises qui le faisaient sourire.

À la vue de Ghisparru, il se leva en hâte et vint au-devant de lui.

— Qu'est-ce qu'il y a? demanda-t-il en s'essuyant la bouche.

— Les chevaux se battent et se donnent des ruades. Il vaudrait mieux les lâcher dans le pâturage.

— Comme tu voudras. Mais alors il vaut mieux aussi que tu dormes en plein air pour les garder.

— Oui, dit le domestique. Et il resta un instant silencieux, pensif. Puis il ajouta: « Je me mettrai près de cette barrière, au bout du sentier. Si par hasard tu me cherchais... »

— Te chercher? pourquoi?

— On ne sait pas. Des fois...

Il sortit, retourna à l'écurie, enleva les musettes du cou des chevaux et les tira derrière lui, malgré leur résistance et leurs ruades, avec une vigueur farouche qu'on n'aurait pas attendue de sa part.

En passant devant le grand feu de lentisques autour duquel les paysans dansaient et chantaient comme des sauvages, il chercha du regard Bellia. Bellia n'y était pas. Depuis le crépuscule on ne l'avait pas revu.

— Il dort sans doute, pensa-t-il; à coup sûr il n'est pas près de s'éveiller.

Il continua, suivi par les chevaux, qui regimbaient, et se dirigea vers le ruisseau. Arrivé là, il dénoua et enleva les cordes du cou des chevaux, qui plongèrent vite leurs naseaux dans le courant sous les tamaris immobiles.

Le silence était profond. On apercevait l'église illuminée par la flamme, et la clarté rouge se répandait sur la plaine, jusqu'en bas, sur les eaux calmes, sur les tamaris immobiles.

Mais les rumeurs n'arrivaient pas et pendant quelques instants seul le bruit que faisaient les chevaux en buvant rompit le silence. Puis, rien. Les chevaux s'élancèrent dans le maquis, et Ghisparru s'étendit sur l'herbe, mais resta les yeux ouverts. Il se sentait le cœur oppressé, et il attendait avec angoisse.

Il pouvait être onze heures.

Dame Lillica s'était retirée avec la prieure, et Zio Juanne Battista avait préparé le lit de Giame avec deux nattes, un oreiller rouge et une couverture jaune que lui avait donnée le chapelain.

À présent, le petit vieux attendait, assis sur le seuil de sa chambre. L'air était frais dans la cour déserte; à travers les portails ouverts, on apercevait le feu qui allait s'éteignant et un coin de bruyère illuminé.

Les danses avaient cessé, mais quelques chants s'élevaient toujours dans la nuit claire, en chœurs mélancoliques.

Zio Juanne se sentait joyeux, comme il ne l'avait pas été depuis longtemps. Le vin, le dîner, les bavardages, la pensée qu'il dormait près d'un monsieur, l'étourdissaient.

Il se sentait tout envahi d'une chaleur, d'une torpeur délicieuses. Lui aussi, le vieil ermite! il avait son compte ce soir-là.

Tout à coup il vit un homme entrer et s'approcher de lui. Il reconnut vite le foulard bleu de Bellia et tressaillit. On aurait dit que l'ancien domestique lui causait une espèce de terreur instinctive.

— Que veux-tu? lui demanda-t-il.

Bellia s'assit par terre, près de la porte, et parla. Il avait la voix rauque, l'haleine encore chargée d'une odeur de vin, mais il semblait un peu dégrisé.

— Ce que je veux? J'attends le docteur, le petit monsieur. Tu le vois là-bas, près du feu? Il est tout content. Sa face de papier mâché a pris des couleurs. Vous ne le voyez pas, Zio Juanne Battista? (Il lui disait tantôt *vous*, tantôt *tu*.)

— Mais je ne vois rien, dit le vieux.

— Vous ne voyez rien, mais moi, je vois comme si j'y étais. Il y a une grande fille, mince comme un fuseau, les yeux bleus et le visage plus blanc que sa chemise. Vous ne la voyez pas? Vous

êtes aveugle? Le petit docteur est à côté d'elle et lui dit: « Récite-moi une *cloba*¹ de ton pays, ma belle. »

Bellia, les yeux fixés au loin, se mit à chanter une ritournelle du Logudoro²; puis il dit:

— Il est gai, le petit docteur. Ne crois-tu pas qu'il est ivre aussi.

— Que m'importe!

— Le vin est fait pour les hommes. Eh bien! il est ivre, tu es ivre, je suis ivre.

— Toi, oui; moi, pas, dit fièrement Juanne Battista.

— J'ai dormi sous un buisson de tamaris, les pieds dans l'eau. Les sauterelles me tapaient dans les yeux; je me croyais encore avec les argousins de là-bas.

— Quels argousins? demanda le vieux.

Mais Bellia ne répondit pas, plongé tout entier dans une sombre vision.

Après un court silence, il demanda:

— Et Ghisparru?

— Je ne sais pas.

Ils se turent encore. Puis Bellia éclata et sa voix frémissait.

— Quels argousins? Ceux de là où j'étais. De vraies bêtes sauvages. Et puis, quelle faim j'ai endurée! Et toujours la bouche cousue. Je ne sais comment j'en suis sorti vivant.

Zio Juanne comprit de quoi il parlait, et tout à coup il demanda:

— Mais pourquoi le cherches-tu, le petit monsieur?

— Pourquoi je le cherche, le petit monsieur? Pour des affaires! riposta Bellia, goguenard.

— Mais ne pouvais-tu lui parler à votre village?

— Non, ici, ici! Ah! les voici qui reviennent!

— Va te coucher, dit le vieux, agacé. Laisse le monde en repos.

Bellia se tourna vers lui avec colère.

— Je vais t'en donner, moi, du repos, vieux bâtard? Si tu ne te tais pas, je t'assomme, je t'écrase comme une sauterelle. Je

(1) Poésie populaire sarde.

(2) Vallée fertile au nord de la Sardaigne.

suis un homme, moi! Je suis entré dans l'enfer, et j'en suis sorti vivant! Et je connais beaucoup de secrets, vieux lézard!

Le vieux se sentit faible, lâche, et se tut. Les gens rentraient, le feu finissait de s'éteindre.

— Ils sont tous ivres, dit Bellia avec mépris, regarde-les marcher; leurs jambes, on dirait des navettes. Ah! la chaleur du feu a bien travaillé! Même ce corbeau de chapelain!... Du reste, ajouta-t-il, les fêtes, on y va pour boire; et aussi pour autre chose, conclut-il.

— Zio Juanne Battista? appela Giame, qui arrivait, escorté du prieur.

— Me voici, répondit le vieux.

— Qui est cet homme? demanda le prieur.

— Un homme! répondit Bellia.

— Ah! c'est toi, Bellia? dit Giame.

— C'est moi.

— Eh bien! bonne nuit, et merci, et à demain, dit Giame au prieur.

— Merci et bonne nuit, et à demain. Et bonsoir.

— Bonsoir.

— Et bonne nuit, dit Bellia.

Le prieur s'en alla en titubant; Giame demanda en plaisantant au gardien:

— Et mon lit est prêt?

— Il est prêt, Seigneurie. Mais cet homme...

Bellia, qui s'était mis debout, ne le laissa pas continuer.

— Eh bien, qu'est-ce que vous avez à dire? Laissez Monsieur me parler. « Cet homme » désire parler à Votre Seigneurie.

— Demain, dit Giame.

— Non, maintenant, tout de suite, et là... Il montrait du doigt la porte de l'église, encore ouverte, éclairée par les lampes.

— Va te coucher, Bellia : nous causerons demain.

L'autre éleva la voix :

— Ne me croyez pas encore ivre, monsieur Giame. Si je veux vous parler, c'est pour vous dire une chose d'importance, une chose que vous vous rappellerez pour toute la vie.

Giame fut frappé des paroles et de l'accent du domestique.

— Eh bien! dit-il brusquement en secouant la tête, allons écouter cela.

— Venez aussi, vous, dit Bellia au vieux, en lui faisant signe de le suivre.

— Qu'ai-je à faire?

— Venez!

— Venez donc, dit Giame.

Zio Juanne ferma la porte de sa chambre et tous trois entrèrent dans l'église déserte, éclairée en haut par les lampes. Le bas des murs et le parement restaient dans la pénombre.

Les lampes projetaient au-dessous d'elles de grandes ombres vacillantes; au centre de l'église, le tapis jaune, avec la niche du saint, reposait dans la pénombre. Les trois hommes s'assirent dans le fond; Bellia au milieu, Giame à sa droite, Zio Juanne à sa gauche.

Zio Juanne tendait la tête pour mieux entendre, saisi d'une vive curiosité.

— Il n'y a personne d'autre, au moins? demanda Bellia.

— Tu le vois, il me semble! Il y a les saints, voilà tout.

— Eh bien! justement, je prends les saints et Dieu à témoin que je dis la vérité.

— Dépêche-toi, parce que j'ai sommeil, dit Giame, ennuyé.

— Eh bien, docteur Giame, reprit Bellia de sa voix rauque, écoutez-moi bien. Ça ne sera pas long. Je sors de la prison, où j'ai tant souffert de la faim et du reste que j'y ai pris une maladie. Je suis un homme perdu. Antonio Dalvy pouvait et *devait* me sauver, et il ne l'a pas fait, il n'a pas eu pitié. Puis, au retour, au lieu de me reprendre à son service, il m'a chassé comme un chien galeux. «Va-t'en, hors d'ici», ajouta-t-il en agitant les mains comme pour repousser une bête.

— Continue.

— Eh bien, chasse-le, le chien, Antonio Dalvy. Mais le chien te mordra.

— Mais enfin! cria Giame en se levant, qu'as-tu à dire à mon père? Si tu n'en finis pas, je m'en vais, animal!

— Oui, oui, animal; je vous en prie, petit docteur, asseyez-vous. J'ai encore quelques mots à dire à ce petit vieux-là. Vous, écoutez.

— A moi? dit Zio Juanne.

— À toi. Tu te rappelles, vieille fouine, il y a quatre ans, moi et Ghisparru et le patron Antonio Dalvy, nous sommes passés ici et nous t'avons acheté une jument. Est-ce vrai, oui ou non?

— Tout à fait vrai.

— Eh bien, quand nous avons acheté la jument, Antonio Dalvy te paya en billets neufs. Et tu lui dis: « Voilà de beaux billets! » Est-ce vrai, oui ou non? Tout à fait vrai. Eh bien, après, tu as dit à Antonio Dalvy: « Si Votre Seigneurie le désire, je vais « lui montrer l'église et les chambres ». Est-ce vrai? Et tu l'as emmené avec toi. Et puis, en sortant, tu lui as demandé de bien vouloir te changer en billets neufs une somme que tu avais en vieux billets... Ne le nie pas...

— Mais je...

— Mais vous, taisez-vous, vieux bâtard! Niez si vous pouvez! Jurez devant le saint que voici que ce n'est pas vrai! Jure! Jure qu'Antonio Dalvy n'est pas entré avec toi dans ta *cumbissia* et qu'il ne t'a pas changé tes billets!

— Eh bien, oui, c'est vrai! confessa Zio Juanne Battista.

Giame s'assombrit; il vit comme une ombre monstrueuse passer devant lui. Et il écouta avec attention, l'âme en suspens.

— Attends un peu, vieux hibou, que je continue mon histoire. Tu avais tes billets dans une bourse de cuir. La bourse était dissimulée sous une pierre, cachée elle-même sous le sol de la *cumbissia*. Attends encore. Une nuit, un mois après que nous t'avions acheté la jument, le 13 juin, moi et Ghisparru Porru, le *balio* de ce docteur, nous étions en voyage pour les affaires du patron dans ces environs. Nous couchions dans les champs. Cette nuit-là, vieux hibou, tu dormais tranquille dans ta *cumbissia* quand tu entendis un bruit. Un homme était entré par la fenêtre et fouillait le sol à l'endroit où était cachée ta bourse. C'était une nuit de lune, vous vous rappelez, vieux? À cette clarté, l'homme qui était entré par la fenêtre vit que tu remuais, que tu avais les yeux écarquillés gros comme des œufs. Aussitôt, qu'est-ce qu'il fait? Il se jette sur vous, vous met les mains à la gorge et serre; puis il vous jette dessus toutes les nattes et les corbeilles, prend la bourse et s'en va. Bonsoir. Il croyait vous avoir tué, mais vous

avez la vie aussi dure qu'un chat, et que le diable vous torde le cou, en vérité! Est-ce vrai ou n'est-ce pas vrai, tout ça?

— Ah! c'était toi, c'était toi! dit Zio Juanne en tremblant. C'est vrai.

— Oui, c'était moi. Maintenant j'ai fini, monsieur Giame. Je suis allé en prison parce que les billets qu'Antonio Dalvy a donnés au vieux étaient faux.

Giame ne répondit pas. Il avait deviné dès le début, et maintenant n'entendait rien, ne voyait rien. L'ombre monstrueuse l'entourait et le suffoquait. Un cercle pesant lui broyait la tête.

Bellia le regarda, et, pour un moment, il eut pitié devant ce visage cadavérique d'enfant épouvanté. Qu'est-ce qui se passa alors dans le mystère immonde de cette âme abjecte? Peut-être le besoin de reconforter Giame en lui démontrant que tous les hommes sont mauvais.

— Et savez-vous pourquoi ce vieil ermite, ce saint homme n'a pas dénoncé le fait? Je vais vous le dire, petit docteur. Parce que les billets qu'il avait donnés à Antonio Dalvy avaient été volés au saint. C'étaient les aumônes que les fidèles donnaient au saint et que cet homme s'appropriait.

Zio Juanne aussi était glacé de terreur. Comment Bellia connaissait-il sa fraude? C'était le démon? Les yeux grands ouverts, il regardait tantôt Giame, tantôt Bellia.

Et il aurait voulu fuir, se cacher; mais il ne pouvait; et il se sentait cloué sans courage à sa place. Tout à coup Giame demanda:

— Et Ghisparru, il savait?

— Oui; quand on m'arrêta, je lui fis savoir où j'avais été la nuit du 13 juin, lorsque je l'avais laissé dormir seul dans les champs; mais lui non plus n'a pas voulu dire une bonne parole en ma faveur... et... il savait tout, le vieux sanglier... et...

Giame ne le laissa pas poursuivre.

— Sortez! sortez! ou je tire, dit-il en saisissant son revolver. Les deux hommes sortirent.

Alors, seul, tremblant, Giame fit un effort sur lui-même et chercha à rassembler ses idées. Un désespoir indicible l'envahit, et il approcha l'arme de sa tempe; mais il ne pouvait pas, ne voulait pas mourir. Il se sentit lâche; il lui sembla que le monde,

qu'il avait trouvé beau jusque-là, était une interminable chaîne de maux et de laideurs.

Et cette chaîne commençait à Ghisparru, l'homme sauvage, qui pour une affection irréfléchie trahissait la justice, et elle finissait à lui, l'homme civilisé et conscient, qui ne savait pas mourir même devant l'infamie de son père et du monde entier.

Mais, en s'interrogeant mieux, il s'aperçut qu'un fil de lumière le retenait encore à la vie. Et à mesure que ses idées s'ordonnaient de nouveau, ce fil grossissait, la lumière rayonnait de plus en plus.

L'ombre monstrueuse s'éloigna un peu.

Alors il se leva, marcha jusqu'à l'autel, prit un objet, sortit. Il traversa les cours silencieuses et alla à la recherche de Ghisparru.

La lune à son dernier quartier venait à peine d'apparaître sur la ligne noire des maquis qui fermaient l'horizon. Sa clarté oblique donnait un charme étrange aux bruyères; les broussailles du maquis, éclairées d'un côté, jetaient de l'autre sur l'herbe obscure des ombres allongées. Un silence profond, une paix mystérieuse. On sentait tomber la rosée, et la fraîcheur se mêler aux odeurs de la nuit.

Le domestique s'était assoupi, mais, même dans son sommeil, inquiet et léger, il avait des pensées indistinctes et attendait quelque chose.

Il entendit de loin les pas de Giame et s'éveilla, mais sans bouger, et referma les yeux quand son jeune maître fut près de lui.

— Ghisparru ! *balio* ! appela Giame. Où es-tu ?

L'autre resta muet; mais il sentait battre violemment son cœur. À la fin, Giame le vit, s'approcha, se jeta sur l'herbe.

— *Balio*, éveille-toi, c'est moi ! dit-il ! en le secouant.

Le domestique feignit de se réveiller, se souleva et regarda Giame en face.

La lune brillait devant eux, faisant étinceler les herbes à longue tige et traversant les calices rouges des pavots.

— Que veux-tu ? demanda le vieux domestique, pourquoi es-tu si pâle ?

Puis il regretta cette question. Il pensa : « J'ai eu tort ! je n'aurais dû m'apercevoir de rien. »

Giame ne savait par où commencer : il se sentait la gorge serrée, il croyait rêver.

Cette lune basse, oblique, ce grand paysage mystérieux, cette figure sauvage à côté de lui, sur l'herbe, tout lui rappelait des songes étranges qu'il avait eus dans son enfance. Des souvenirs lointains lui passaient dans l'esprit. Une fois, il avait voulu suivre son père dans une chasse au cerf au pays de Goceano. Et pour le faire tenir tranquille, pendant qu'ils étaient postés, aplatis ainsi dans l'herbe, Ghisparru lui avait raconté une légende effrayante. Tout comme cette nuit.

Puis soudain, il revit la figure longue et blanche de la petite paysanne qui lui avait récité une gracieuse *cloba* en patois de Logudoro. Puis il se rappela toute l'horrible histoire racontée par Bellia. Il sentit de nouveau l'ombre monstrueuse l'envelopper, le prendre à la gorge, comme à son premier moment d'épouvante. Et, l'esprit égaré, il se jeta bouche contre terre, mordit l'herbe, sanglota et pleura convulsivement.

Tout cela en un instant.

Ghisparu le prit par les épaules, l'appela de noms tendres et le fit revenir à lui.

Alors il se repentit farouchement d'avoir pleuré et raconta tout au vieillard.

Ghisparu écouta sans sourciller.

— Et tu l'as cru ? demanda-t-il.

— Et toi, tu nies ? dit Giame avec colère. Nie donc, si tu peux.

— Je nie, par le lait que ma femme t'a donné, mon fils ; ce que tu as entendu n'est qu'un mensonge.

Giame sentit comme un poids énorme enlevé de sa poitrine, mais il ne se rendit pas encore.

— Non, c'est vrai, c'est vrai ! Zio Juanne Battista a avoué.

— Maudit ermite ! cria Ghisparru indigné. Qu'est-ce qu'il peut dire, le voleur de saints ? C'est vrai qu'Antonio Dalvy lui a changé ses billets, mais les billets étaient bons. Les faux étaient à Bellia, et Bellia les avait à lui et ne les a pas volés au gardien. Et la nuit du 13 juin, il ne s'est pas levé d'à côté de moi.

— Et comment sait-il alors, dans tous ses détails, l'affaire de cette nuit-là ?

— Qu'est-ce que j'en sais ?

— Et comment sait-il alors que le gardien a volé l'argent du saint ?

— Confidences qu'on se fait en prison, mon fils. Quelque camarade lui aura raconté ces histoires : alors, lui, il a filé et ourdi sa trame, pour intimider Antonio Dalvy, parce que personne, sinon ton père, ne peut lui donner du travail.

Giame écoutait avidement les bienheureuses paroles ; il lui semblait que la rosée inondait sa tête, le rafraîchissait, dissipait le cercle cruel qui lui broyait le front. Mais il restait soucieux.

Tout à coup, pendant que Ghisparru continuait à parler, cherchant à le convaincre de l'abjection de Bellia, il tira l'objet qu'il avait pris à l'autel de saint Jean.

C'était un petit calice de métal qui brilla sous la lune.

— Tu vois, *balio*, dit-il en le lui montrant, je l'ai pris à l'autel de saint Jean-Baptiste. Tu crois en Dieu. Eh bien, ce calice a contenu du sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et il en est encore baigné. Eh bien, jure-moi sur ce calice que la nuit du 13 juin Bellia ne s'est pas levé d'à côté de toi.

Ghisparru se sentit défaillir ; mais pas un instant il n'hésita à commettre le sacrilège.

Il s'agenouilla, se signa, étendit la main sur le calice et jura.

Alors seulement Giame se sentit délivré du cauchemar ; mais il lui sembla qu'il sortait d'une grande maladie, et il s'abandonna sur l'herbe, se plongeant, se reposant dans la lumière de la lune avec l'infinie douceur d'une convalescence.

LE MOINE

Il y a quelques années, habitaient encore dans un couvent bâti sur le sommet d'une montagne, en Sardaigne, quelques moines franciscains. Ils vivaient d'aumônes : tous les trois ou quatre mois, l'un d'eux descendait de la montagne, prenait un petit cheval au village voisin, — en général, cette monture lui était prêtée gratuitement par quelque riche paysan du lieu, — et parcourait cinq ou six bourgs à la ronde pour demander l'aumône.

Le plus jeune des moines était Padre Topes, ainsi surnommé pour sa petite tête timide de souris (*topo*), au long museau pâle et aux petits yeux luisants. Il avait vingt-trois ou vingt-quatre ans, bien qu'il en parût davantage, priait en silence, était en odeur de sainteté ; l'on disait qu'il était vierge. Il était fils d'un bandit, mort assassiné depuis longtemps : enfant, il avait été pâtre, et sa mère, veuve fière et misérable, aurait préféré qu'il suivît les traces de son père, au lieu de le voir se faire moine.

Padre Topes, donc, — il s'appelait en réalité Padre Zuanne, — priait, travaillait et se taisait. Le matin il employait son temps à traire les quelques chèvres que possédaient les moines, puis il bêchait le jardin, cuisinait, lavait la vaisselle, allait chercher de l'eau au puits ou aux sources. L'après-midi, il passait de

longues heures à la fenêtre, jetait les miettes de son pain aux oiseaux qui voltigeaient autour du balcon en pierre, tout rongé par le temps.

Une solitude infinie enveloppait le petit couvent gris, tombant en ruines : des bois d'yeuses séculaires, des roches aux silhouettes étranges qui, dans le crépuscule glauque, semblaient d'énormes têtes de sphinx, des buissons de houx, des landes de fougères d'un vert jaunâtre s'étendaient alentour, sur les flancs de la montagne. De la petite fenêtre de Padre Topes on découvrait un horizon immense, des montagnes violettes dressées sur le ciel qui changeait de couleur à chaque instant, de l'azur laiteux de l'aube au rouge d'or flamboyant du crépuscule. Padre Topes sentait-il la grandiose beauté, la solitude divine du lieu ? Goûtait-il les odeurs pénétrantes de la mousse et des herbes aromatiques, qui montaient des bois à la tombée du soir, quand la lune nouvelle, saignante comme une blessure sur le ciel violet, rose, lilas ou glauque déclinait sur les montagnes bleues de sa terre natale ? Les roches flambaient sous le crépuscule comme si elles rendaient elles-mêmes de la lumière, et tout le bois avait des frissons, des reflets, des murmures mystérieux, et toute la montagne semblait plongée dans un rêve d'amour. Qui sait ? Le fait est qu'il restait des heures et des heures à la fenêtre, même après que les oiseaux étaient rentrés dans les bois et dans leurs nids, sur les roches ; et il regardait en extase l'horizon splendide. L'hiver aussi, quand les nuages et la brume enveloppaient la montagne, le moine se mettait à la fenêtre, son petit museau livide et gercé de froid, et il regardait au loin, jetant des miettes aux corbeaux qui venaient des nuages et y retournaient, en remerciant de leurs cris rauques leur étrange ami.

— Ce sera un saint, comme saint François, disait frère Chircu, le portier, qui passait toutes les nuits à pleurer et à se châtier, parce que, le jour, il ne pouvait s'empêcher de s'enivrer.

Une fois, pourtant, Padre Topes tomba en état de péché mortel. Et voici comment. On était au commencement d'avril. Un jour, tandis que le jeune moine était à sa fenêtre, contemplant le ciel bleu semé de petits nuages qui semblaient des pétales de rose, frère Chircu l'appela et lui ordonna de partir le lendemain pour quêter.

Ordinairement, à cette époque de l'année, les Sardes sont très pauvres, mais on donne toujours quelque chose aux moines, parce que les pauvres gens savent que la charité est plus méritoire quand elle coûte plus cher.

Padre Topes partit de bon matin : le ciel était d'argent, le bois humide, les feuilles sèches qui couvraient le sol étaient luisantes de rosée. Une douce odeur de violettes et de narcisses enveloppait le moine qui souriait béatement. Ah, comme il se sentait heureux de voyager ! il allait visiter beaucoup de belles églises et il verrait Monseigneur l'évêque de Nuoro, majestueux et beau comme un saint apôtre.

Arrivé au bas de la montagne, avant de pénétrer dans le village noir et silencieux comme une carrière de pierre schisteuse, le frère se reposa sous une grande yeuse, près de laquelle bouillonnait une source. Tout près était la première maison du village ; et une grande belle fille, brune aux yeux bleus, sortit de la maison, vint puiser de l'eau à la source, et salua le moine avec un sourire gracieux. Il la regarda et ne fut nullement troublé par sa présence ni par son sourire ; même il lui demanda à qui il pouvait s'adresser pour avoir un cheval.

Elle le lui indiqua. Il trouva le cheval, partit, fit le tour des villages, visita les églises, parvint à Nuoro et vit l'évêque, majestueux comme un apôtre.

Le temps était splendide, doux et tiède : le soleil déjà chaud, mais voilé de vapeurs blanches, inondait d'une tiédeur voluptueuse les vertes campagnes, très fraîches, fleuries de marguerites et de renoncules, d'épine blanche et de narcisses.

Le petit moine voyageait avec plaisir, saluant avec une joie enfantine toutes les personnes qu'il rencontrait ; quelquefois il s'enfonçait dans les hautes herbes tièdes, tandis que son cheval paissait, et il sentait une douceur profonde, semblable aux extases qu'il éprouvait au couvent quand il entrevoyait le paradis dans ses prières.

Une nuit, il arriva dans un village inconnu : il ne savait pas dans quelle maison demander l'hospitalité. La nuit était claire, tiède, douce et embaumée comme une nuit de juin. Padre Topes aurait bien dormi en plein air, mais ses besaces étaient pleines, et il craignait les voleurs. Qui sait ? les temps étaient durs : dans le

monde, il y avait de bonnes gens, mais aussi de mauvais instincts. Et puis il se sentait las, il avait besoin de dormir en toute tranquillité.

Il frappa à la première porte qu'il rencontra. Tout de suite on lui ouvrit : une femme grande et belle, brune aux yeux bleus, ressemblant à la fille qu'il avait rencontrée à la fontaine.

— Que voulez-vous ? demanda-t-elle brusquement, en le regardant avec surprise.

Il dit ce qu'il voulait.

La jeune femme hésita un peu, fronçant ses épais sourcils noirs ; puis elle fit entrer le moine avec son cheval, et les introduisit dans une petite cour contiguë à la maison.

— Je suis une femme seule, dit-elle, en l'aidant à décharger le cheval, et en riant, un peu moqueuse, mais j'espère que les gens ne bavarderont pas, si je vous fais coucher ici.

— Non, bien sûr ! répondit Padre Topes en souriant. De toute façon, je m'en irai avant l'aube. D'ailleurs je dormirai bien ici, dans la cour.

— Dieu nous en préserve ! non : le serviteur de Dieu a toujours la meilleure place dans la maison. Mais comme elles sont lourdes, vos besaces ! Avez-vous fait bonne quête ?

— Oui, dans toutes les bergeries on m'a donné le fromage frais ; que le Seigneur bénisse leurs troupeaux ! Et les bonnes ménagères m'ont aussi donné de l'huile, Dieu les bénisse !

— *Amen*, dit la femme en riant.

Elle avait une attitude étrange ; un rire continuel, inquiétant, faisait étinceler ses yeux.

Elle introduisit le moine dans une belle chambre, tapissée de papier bleu à fleurs roses, et lui servit des gâteaux, du vin et des liqueurs.

Non, non, il ne voulait rien accepter ; mais elle insista avec tant de grâce, enjôleuse et insinuante, qu'il mangea un gâteau et but un petit verre de vin, doux et fort comme le parfum des herbes aromatiques qui entouraient le couvent, puis il en but un autre, puis un verre d'une liqueur rouge, flamboyante comme le ciel au crépuscule qu'il voyait de la fenêtre du couvent, puis un autre encore...

— Et dites-moi un peu, de quel couvent êtes-vous ? d'où êtes-vous ? lui demandait la femme, debout auprès de lui.

Elle était habillée avec recherche ; elle avait un corset dont

les petites perles et les paillettes d'or brillaient au reflet de la lampe; ses cheveux noirs, partagés en deux bandeaux sur le front et lissés autour des oreilles, étaient luisants d'huile parfumée; enfin elle exhalait une senteur de violette qui étourdissait le moine plus que l'ivresse, plus que l'arôme du vin et des liqueurs.

Il éprouvait une douceur qu'il ne connaissait pas encore, une félicité infinie: il était cloué sur sa chaise, près du lit, il lui semblait que tous ses nerfs étaient rompus, que son corps ne pouvait plus se mouvoir; et il jouissait de cet énervement, de cet abandon de toutes ses facultés physiques. Puis il se mit à raconter toute son histoire à la femme attentive.

— Ah, dit-elle, surprise. Vous êtes le fils de ce fameux bandit? Et pourquoi vous êtes-vous fait moine?

— Pour expier les péchés de mon père! répondit-il. Et tout de suite il souffrit de cet aveu qu'il n'avait encore fait à personne; mais la femme l'étourdit bientôt de ses éclats de rire moqueur. Pourquoi riez-vous? balbutia-t-il.

— Parce que tu es une bête, dit-elle en se courbant sur lui et en le caressant. Tu es un enfant innocent, toi; es-tu innocent, oui ou non?

— Oui, dit-il, pâle et tremblant, et il la repoussait faiblement.

À ce moment, on frappa à la porte, mais la jeune femme feignit de n'avoir pas entendu; elle revint se courber sur le moine, lui prit les bras, les mit autour de son cou, et embrassa sur les lèvres la pauvre créature égarée.

Il ferma les yeux et deux larmes sillonnèrent ses joues qui tremblaient.

— Embrasse-moi, dit-elle, avec une espèce de délire. Allons, ne pleure pas, n'aie pas peur. Le péché n'existe pas. Qu'est-ce que c'est que le péché? Embrasse-moi.

Il l'embrassa.

Et il resta deux nuits et deux jours dans la maison fatale. Souvent, il entendait frapper à la porte, et il tremblait de tous ses membres, mais la femme riait et le rassurait.

— Quand je n'ouvre pas, on comprend qu'il y a quelqu'un et l'on s'en va, lui disait-elle effrontément.

* * *

La troisième nuit elle le renvoya.

— Va, lui dit-elle, tu reviendras une autre fois. Pour le moment, va-t'en.

Il lui laissa tout ce qu'il avait dans ses besaces. À vrai dire, elle avait tout d'abord repoussé son offre, mais elle se laissa facilement convaincre de l'accepter.

Il arriva au couvent le lendemain dans la soirée.

Quand frère Chircu le vit, il fit le signe de la croix.

— Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, que vous est-il arrivé, Padre Zuanne? Vous avez l'air d'un vieux de cent ans : on dirait que vous sortez de l'enfer.

— Voici, dit le pauvre homme, d'une voix éteinte, les voleurs m'ont attaqué, ils m'ont volé et battu.

Padre Chircu, à moitié ivre, tomba à genoux, et se mit à tempêter contre la méchanceté du monde; puis il se releva, en se tenant au mur et demanda :

— Et le cheval! Volé aussi?

— Non, je l'ai ramené sain et sauf au propriétaire.

— Eh bien, homme de peu de foi, il vous faut refaire votre tournée. Et vous la referez : quand on saura que les voleurs se sont attaqués en vous à Jésus-Christ lui-même, on vous donnera le double.

Padre Topes, déjà pâle comme un mort, devint livide et se mit à trembler.

— Père, supplia-t-il, les mains jointes, ne me renvoyez pas. Ils m'attaqueront de nouveau. J'ai peur. Ayez pitié de moi; envoyez-en un autre.

— Un autre, on ne le croirait pas : on dirait que nous faisons une spéculation. Allez, Padre Zuanne : quand on verra votre figure vieillie et vos yeux pleins de terreur, on doublera l'offrande.

En vain le moine pria et supplia. Padre Chircu savait trop bien ce qu'il faisait pour renoncer à l'idée qu'il avait eue : cependant il accorda à Padre Topes une semaine de repos.

Ce fut une semaine de martyre.

Le printemps splendide de la montagne enveloppait de lumière et de parfums le vieux couvent vert d'humidité et de mousse. Les pies sifflaient gaiement dans le bois plein de violettes; les rangées d'arbres tremblaient et luisaient sous la brise tiède.



Padre Topes délirait, le sang brûlé d'une invincible obsession, plein de souvenirs, de remords et de désirs. Et on voulait qu'il retournât *là-bas*? Non, la mort plutôt: repartir, c'était s'acheminer irrésistiblement vers *ce lieu*. Et lui, non, il ne voulait pas retomber dans l'horrible péché; à présent il aurait voulu vivre cent ans, et cent ans encore dans le couvent, dans une caverne, au sommet d'une roche, comme saint Simon sur la colonne, pour expier ses péchés et ceux de son père. Au bout d'une semaine, pourtant il se sentit un peu calmé, et partit. Une lueur d'espérance le guidait: le Dieu de miséricorde le soutiendrait.

Cette fois-là aussi, le ciel s'étendait comme une voûte d'argent sur les branches épaisses du bois, une suave odeur de violettes et de muguet parfumait l'air rafraîchi par la rosée de l'aurore. Mais ces parfums qui rappelaient le parfum de *cette femme* troublaient Padre Topes; et il sentait son cœur, enveloppé d'une tristesse mortelle, se serrer, tout petit comme une baie de houx.

Arrivé au bas de la montagne, il s'arrêta comme l'autre fois, sous la grande yeuse aux rameaux bas, près de la source.

Le village était silencieux, légèrement coloré par le reflet de l'aurore écarlate.

Et, comme l'autre fois, la fille grande et belle, aux yeux bleus et aux lèvres rouges, vint puiser de l'eau à la source. En voyant le petit moine, elle lui sourit gracieusement, et lui dit d'une voix caressante, comme si elle eût parlé à un enfant:

— Les voleurs vous ont donc attaqué? Ah! les méchants voleurs, ils iront en enfer!

Le petit moine ne répondit pas: mais il la regarda comme un fou. Ah oui, Dieu saint et terrible! elle ressemblait à *l'autre*, et, en la regardant, Padre Topes éprouvait un vertige de désir qui l'aveuglait. Il était perdu, perdu pour l'éternité. Il sentit qu'il ne pourrait faire un pas que pour aller vers *ce lieu*, et il ne bougea point.

Quand la fille se fut éloignée, grande et belle, portant l'amphore sur la tête comme la Samaritaine, Padre Topes, qui n'avait cessé de la regarder ardemment, dénoua la corde grise qui lui servait de ceinture, et l'attacha après une branche. Il monta sur une pierre, fit un nœud coulant à la corde, se le passa au cou et se lança dans le vide.

PÂQUES SARDES

Le jour du samedi saint, Apollonia Fara se leva de son grand lit de bois à baldaquin, au moment où l'aurore commençait à mettre un reflet glauque sur l'unique vitre de la fenêtre; vitre grossière, mais qui laissait apercevoir un tableau admirable : on aurait cru, dans la fraîche et pâle clarté du printemps nouveau, un paysage du Poussin; la pente d'une colline, un ruisseau bleu qui s'en allait en serpentant, çà et là quelques arbres, pittoresquement disposés, dont les branches, vertes de mousse, se couvraient de feuilles tendres; et de l'herbe, de l'herbe partout, une petite herbe claire qui donnait une impression de pureté et d'innocence.

Apollonia observait le ciel à travers la vitre, tout en revêtant son costume jaune et rouge; puis elle alla regarder au fond d'une corbeille tressée d'asphodèle, remplie jusqu'au bord de pâte de farine préparée la veille au soir, et sur laquelle elle avait dessiné avec un doigt le signe de la croix, afin que la fermentation fût bonne. La pâte avait levé à merveille.

La jeune femme prit la corbeille sur ses bras blancs et robustes pour la porter dans la cuisine; là, elle pétrit la pâte, alluma le four et fit le café. À mesure que le jour naissait, rose et tiède, elle éprouvait une certaine inquiétude; elle pensait:

— Il viendra à huit heures, peut-être à neuf, peut-être plus

tard, peut-être demain. Ô Jésus, mon doux Seigneur Jésus! Allons, je ne veux plus y penser, qu'il vienne quand il voudra.

Mais, malgré elle, toujours elle retombait dans la même pensée.

La personne dont elle attendait et redoutait la visite était le jeune vicaire, qui devait faire le tour du village, apportant dans chaque maison la bénédiction pascalle. Il avait été, quelques années auparavant, fiancé avec elle, mais elle l'avait abandonné pour épouser un riche berger. Le jeune homme, follement épris d'elle, tenta de se tuer, en se tirant un coup de révolver dans la poitrine; ses parents et ses amis le sauvèrent à grand-peine. Il avait quitté le pays et s'était fait prêtre. Depuis quelque temps, il était revenu avec le titre de vicaire, et chaque fois qu'il rencontrait Apollonia, il pâissait légèrement. Elle le regardait sans émotion: ce matin-là, pourtant, elle était inquiète en pensant qu'il entrerait chez elle pour bénir son pain et son lit, resté stérile; quand elle ouvrit la petite fenêtre pour regarder la procession qui passait au milieu des chants, et qu'elle aperçut le visage maigre et inquiet du vicaire, elle ressentit un trouble profond. Toutefois, elle continua à regarder jusqu'à ce que la procession, la Madone brune, avec les sept épées dans le cœur, qui allait chercher son Fils mort, la bannière de brocart vert, les musiciens champêtres, les femmes vêtues de deuil, eussent disparu au détour de la route. Puis, elle revint à son four et à sa pâte, confectionna le pain pour Pâques, un pain tout blanc découpé et percé de trous, les *casadinas*, gâteaux de farine et de fromage frais, jaunes de safran, enfin de petites figures de pâte, des enfants au maillot, des momies, des oiseaux, qui avaient un gros œuf en guise de tête. Autour d'elle, un grand silence enveloppait la petite maison déserte et la campagne ensoleillée: les cloches étaient muettes, *liées* pour la mort de Notre-Seigneur, et toutes les choses se taisaient aussi, comme dans l'attente d'un événement mystérieux; seuls, quelques cris timides d'oiseaux montaient dans les buissons, et s'évanouissaient tout de suite, comme effrayés par le silence qu'ils troublaient.

Les heures passaient, et le vicaire ne venait pas. Vers dix heures, Apollonia sentit comme un frisson passer dans l'air; elle sursauta, et se leva pour écouter. Les cloches sonnaient. Et, à travers leurs premiers carillons, une détonation éclata, puis une

autre, puis trois encore, puis dix, puis cent. Des appels et des cris de joie accompagnaient le son des cloches et le bruit des salves : l'écho de la colline renvoyait les détonations. Des bandes de gamins passaient dans le village en chantant :

Bibu er Deu
Pro su dispettu'e su Zudeu.
Dieu est ressuscité
En dépit des Juifs.

Apollonia finit de cuire son pain, ses gâteaux, ses friandises pascals. Dans l'après-midi, elle échangea avec les voisins, parents ou amis des présents composés de pain, de gâteaux et de viande. À chaque nouvel échange, elle se plaisait à comparer le pain qu'elle recevait avec celui qu'elle donnait, fière de trouver le sien plus blanc et mieux fait. Dans la soirée, son mari rentra de la bergerie ; il revint sur son beau cheval blanc, avec une grande besace remplie de fromages et deux petits agneaux, l'un blanc, l'autre noir, qui devaient figurer au banquet de Pâques. C'était un homme riche, le mari d'Apollonia ; mais comme tous les hommes riches qui ont épousé une fille pauvre, il était vieux et laid, avec une figure jaune dont on ne voyait que le nez, un peu du front et des joues émergeant, comme une lune sombre, d'un nuage noir de barbe et de cheveux en broussaille. Le samedi soir commencèrent les fêtes pascals : le riche berger invita chez lui beaucoup de parents, d'amis, de voisins, et tous chantèrent, improvisant de joyeux couplets en l'honneur de Notre-Seigneur ressuscité, tout en mangeant des gâteaux, et en buvant le vin, l'absinthe, l'eau-de-vie. Inutile de dire que tous s'enivrèrent pour témoigner leur mépris aux Juifs qui avaient crucifié Notre-Seigneur. Le lendemain, Apollonia se leva à nouveau à l'aube, pour préparer le festin de Pâques. À mesure que le soleil s'élevait sur la colline, la jeune femme, tout en veillant à la cuisine, éprouvait le même trouble que la veille, en pensant à la visite du vicaire. Aujourd'hui il allait venir, il viendrait certainement. Apollonia savait que lui aussi s'était levé à l'aube : vêtu des habits sacerdotaux, suivi d'un homme qui porte une besace et d'un enfant avec un seau d'eau bénite, il termine les visites qu'il n'a pu faire la veille. Dans chaque

maison, on remplit la besace de pain, de gâteaux, de fruits secs, on jette dans le seau des œufs et des pièces de monnaie.

Vers neuf heures, il arriva devant la maison d'Apollonia, une des dernières du village. L'homme avait déjà sa besace remplie, l'enfant son seau presque plein d'œufs et de monnaie. Le prêtre entra sans demander la permission, et, pour la première fois depuis qu'il avait revu Apollonia, il ne pâlit pas, tandis qu'elle pâissait. Allait-il bénir ou maudire la maison où vivait heureuse celle qui l'avait poussé jusqu'au seuil de la mort ? Elle se posait cette terrible question avec une angoisse poignante, car dans les petits villages sardes on croit que les prêtres peuvent, au moyen des livres saints, excommunier et maudire à leur volonté. Mais il suffit qu'Apollonia regardât le visage inspiré du prêtre, et le geste tranquille avec lequel il prit le goupillon luisant et répandit l'eau bénite de tous côtés, pour qu'elle fût convaincue que, du fond du cœur aussi, il bénissait. Alors elle ouvrit la porte qui donnait dans la chambre aux provisions : il bénit le pain, les gâteaux, le froment, les légumes, le fromage. Apollonia acheva de remplir la besace avec deux grands pains, cinq gâteaux, une couronne de figues sèches ; puis elle rentra avec le prêtre dans la cuisine, et timidement ouvrit la porte de la chambre à coucher. Par la fenêtre pénétrait une vive lumière dorée. Retenant son souffle, muette et pâle, Apollonia regarda le prêtre. Lui aussi avait pâli un peu, mais sa main, sans trembler, répandait la bénédiction sur la couche nuptiale, appelant sur elle la fécondité.

Alors Apollonia mit sa pièce de monnaie dans le seau, et une larme tomba sur l'eau sainte, formant un petit cercle dans le grand cercle qu'avait fait la pièce.

LES MARVU

Dans la salle à manger, sur un coin de la table, qui brillait comme une plaque de cuivre sous la lumière jaune de la lampe, Diego et Maria jouaient aux cartes avec passion. Ils connaissaient à merveille tous les jeux, depuis la *scopa*¹ jusqu'aux *trois-sept*², depuis la *brisque* jusqu'au *lansquenet* et à l'*asino*³, et ils jouaient sans cesse, jusqu'à en être las. Dehors, le vent soufflait en tempête; il gelait si fort que le feu de la cheminée et du brasier ne suffisait pas à réchauffer l'air froid de la vaste salle blanche, aux meubles rares; mais les joueurs — tout jeunes l'un et l'autre — ne s'apercevaient de rien, n'avaient pas froid, n'entendaient pas le grand souffle du vent qui secouait les grillages des fenêtres et passait avec un bruit formidable, comme une troupe de géants au galop; et ils ne prenaient point part à la conversation, ou plutôt aux conversations : car la famille, très nombreuse, formait dans la large pièce trois autres groupes distincts.

Autour du support en bois du vieux brasier, où la cendre

(1) Littéralement *balai*. Les joueurs lèvent, sur un certain nombre de cartes retournées, une ou plusieurs cartes dont la valeur équivaut à la valeur de la carte jouée.

(2) Sorte de brelan.

(3) Sorte de jeu de bataille, où la carte la plus forte est l'as.

étendait sur les charbons rouges une fine dentelle blanche, se tenaient Margherita, la fille aînée, et Giovanni Faira, son mari : tous deux blonds, lui petit, pâle, ses yeux bleus à demi fermés ; elle, très grande et fort élégante dans sa simple robe d'indienne peluchée à carreaux rouges et violets : tout le monde, même dans la famille, les appelait « Monsieur et Madame *I-i* », à cause de cette différence de taille.

D'un autre côté il y avait donna Martina, et, à quelque distance du brasier, Filippa, la cadette, et Nino Faira, le frère de Giovanni : en cachette et de loin, il faisait la cour à Maria, troisième fille de donna Martina Marvu. Nino, depuis cette année, était étudiant en droit, et passait au pays les congés de Noël : il venait tous les soirs chez les Marvu, pour y trouver quelques douces heures d'extase secrète, dans la contemplation du gracieux visage de Maria ; il apportait toujours des paquets de livres, de brochures et de journaux illustrés. Son amour était si profond et si discret, sa cour si délicate et si mystérieuse, que personne, pas même Maria, ne s'en apercevait !

C'était exprès, tout exprès pour elle qu'il apportait ses livres et ses journaux, annotés au crayon rouge : des flèches qui semblaient trempées dans le sang d'une blessure signalaient en marge les passages, les périodes et les vers qui répondaient le mieux à son état d'âme ; mais personne n'y faisait attention ; et moins que personne Maria, qui était la dernière à lire les revues et les livres, tiraillés et maltraités d'abord par ses sœurs et par la *petite bande*.

La petite bande, comme disait familièrement donna Martina, comprenait quatre petits diables, Martino et Peppino¹, Grazietta et Chichita² : les deux premiers, qui avaient de huit à dix ans, étaient les plus jeunes enfants de donna Martina ; les fillettes faisaient honneur à leur père, le petit et chétif Giovanni Faira. Grazietta avait quatre ans, et Chichita deux ans et demi.

Tous quatre, oncles et nièces, blonds, nerveux, les yeux gris ou noirs, faisaient le désespoir de la maison. Tout le jour du bon Dieu, ils étaient à courir près de là, dans le grand jardin, et criaient à tue-tête ; ils grimpaient sur les pommiers, sur les hauts

(1) Joseph.

(2) Françoise.

pruniers minces, et jusque sur les perches du berceau ; ils gravaient des noms, des dates, des hiéroglyphes et de vilains mots sur les larges feuilles pâles et charnues des cactus, construisaient des maisons, des jardins, des châteaux, des pays entiers, avec des moulins, des puits, des chemins de fer, des ponts, des fabriques de terre... non cuite, des théâtres, des casernes, même des prisons de pierres et de branches, où ils s'enfermaient tour à tour.

Ils avaient à leur disposition des cors de chasse, des trompettes, des chars de sureau, des chevaux et des bœufs de roseau, comme leurs fusils et leurs pistolets, des casseroles, des truelles, enfin un bagage innombrable, caché dans les trous du mur, dans les arbres, sous terre, partout.

Même Chichita, pas plus haute que ça, balbutiant encore, prenait part à toutes les expéditions de la troupe ; ses petites jambes torsées étaient toujours nues et rouges de froid, parce que ses bas, au lieu de s'acquitter de leur mission, s'obstinaient à retomber sur ses chaussures. Quand elle n'en pouvait plus, on l'installait devant un déjeuner de mauvaises herbes et de poussière, ou bien on l'enfermait en prison, pour des crimes indéterminés. Pourvu qu'elle jouât un rôle, elle était contente, et, en attendant les débats, creusait un puits dans la cellule.

*Occhiverdi*¹, la chatte fauve aux yeux luisants, autre personnage important de la compagnie, montait la garde. D'ailleurs la pauvre bête était chargée de toutes les fonctions : elle tournait le moulin, traînait les chariots, restait en sentinelle devant la prison, paraissait sur la scène en robe à queue et en bonnet. Quelquefois cependant, quand Chichita était en prison, et que les *grands*, sur les murs et dans les haies, faisaient la guerre, représentaient Roncevaux ou Montaperti² (Diego tenait à être classique quand c'était lui qui dirigeait les armées), Occhiverdi s'échappait de la case, en secouant ses pattes blondes. Et voilà qu'alors, chose vraiment surprenante, la prisonnière se libérait elle-même et courait après la sentinelle.

(1) Yeux verts.

(2) Dans le Val d'Arbia, près de Sienne. Le 4 septembre 1260, les Guelfes de Florence, commandés par le podestat Rangoni y furent écrasés par les Gibelins de Sienne, que dirigeait Farinata degli Uberti, exilé florentin.

Chichita et la chatte faisaient ainsi le tour du jardin, et tombaient parmi les guerriers de Charlemagne ou de Farinata, brouillant tout et bouleversant tout le plan de campagne.

Grazietta, une écervelée, les cheveux toujours sur les yeux, et qui, pour ses quatre ans, médisait déjà très convenablement de son prochain, battait Chichita; Peppino et Martino, en leur qualité d'oncles, corrigeaient les gamines; Diego, meneur et capitaine de tout l'escadron volant, — un garçon de treize ans très autoritaire, avec son teint pâle et ses yeux myopes, — se chargeait de châtier tout le monde. Gifles par ci, coups de pieds par là, c'était une catastrophe, une vraie bataille, avec des cris, des pleurs et autres agréments, et des crachats, et des insultes à faire frémir. Les grandes personnes elles-mêmes s'en mêlaient, et un jour Giovanni Faira avait été sur le point de s'en aller, avec sa femme et ses filles, parce que Peppino avait écrasé d'un maître coup de poing le petit nez rouge de Grazietta, en l'appelant: *voleuse, fille de voleur!*

Enfin, une calamité. Ils allaient à grand-peine à l'école, détestaient et tournaient en caricature la pauvre vieille institutrice, ne travaillaient pas et n'apprenaient rien.

Le matin, ils sortaient de leurs chambres coquets et propres, leurs cheveux rebelles bien peignés; le soir on ne les reconnaissait plus: ils avaient les yeux et le nez pleins de terre, les mains noires et couvertes d'égratignures, les vêtements en lambeaux. Filipa et Maria ne suffisaient pas aux raccommodages.

En présence du seul Giovanni, dont le regard félin leur faisait peur, ils se tenaient un peu tranquilles: mais il était contraint par son emploi de rester dehors presque tout le jour. Maria et Filippa, ils se moquaient d'elles; Margherita et donna Martina les avaient trop gâtés et les gâtaient encore trop, pour pouvoir les former au respect et à l'obéissance.

D'ailleurs, toujours surchargées de besogne et de soucis dans cette maison de gros propriétaires sardes, elles n'avaient pas le loisir nécessaire pour élever ces enfants nerveux et turbulents. Les empêcher de sortir, c'était les tuer; ils étaient comme les oiseaux du jardin sauvage, qui quittaient le nid à peine leurs premières plumes apparues; et puis ils auraient tout cassé; et pour les envoyer en pension, dans des villes éloignées, il était

encore trop tôt. C'était bien l'intention qu'on avait, mais elle n'était pas encore bien arrêtée, parce que les intéressés n'avaient pas donné leur consentement. Une fois, en effet, Diego avait entendu annoncer sa prochaine entrée au séminaire de Nuoro: il s'enfuit de la maison.

Pendant deux jours et une nuit, on ne sut où il était, et pour le rechercher il fallut demander l'aide des carabiniers et des cantonniers: après des inquiétudes et des craintes indicibles, on le retrouva très loin, caché dans un maquis. Il ne pouvait plus être question de séminaire: il menaçait sérieusement de se faire bandit. Il avait maintenant treize ans, et recevait des leçons particulières de l'instituteur, un jeune homme intelligent qui avait le diplôme de professeur; c'était encore un enfant turbulent, mais qui commençait à devenir un adolescent indiscipliné et malicieux; le jour, quand il ne travaillait pas, il commandait la petite bande dans les expéditions qui dévastaient le jardin et terrifiaient les pauvres gens du voisinage; le soir, il lisait des romans et des journaux politiques, jouait aux cartes, volait les cigares de Giovanni, et parlait comme un homme, avec plus d'audace que Nino Faira.

Donna Martina ne se mettait guère en peine pour les espiègleries « fin de siècle » de Diego et des petits: elle se rappelait que Margherita, Filippa et Maria, dans leurs belles années, avaient été plus turbulentes et plus espiègles encore.

Et maintenant Margherita était une excellente mère de famille, une dame et une ménagère parfaite; les deux jeunes filles étaient sérieuses, bien élevées et très dociles, à son avis, du moins. D'ailleurs, ce caractère indomptable, obstiné et fougueux, ses enfants l'avaient hérité d'elle, dont l'existence avait été presque masculine. Élevée parmi les querelles et les haines de clan et de famille, au milieu des coups de fusil, des procès et des guet-apens, donna Martina, femme au type arabe, haute, sèche et maigre, le teint bronzé, le nez aquilin, les yeux noirs, très grands et pleins de flamme, maniait le fusil mieux que la navette, montait intrépidement à cheval et faisait par elle-même toute sorte d'affaires; elle débrouillait procès et controverse, naviguait à merveille, en un mot, sur cette mer agitée qu'est l'administration d'un gros patrimoine dans les villages sardes.

Oui, son brave homme de mari n'avait jamais été bon à rien, disait-elle. Et c'était toujours elle qui avait commandé dans la maison.

Elle était ignorante et superstitieuse, mais de conscience raffinée et de jugement droit, malgré son orgueil extraordinaire, qu'elle ne niait pas.

— On me trouve orgueilleuse, disait-elle. Eh bien ! au temps où nous sommes, pour vivre, il faut s'armer d'éperons ; autrement on vous saute dessus, comme sur un mulet.

Filippa lui ressemblait beaucoup, au physique et au moral ; elle aussi était très grande pour ses vingt ans, forte et bien portante ; une figure tout à fait byzantine, aux traits nets et durs, avec de grands yeux longs et foncés, les cheveux roulés en nattes ; elle avait une robe de percale jaune, ornée de ronds et d'étoiles. Elle était altière, superbe et ambitieuse ; elle montait merveilleusement à cheval, même sur des poulains presque sauvages ; elle déclarait qu'elle ne croyait pas en Dieu ; et quoiqu'elle fût, au dire de donna Martina, une demoiselle très bien élevée, elle jurait de fort bonne grâce ; elle avait pour tous des railleries, des propos dédaigneux et malveillants. Les gens, pour elle, étaient tous des gueux, et si quelque personne était maigre et pâle, comme l'était d'ailleurs Filippa elle-même, c'est que cette personne n'avait pas de quoi manger !

Filippa était la terreur de tous les *partis* du pays. Elle attendait, mais qu'attendait-elle ! On le savait bien : son idéal était très haut : elle attendait un homme instruit, riche et noble, un président de Cour d'appel, un professeur d'université, ou, à la rigueur, à défaut de ces importants personnages qui ne se faisaient jamais voir dans le pays, un de ces propriétaires sardes qui ont dix *tancas* d'un seul tenant, traversées par un fleuve, et des billets de banque plein leurs poches, mais qui, en eux-mêmes, par leur mérite personnel, sont... ce qu'ils sont.

J'ouvre une parenthèse pour dire que les *tancas* les plus estimées sont celles qu'arrose un cours d'eau, où le bétail peut s'abreuver : car les *tancas* sont de vastes pâturages clos. Un jour, un riche propriétaire en bonnet sarde entendit parler des milliardaires américains et des millionnaires européens.

— Rothschild ! dit-il avec mépris. Qu'est-ce que c'est que

ce Rothschild dont on me rebat les oreilles ? Qu'est-ce qu'il a, ce Rothschild ? A-t-il des *tancas* avec la rivière au milieu ?

— Non, il n'en a pas.

— Alors, qu'est-ce que c'est ? Une corne !

Par l'effet de son ambition, Filippa vivait un peu en désaccord avec Margherita, à qui elle ne pouvait pardonner sa mésalliance : un petit avocat, sans autre titre que celui de secrétaire communal ! Nino Faira avait une peur folle de Filippa, et, sans parler de sa timidité naturelle, ne manifestait pas ouvertement son amour pour Maria, parce qu'il savait la petite occupée et pénétrée des idées grandioses de sa sœur aînée, qui la dominait complètement. Cependant par une étrange et instinctive duplicité, il cherchait à se concilier la fière jeune fille, en se conduisant avec elle comme il n'osait pas le faire avec Maria ; il se tenait près d'elle, lui adressait des compliments hyperboliques, si bien que Filippa se croyait courtisée par lui ; mais elle en ressentait tant de mépris qu'elle ne daignait même pas s'en offenser.

Elle avait trop de travail, du reste, pour se laisser aller au sentimentalisme bête ; elle tenait les livres, payait les domestiques, vendait les fruits et aidait beaucoup donna Martina dans les affaires d'importance.

Elle savait aussi qu'il entrerait dans la maison des Marvu, tout compte fait, douze mille *lire* par an. Elle aurait donc pour sa part deux mille *lire* de rente : par conséquent, elle pouvait bien avoir des prétentions, et attendre.

Dans tout ce heurt de passions grandes et petites, Maria restait presque inaperçue, quoiqu'elle eût aussi son bon lot d'orgueil et d'entêtement. Elle était si jeune et se mêlait si peu des affaires, que sa physionomie s'effaçait à côté des figures de sa mère et de ses sœurs. Elle avait dix-sept ans, la taille petite et le teint pâle ; ses joues étaient semées de taches de rousseur, non sans grâce ; ses yeux étaient grands et pensifs, ses cheveux châains et comme d'un blond sombre, tout crépus ; un nœud de ruban les relevait sur le haut de la tête, comme ceux d'un enfant. C'était Filippa qui la peignait ; elle profitait de ces instants d'intimité pour imposer à Maria ses idées de mariage.

Si Diego passait à ce moment-là, pendant que Filippa serrait dans sa main les longs cheveux crépus de sa sœur, il criait que

Maria était une petite pouliche « avec la queue sur la tête ». Elle trépignait de colère, mais, tout comme une petite pouliche, se soumettait docilement aux leçons de Filippa.

* * *

Le troisième groupe était donc formé de la *petite bande*, réunie autour de la grande cheminée, dont les montants, bien entendu, étaient couverts de gravures et de dessins au trait, inscriptions, figures diaboliques, monstres, caricatures, dates, additions et soustractions.

Les fillettes étaient assises d'un côté. Peppino et Martino de l'autre; au milieu, Badóra, la servante, belle fille au visage luisant comme une pomme d'api; elle avait de petits yeux verts, un petit nez irrégulier, une santé robuste, et peu d'éducation. Elle était la seule domestique qui passât la nuit chez les Marvu; ses deux compagnes couchaient dans leurs familles. À l'heure de la veillée, Badóra restait avec les enfants dans la salle à manger, parce qu'à la cuisine se tenait toujours un des valets; et la conscience de donna Martina ne lui permettait pas de laisser une fille seule avec un jeune homme. Un soir, elle avait essayé de leur faire tenir compagnie à la cuisine par les gamins. Seigneur, ayez pitié de nous ! Peppino mit le feu aux pieds nus de Sadurru, le domestique, qui se reposait, et malgré le bruit, dormait étendu sur une natte de jonc; le jeune homme, naturellement, à ce réveil brusque et désagréable se mit à jurer et à crier. Les petits riaient aux larmes, dansaient, s'inclinaient ironiquement devant le domestique, avec leurs mains entre les jambes, lui tiraient la langue et lui faisaient des grimaces; mais Sadurru les dénonça à la patronne, déclarant qu'après une journée de fatigue il avait bien le droit de se reposer sans courir le risque d'un incendie ou de quelque autre accident. Donna Martina alors donna deux soufflets très secs à Peppino, et fit battre en retraite la *petite bande*.

De la sorte, jusqu'à neuf heures, les enfants restaient dans la salle à manger, à côté de la cheminée, pendant que Badóra filait, et, pour les tenir attentifs, racontait des histoires et des fables.

Quand Maria et Diego étaient las de jouer, ils venaient se joindre au groupe des petits. Alors le cercle, au complet, récitait les *litanies agrestes* : c'est ainsi que M. Giovanni, homme d'esprit

à l'occasion, appelait le chaos de raisonnements, de médisances, de niaiseries, d'injures, de paroles absurdes, inutiles, mauvaises ou indécentes, où se résumait la conversation de ce petit monde gai et sans soucis, lorsque la troupe des enfants s'augmentait de Diego, Maria et de Badóra.

Mais ce soir-là les deux infatigables joueurs ne semblaient pas disposés à quitter le coin de la grande table. Diego perdait comme par malédiction; Maria le surveillait pour l'empêcher de tricher et d'embrouiller le jeu par ses ruses, ce qui était assez dans leurs habitudes à tous deux.

Il n'y avait pas d'enjeu; il n'y en avait jamais; d'abord, parce qu'ils n'avaient pas d'argent (c'est-à-dire, si, ils en avaient quelquefois, quand ils réussissaient, à l'insu de donna Martina et de Filippa, à vendre quelque litre de vin ou d'huile dont ils empochaient le prix sans scrupule, pour s'acheter des friandises en cachette); et puis parce que leur mère le défendait.

— Jouer de l'argent aux cartes, c'est un jeu diabolique, c'est un péché sept fois mortel. Je ne veux pas, disait-elle, que vous jouiez seulement un cheveu. Jouez pour jouer, si cela vous amuse; autrement je jette les cartes au feu.

Elle le fit comme elle l'avait dit, et par-dessus le marché donna une paire de gifles à Diego, lorsque grâce à la surveillance d'espions qu'elle avait trouvés on devine où, elle vint à savoir que les joueurs pariaient en cachette des fruits et des gâteaux, des châtaignes et des objets de toilette. À défaut d'autre chose, disaient les rapports, ils jouaient aux cartes la chatte Occhiverdi, les fleurs du jardin, le droit de donner au perdant un coup de poing formidable !

Les cartes une fois brûlées, donna Martina se laissa longuement prier et supplier avant de permettre aux deux joueurs de reprendre, sous l'engagement formel de ne plus rien parier, leur divertissement passionné de chaque soir.

Maintenant ils jouaient comme cela, pour le seul plaisir de gagner : presque toujours cependant cela tournait mal, parce qu'ils jouaient déloyalement, trichaient et se volaient tour à tour, quoiqu'ils se surveillassent de tous leurs yeux.

* * *

Maria riait silencieusement, en montrant ses petites dents d'une blancheur éclatante, gracieuses, quoique irrégulières: c'était la dixième ou onzième partie qu'elle gagnait. Diego enrageait, et son regard allait sans cesse de ses cartes aux yeux et aux mains de Maria. Il avait un as, et ne savait comment le laisser glisser sur le pauvre tas des levées qu'il avait faites¹; car Maria, à son tour, tenait les yeux fixés sur les doigts nerveux de son frère. À un moment donné, il se trouva dans une situation désespérée, avec l'as et deux sept en main: il feignit de tenter un coup suprême, et jeta le sept de pique; mais Maria, levant en l'air une de ses cartes, la laissa tomber en disant:

— C'est maintenant que tu crèves de rage !

La carte tomba à l'envers: Diego la retourna et jura entre ses dents. C'était l'as de pique !

— La partie est finie, dit Maria.

— Pas encore: attends, attends, ma belle.

Il approcha la lampe, une grande vieille lampe de cuivre, avec trois têtes de chimères: par chaque gueule ouverte sortait une flamme, qui semblait une langue de feu; il s'installa sur sa chaise, et, tendant adroitement le cou, chercha à voir les cartes de Maria. Mais elle les serra contre sa poitrine, et se mit à rire.

— Sais-tu ce que j'ai rêvé, Maria, cette nuit? Ah ! tu ne le sais pas, tu ne peux pas le savoir...

— Quoi? demanda-t-elle, sans trop de curiosité.

— Devine-le, grillon, ou plutôt cigale, car tu es une cigale, quand tu n'es pas une pouliche...

— Et toi un baudet. Laisse ces cartes tranquilles, elles sont à moi !

— Oh ! je croyais qu'elles étaient à moi. J'ai rêvé... ah ! si tu savais, quel drôle de rêve !

— Filippina, disait Nino, dans une pose sentimentale, les coudes sur les genoux et le menton entre les mains, ce soir tu es pâle comme l'aubépine. Qu'est-ce que tu as? à quoi penses-tu?

— Fais-moi le plaisir de m'appeler Filippa, répondit-elle durement. Et, tournée vers Diego, elle cria:

(1) Diego et Maria jouent à *l'asino*, jeu dans lequel il y a une couleur d'atout; à la fin de chaque coup, on additionne la valeur des cartes levées de chaque côté. Diego craint que son as ne soit coupé.

— Qu'est-ce que tu as donc rêvé, gros sournois?

— Occupe-toi de tes affaires, riposta-t-il; et, baissant la voix, il dit à Maria: Écoute donc, je rêvais que nous étions tous à Rome, tu sais, chez l'oncle Francesco Agrabacca... nous étions mêlés aux affaires de la Banque Romaine...

C'était justement l'époque de ces incidents fameux¹, et outre l'intérêt que prenait Diego à lire avidement les journaux politiques, il y avait encore ceci, qu'un oncle des Marvu, don Francesco Agrabacca, était à Rome, gros employé dans un ministère, et impliqué en quelque façon dans les scandales de la Banque Romaine...

Aussi Maria ne s'étonna-t-elle guère du rêve de Diego; elle dit seulement avec froideur un: « Rien que cela ! » qui ne l'empêcha pas de gagner une autre partie.

— Attends donc, je ne me rappelle pas bien, mais il me semble que tu étais la femme du député Colajanni...

Pour le coup Maria fut obligée de rire, avec ses beaux yeux éclatants, et de s'écrier avec enthousiasme:

— Seigneur Dieu !

— Bravo ! dit Filippa, et Diego put enfin laisser glisser son as et le remplacer habilement par une carte sans valeur.

— J'ai rêvé de tant de gens ! Ce député Colajanni ! C'est le premier homme d'Italie, tu sais, le premier ! (Giovanni Faira, qui entendit cette déclaration, se dit en lui-même que l'oncle de Rome ne devait pas être de cet avis !) Je l'ai vu grand, gros, le teint coloré, des moustaches blondes. Qui sait s'il est vraiment ainsi ! Va-t'en voir ! Et puis nous étions à la Chambre avec Zio Francesco et donna Maria Antonietta Faira.

— Mais, demanda ironiquement Nino, en redressant un moment la tête, nous *étions* députés, nous aussi ? (Diego disait déjà qu'il voulait être député).

(1) Janvier 1893. Les banques privilégiées d'émission, dont la plus importante était la Banque Romaine, avaient dépassé dans leurs émissions de billets les limites fixées par la loi, après avoir acheté la complicité d'un certain nombre d'hommes politiques. Le député radical Colajanni obtint qu'une enquête fût ouverte, malgré l'opposition du gouvernement.

— Non, nous étions dans une tribune. C'est lui qui parlait. Il se leva un peu de sa chaise, et, brandissant les cartes, déclama, en imitant, à ce qu'il croyait, la voix et les gestes de son député favori :

— Ne me rompez pas les oreilles...

— Qu'est-ce que tu as ? cria donna Martina, croyant que Diego et Maria se disputaient.

— Ça ne vous regarde pas, répondit-il.

— Mes félicitations et mes vœux, Maria, dit Nino en levant les yeux, mais la tête toujours baissée.

Elle riait, la figure rouge et les yeux brillants. Diego fit un petit discours, puis continua le récit de son rêve, où ministres et sénateurs jouaient un rôle ; d'ailleurs il profita de la joie de Maria pour lui subtiliser les meilleures cartes avec une merveilleuse dextérité.

Tout d'abord elle ne s'aperçut de rien, mais voyant que la veine tournait brusquement, elle commença à se méfier, elle se fatigua du rêve de Diego et, changeant d'humeur, donna toute son attention au jeu. À présent elle perdait invariablement.

— Fais-moi le plaisir de me laisser en paix, dit-elle en battant les cartes ; et elle les distribua lentement pour le *trois-sept*, les examinant avec attention, parce qu'elle les connaissait aussi bien à l'envers qu'à l'endroit. Elle vit que les meilleures allaient malheureusement au jeu de son partenaire et elle s'impatienta.

— Tu vas éclater, dit Diego, en ramassant les cartes précipitamment et en les disposant en éventail avec un doigt mouillé de salive.

— Oui, parce que tu triches : prends garde que je ne finisse par te les jeter à la figure.

— Deviens-tu folle ? Dieu me damne si j'en ai embrouillé une seule !

— Tais-toi, parjure ! dit Nino.

— C'est toi qui devrais te taire. J'annonce douze. Un, deux, trois. Trois as, trois deux, trois trois...

— Trois... trois... trois... répéta Nino.

— C'est à moi que tu en veux, toi ? Il n'y en a pas trois ; il n'y en a que deux, dit Diego perfidement, et il fredonna :

*Duas rosas bi tenzo in s'ortigheddu,
 Una bianca e' una 'e golore;
 Si mi dana ni pigo sa minore
 Ga sa manna mi girat su cherveddu —
 Duas rosas bi tenzo in s'ortigheddu¹.*

Nino pâlit. Il comprit l'allusion du gamin terrible et il se demanda, épouvanté :

« Mais comment a-t-il pu deviner, puisqu'elle-même n'a pas encore compris mon amour ? »

Il se redressa, se tourna vers Filippa; il voulait lui dire qu'elle avait les mains blanches comme l'hermine, alors qu'elle les avait brunes et noueuses; mais elle aussi, saisissant au vol la malicieuse allusion de Diego, le regardait fixement, d'un regard si froid et si méprisant qu'il dut se remettre la tête entre les mains, sans se mêler davantage du jeu.

Et le jeu allait mal pour Maria, Diego insistait toujours sur la ritournelle de la chanson, battant la mesure avec le pied :

*Duas rosas bi tengo in s'ortigheddu,
 Duas rosas bi tengo in s'ortigheddu...*

Soudain il changea d'air :

*Maria io dissì,
 Io dissì Mariaaaa;
 E la terra si fermô commossa,
 A udirmi...²*

- (1) J'ai deux roses dans le petit jardin,
 Une blanche et une de couleur;
 Si on me les donne, je prends pour moi la plus petite,
 Parce que la plus grande me fait tourner la tête.
- (2) Je dis Maria,
 Je dis Maria,
 Et la terre émue s'arrêta
 A m'écouter...

— Beaux vers, dit alors Nino. Qui en est l'auteur ?

— D'Annunzio. C'est toi qui me les as enseignés. Oui, ils ont été composés pour cette Maria, pour celle-ci précisément ! Venez tous la voir, mesdames et messieurs.

— Bouffon ! Méchant gamin, méchant, méchant ! dit-elle en comptant ses quelques cartes.

— Venez la voir, mesdames et messieurs. Signor Peppino, don Martino, Madame Grazietta, Signore Badóra, *naso di patata*¹, venez tous ! J'ai gagné cent une parties. Maman, nous avons joué notre part d'héritage et j'ai gagné. Je suis riche et cette petite pouliche sera forcée de mendier, la besace sur le dos.

Il remplissait la chambre de ses cris, de sa voix nasale, assez semblable à un hennissement, et pour donner plus de force à sa dernière prophétie, il se mit à imiter les mendiants estropiés, renversant la main et la tendant vers la lumière :

— *Amin de dazes cerchi cosa pro s'amore e' Deus!* (Donnez-moi quelque chose pour l'amour de Dieu !)

— *Perdona! Perdona*² dit Chichita, en se mettant debout sur son escabeau.

Tout le monde rit, y compris Maria, qui était vraiment en colère et ne cessait de répéter :

— Tricheur ! bouffon ! tu feras un fameux charlatan !

— Nous avons joué aussi notre tête, et j'ai gagné, mesdames et messieurs. Donnez-moi un couteau que je la lui coupe. Madame Badóra, *naso di patata*, donnez-moi ce petit couteau que vous a offert Sadurru ! (La fille rougit, et donna Martina la regarda sévèrement, pensant : « Maintenant j'en sais plus que tout à l'heure ! ») Ce beau petit couteau à manche de nacre. Non ? Tu ne veux pas me le donner ? Alors je me servirai de mes doigts ; ça revient au même !

Il feignit de s'élancer sur Maria ; mais elle, n'en pouvant plus, se leva, saisit le paquet de cartes et le lui jeta à la figure.

Ce fut un tohu-bohu général.

— Et d'une ! cria donna Martina. Je le disais bien, moi, que ça finissait toujours mal avec vous, gamins de l'enfer !

(1) Littéralement : « nez de pomme de terre ».

(2) *Pardon, Pardon*, formule pour éloigner les mendiants, sans leur donner d'aumône.

Diego, rageur au-delà de toute expression, voulait s'élancer pour de bon, les ongles menaçants contre Maria; mais Nino jugea bon de s'interposer pour la défendre; il les réconcilia et calma la colère de donna Martina qui accablait d'injures les joueurs.

— Croyez-m'en, donna Martina, laissez aller les choses jusqu'à demain; vous verrez que tout cela va passer.

— Choses de ce monde ! s'écria Diego avec une philosophie sarcastique, et il se dirigea vers la place qu'occupait primitivement Nino.

— Je ne te veux pas ici ! dit Filippa en retirant la chaise. Va-t'en ailleurs causer tes scandales !

Alors il s'en alla vers la cheminée, et dit avec autorité :

— Faites-moi place, j'ai froid.

Mais là non plus on ne voulait pas de lui, et ce n'est qu'après avoir menacé Badóra de l'envoyer promener les jambes en l'air qu'il put se faire place; il démantibula tout le feu et mit le désordre dans la petite bande qui, jusque-là, avait été assez tranquille.

— Qu'est-ce qu'il y a ici, maman ! cria-t-il soudain, en faisant une étrange découverte. Grazietta faisait cuire de gros glands dans la cendre chaude, et les mangeait gloutonnement, en guise de châtaignes. Martino se rongeaît les ongles et Peppino dormait, appuyé de tout son poids contre Badóra, qui piquait avec une longue aiguille une quantité d'olives dont son tablier était rempli, pour les mettre ensuite tremper dans l'eau. Chichita comptait précisément les grosses olives vertes et violettes, à mesure que la servante, après les avoir percées, les laissait tomber dans une corbeille d'asphodèle. Ainsi la petite bande se tenait assez tranquille, mais tout de suite Diego la mit sens dessus dessous.

— Tais-toi, ne le dis pas à grand-mère, tais-toi, mon petit Diego, supplia Grazietta à voix basse; et elle le regardait si tendrement à travers les cheveux qui lui retombaient comme toujours sur ses grands yeux gris, qu'il se laissa attendrir et se tut.

Mais donna Martina avait entendu.

— Qu'est-ce que c'est, Diego ? demanda-t-elle, en interrompant sa conversation avec Giovanni.

Pas de réponse.

— Je demande ce qu'il y a, Diego.

— Ce n'est rien; c'est Badóra qui était en train de brûler son jupon.

Pour sa peine, Grazietta lui fit cadeau d'un gland cuit; mais, par malheur, il était amer comme l'absinthe; Diego fit mille grimaces et finit par le cracher sur le feu en grognant:

— Qu'est-ce que c'est que cette cochonnerie? Graziettina, ma petite nièce, prends bien garde, tu fais une sottise à chaque minute et tu finiras par lasser ma patience. Mais qu'est-ce que c'est que ces manières? Tu deviens une petite truie? Oh ! nous allons le dire à maman, à papa...

— Tais-toi, mon petit Diego, tais-toi. Elle recommença ses supplications, broyant les glands avec ses petites dents gâtées, c'était plaisir de l'entendre.

— Très bien, je serai magnanime, mais crache tout de suite cette cochonnerie que tu as dans la bouche, une vraie cochonnerie, parce que ce sont les porcs qui la mangent, non les chrétiens; autrement je te donne une fameuse gifle.

— Notre-Dame des Miracles ! maintenant tu es venu ici pour faire le tyran ! soupira la servante. Tu es vraiment insupportable...

Diego se chamaillait toujours avec Badóra parce qu'il exigeait qu'elle lui donnât du *vous*, chose à laquelle la servante, qui tutoyait tout le monde, ne pouvait s'habituer. Il se retourna contre elle, rageur et en même temps ironique.

— Veux-tu te taire, toi, *naso di patata*, ou je te mets le feu aux jupes pour de bon. À qui crois-tu donc avoir affaire? Tu te crois avec Sadurru? Lui te donne des couteaux, mais moi je peux te gratifier d'un coup de pied qui t'enverra hors de ma maison. Que ce soit dit une fois pour toutes !

— Si Votre Seigneurie veut être calme, dit la servante sur un ton ironique, en acceptant bénévolement les injures, je raconterai une histoire. Et toi, Chichita, laisse les olives tranquilles. Écoutez donc.

Comme par enchantement, tous les enfants y compris Diego, se calmèrent, attentifs, rapprochant leurs sièges vers la cheminée.

— Il y avait une fois, commença Badóra, continuant à piquer les olives et à les laisser retomber dans la corbeille, il y avait une fois un moine qui s'en alla chez une femme.

— Mariée? demanda Peppino.

— Oui; laissez-moi raconter ou bien je ne dirai plus rien. Le moine alla un soir chez la femme; le mari était en campagne. et le moine et la femme mangèrent, ensemble, de bonnes choses...

— Des glands cuits? demanda Diego, en frappant de sa main ouverte sous la main de Grazietta; les glands qu'elle tenait sautèrent en l'air et s'éparpillèrent dans le feu. Mais, pour l'amour de l'histoire la petite ne souffla mot...

— Allons donc, des glands cuits !... Des *maccheroni*, oui, et des viandes rôties, et des lièvres à la confiture, des pâtes, etc. Pendant qu'ils soupaient, *toc toc* à la porte. « Voici quelqu'un », dit la femme. Alors que fait-elle? Elle fait entrer le moine dans le four et avec lui toutes les victuailles. Puis elle alla ouvrir. C'était le mari qui revenait de campagne avec un ami, un paysan très riche. « Tu ne nous donnes pas à manger, ma chèvre¹? *Je me vois les oreilles*² ». Ah ! que fait notre rusée? Écoutez.

— Chichita, je t'ai dit de te tenir tranquille; laisse les olives.

— Écoutez. La femme avait un vieux livre imprimé. Elle le prend et dit: « Mon livre, j'ordonne qu'un plat de *maccheroni* apparaisse ». Et voici notre moine qui pousse hors du four le plat de *maccheroni*.

« Le mari et l'autre, bouche bée d'étonnement.

« — Mon livre, je commande un plat de viande rôtie ! » Et voici que sort le plat de viande rôtie.

— Toujours du four? demanda Martino.

— Et d'où donc alors? de la maison du diable? Laissez-moi raconter. « Mon livre, je commande un lièvre aux confitures. » Et le lièvre apparaissait. Enfin toutes les grâces de Dieu.

— Mais ces deux hommes ne voyaient pas qu'il y avait un moine?

— Allons donc ! S'ils l'avaient vu, ils l'auraient roué de coups.

— Mon Dieu ! s'écria Chichita, joignant ses deux petites mains et soupirant. Et des figues, y en avait-il?

(1) *La capra*, la chèvre, nom plaisant, quoique peu aimable, que les paysans de Nuoro donnent quelquefois à leur femme.

(2) Locution de Nuoro, pour exprimer une grande faim.

— Et des glands cuits? répéta Diego qui ne prenait pas d'intérêt à l'histoire, s'ennuyait et bâillait.

— Je n'en sais rien, laissez-moi tranquille, cria Badóra impatientée. Enfin le four laissait sortir tout ce que la femme commandait, et les deux hommes mangèrent jusqu'à desserrer leur ceinture. Le paysan riche dit ensuite à la femme: « Veux-tu me le vendre, ce livre? Je te donne cent écus — Non, je ne le vends pas, même pour mille écus. — Deux cents écus, ça va? — Donne-m'en trois cents et je te le vends, parce que c'est toi. »

« Ils s'arrangèrent. Le paysan déboursa les trois cents écus, prit le livre, l'enveloppa dans son mouchoir et s'en alla. Arrivé chez lui, il se mit à lui commander; mais autant parler au mur:

« — Mon livre, je commande un plat de *maccheroni*. »

« Rien. Il n'en voyait pas plus que vous. Et il resta avec le nez long... »

— Et la femme? Et le mari? Et le moine?

— La femme et le mari, tout joyeux, s'en allèrent se coucher et mirent les trois cents écus sous leur oreiller. Le moine, en pleine nuit, sortit du four et retourna au couvent.

— Et ensuite?

— Ensuite? rien; c'est tout.

— Maman, cria Diego tout à coup, maman, Badóra raconte des saletés aux *petits*.

Alors ce fut une nouvelle affaire: donna Martina se leva toute droite, sévère et demanda des explications à Badóra qui, rouge et rageuse comme un petit coq, répéta son histoire et se plaignit ensuite des persécutions de Diego.

— Il n'en est pas moins vrai, dit M. Giovanni en intervenant, que ce ne sont pas des histoires à raconter à des enfants, ça...

Donna Martina prit Diego par le bras et le poussa vers la porte, en lui disant d'aller travailler.

Il répondit que ce serait avec plaisir; mais auparavant, il dévoila comment Grazietta mangeait les glands et ajouta que Badóra lui conseillait de les barbouiller de cendre pour qu'ils eussent plus de saveur.

— Ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai, grand-mère, dit la petite; ils étaient simplement grillés...

Enfin, comme il plut à Dieu, le calme se rétablit dans la

petite bande. Mais comme il s'en allait, en passant le long de la table, Diego entendit quelques paroles que Nino Faira murmurait à Maria, et il sortit en fredonnant :

Duas rosas bi tenzo in s'ortigheddu...

Au lieu de se retirer dans sa chambre, il resta dans l'escalier, penché sur la rampe, attendant.

* * *

Après l'avoir réconciliée avec Diego, Nino avait prié Maria de jouer une partie avec lui. Et c'était une partie risquée, celle qu'il voulait jouer enfin : il allait tout gagner ou tout perdre.

— Attends un petit moment, dit Maria. Et elle alla se chauffer les mains au foyer, dont Filippa s'était aussi rapprochée, puis elle revint vers la table, mais sans grand enthousiasme.

Donna Martina, ses filles et son gendre parlaient à voix basse.

Giovanni racontait un secret d'État, ou plutôt un secret de la commune, une histoire de terres hypothéquées pour des dettes mystérieuses de la municipalité.

— Vous verrez le scandale qui éclatera, vous verrez. Et Pietro Ferro sera le premier à s'en mordre les doigts, vous verrez...

— Pourquoi lui ? Tous les conseillers sortants doivent être responsables, s'écria Filippa avec des yeux étincelants. Pietro Ferro, tout boiteux qu'il était, l'intéressait beaucoup, parce qu'il possédait de ces fameuses *tancas* traversées par la rivière.

— Tiens-toi tranquille, toi, dit Margherita, en la tirant par la jupe, pour la faire taire et en lui montrant des yeux Badóra qui écoutait.

— Qu'est-ce que nous en savons, nous ? dit Giovanni d'un ton mystérieux, justement parce qu'il en savait quelque chose. Nous ne savons rien. Il se mit à marcher dans la salle et s'approcha de la table. Nino et Maria faisaient tranquillement une aristocratique partie de lansquenet, et parlaient de choses sans importance.

La paisible lueur jaune de la lampe à trois becs entourait d'un nimbe de clarté la tête gracieuse des jeunes gens.

— Qui est-ce qui gagne ? demanda Giovanni, en s'arrêtant, les deux mains croisées derrière le dos.

— Moi; ne le savez-vous pas? répondit Maria sans lever les yeux.

Giovanni regarda affectueusement les deux jeunes gens. Nino avait dix-neuf ans, mais il semblait plus jeune; c'était un bel adolescent, cheveux noirs aux mèches rebelles, petits yeux brillants et très vifs, le visage imberbe et pâle, avec une profonde fossette au menton; lorsqu'il riait, deux autres fossettes se formaient sur les joues, et deux autres près des yeux. Sous la lumière de la lampe, son front avait un fin reflet d'ivoire; en face de lui resplendissaient les dents, les yeux, les ongles délicatement rosés de Maria.

— C'est bien, mais ne vous disputez pas, recommanda paternellement Giovanni, en s'éloignant.

— Nous disputer ! dit Nino à voix basse, comme s'il se parlait à lui-même. Comment cela serait-il possible? Je ne suis pas Diego, moi.

Maria crut deviner un léger reproche et protesta.

— Mais ce n'est pas moi qui l'attaque; c'est lui, tu sais. Diego est une calamité. D'ailleurs ils sont tous insupportables, là-bas (en avançant la lèvre inférieure elle indiquait le cercle de la petite bande.) C'est à fuir la maison...

— Viens chez moi, dit-il en souriant. Mais il tremblait.

— Diego? Diego finira mal... Tu verras, Nino, que ma langue se dessèche ! mais Diego finira mal.

— Laisse faire répondit-il, c'est un enfant; il se corrigera tout seul. Dix, vingt, vingt-quatre, trente-cinq... tu as encore gagné.

— Oui ! dit-elle en riant et en battant les cartes. On ne joue pas aux cartes quand on est heureux en amour !

Il la regarda fixement, soupira, hocha la tête.

Il voulait dire un mot, mais il n'osa pas encore, et baissa de nouveau les yeux.

Un instant ils restèrent silencieux. À travers le bavardage des femmes assises près du brasier, on entendait Badóra raconter son histoire et Diego bâiller insolemment.

— Mon Dieu ! dit Maria tout à coup, se rappelant un drame survenu dans la matinée. Sais-tu ce qu'a fait aujourd'hui le *Prisonnier de Chillon*? As-tu vu *Miranda*? Eh bien ! il l'a mangée toute vive...

— Par Bacchus ! s'écria Nino, feignant une terreur comique. Puis il ajouta spirituellement :

— Mais vous aussi, vous vengerez *Miranda*. Vous mangerez à votre tour le *Prisonnier de Chillon*.

Ils rirent lentement, sincèrement.

Pour expliquer ce drame et la vengeance qui s'ensuit, il faut dire que dans la maison Marvu chaque être et chaque chose, baptisée en général par Diego et par Maria, avec l'aide des petits, portait un nom et souvent aussi un surnom. Le *Prisonnier de Chillon* était le magnifique porc blanc rosé, à la queue noire, renfermé dans une étable extérieure de la cour, et *Miranda*, sa récente victime, une jolie petite chatte noire. Les chiens de chasse de Giovanni, par exemple, s'appelaient *Manfred* et *Charles d'Anjou*, le cheval *Gialetto* et la provision de bois à brûler, devinez un peu comment on l'appelait ? *Arnaud de Brescia* !

Un vieux serviteur des champs qui improvisait des chansons et jouait des *leoneddas* sur la guitare, Maria, suivant le conseil classique et poétique de Nino, l'avait assimilé ni plus ni moins qu'à *Sordello Visconti*¹.

En réalité, Maria, qui ne connaissait Dante que de nom, ignorait la distance énorme qui séparait Zio Giuseppino de Sordello ! De ce jour, Zio Giuseppino d'abord surnommé *Pira gotta*² s'entendit appeler *Sordello*. Il se mettait en colère ; il croyait qu'on voulait dire qu'il était sourd³ et en fait il l'était un peu, mais ses protestations étaient vaines. Sordello il était, Sordello il resta. Et puis quoi encore ? Les poules s'appelaient *les Onze mille vierges*, bien qu'elles ne fussent que vingt-deux ; et sous la même appellation on comprenait aussi le coq !

* * *

Maria continua à gagner, Nino se taisait ; parfois il se laissait aller à une profonde rêverie, jouait distraitement, et de temps en temps tressaillait légèrement.

(1) Poète provençal du xiii^e s. Dans le *Purgatoire* (chants VI et VII), Dante lui a accordé une place d'honneur.

(2) *Povre cuîte*.

(3) *Sordello* est le diminutif du mot italien *sordo* qui veut dire sourd.

L'heure du départ approchait; et comme ce soir-là il voulait tenter le coup décisif qu'il méditait depuis longtemps, il ne savait quelle inspiration suivre pour remettre à Maria une lettre d'amour.

Le hasard le servit. Dans le tumulte provoqué par Diego à propos de l'histoire de Badóra, il put dire à la jeune fille:

— Maria, veux-tu me faire un plaisir?

Il n'en dit pas plus; mais sa voix tremblait et son visage se contracta comme par un spasme nerveux.

— Qu'as-tu? dit-elle avec intérêt. Tu ne te sens pas bien?

— Non, non. Mais veux-tu me faire un plaisir?

— Deux, si tu veux ! Qu'y a-t-il?

— Quand je m'en irai, viens m'éclairer et m'accompagner...

— Pourquoi? dit-elle en le regardant avec une surprise ingénue. Mais il la contemplait avec une fixité si étrange, avec une passion si sincère qu'elle finit par comprendre et rougit.

— Pourquoi? pourquoi? demanda-t-elle tout bas, en baissant les yeux.

— Je voudrais te dire un mot.

— Ne peux-tu me le dire maintenant?

— Non, je ne peux pas. Tu viendras?

Elle réfléchit un peu, légèrement troublée. En apparence, ils jouaient encore, mais ils jetaient les cartes au hasard, sans même les regarder. Ses mains à lui tremblaient; il était effrayé, surpris, heureux de ce qu'il avait osé. Même sans l'avoir jouée jusqu'au bout, il sentait qu'il avait gagné la partie.

— Tu viendras, Maria, tu viendras?

— Oui.

En passant près de la table, Diego entendit ces dernières paroles, la question suppliante et passionnée, la réponse douce et prometteuse; et le soupçon qui avait traversé son esprit d'enfant déjà homme devint une certitude. Aussi, au lieu de se retirer, il demeura sur le balcon noir dont le vent du dehors agitait et faisait grincer la rampe, dans l'obscurité froide de l'escalier.

Il y resta longtemps, tremblant de froid; mais à la fin, comme il hasardait prudemment son pâle visage moqueur aux grands yeux à demi clos dans l'espace circulaire d'une des fleurs de la balustrade, il vit les deux coupables sortir et s'arrêter sur le palier.

Maria élevait une lampe dont la lumière trembla à l'air



froid de l'escalier. Nino sortit en hâte de la poche de son pardessus la lettre blanche et élégante, et la lui mit dans la main.

— Lis et réponds-moi demain.

Et comme elle demeurait étourdie, vite il prit sa petite tête entre ses mains et l'embrassa; puis il se sauva, descendant les marches quatre à quatre et relevant le col de son pardessus. Maria descendit, ferma la porte et remonta, regardant dans tous les sens la chère lettre; ses lèvres avaient à peine senti les lèvres douces et ardentes de Nino, mais son âme avait senti le baiser d'une vie nouvelle, et sur le fond ténébreux de cet escalier, où les rosaces de la balustrade s'ouvraient dans le vide comme d'étranges yeux obscurs, elle découvrait un horizon lumineux.

Au lieu de rentrer dans la salle à manger, elle continua à monter l'escalier. Et tout à coup Diego, debout sur les marches, se dressa, grave et fatal.

— Qu'est-ce que tu fais là? lui demanda Maria épouvantée, avec un mouvement de recul.

— J'ai tout vu! dit-il. Nino Faira est ton amoureux; et si tu ne me donnes pas de l'argent, je raconte tout à maman et à Filippa.

— Comment? comment?

— Comment? dit-il, en élevant la voix. C'est moi qui te le dis: si tu ne me donnes pas tout l'argent que tu possèdes, je te dénonce à Filippa.

Devant sa lâcheté, Maria, retombant dans la plus brutale réalité, se domina, rougit et cria, exaspérée:

— Je te donnerai une corne! et elle redescendit, bien résolue à montrer la lettre à sa mère et à Giovanni.

En dehors, dans la rue, enveloppé dans le tourbillon gigantesque du vent, son pardessus ouvert sur sa poitrine haletante, Nino se disait en lui-même:

— Oh! Maria, ma douce Maria, que toute ta pensée soit avec moi en ce moment!

Mais en ce moment Maria, tenant dans ses mains glacées la lettre d'amour qu'elle n'avait pas encore ouverte, descendait l'escalier et pensait tristement:

— Diego finira mal!

LES JEUX DE LA VIE

Goulliau et sa femme descendaient la via Nazionale, marchant rapidement pour se réchauffer. Il faisait déjà froid, bien qu'on ne fût qu'aux premiers jours de novembre; l'air, humide et brumeux, se condensait sous un ciel couvert. La via Nazionale à cette heure, entre huit et neuf, était presque déserte et se perdait dans un fond vaporeux, sous la lumière violacée, tour à tour éclatante et pâle, des lampes électriques; beaucoup de magasins étaient déjà fermés, les trottoirs semblaient plus larges que de coutume; dans le désert lointain de la place Termini, le jet de la fontaine s'épanouissait au milieu du brouillard, comme une énorme fleur de cristal couleur lilas; les tramways descendaient à toute vitesse avec un grincement, dans la lueur fantastique des grandes étincelles violettes jaillissant des rails humides.

Les Goulliau marchaient vite, frileux tous les deux, la femme donnant le bras au mari, lui, serrant dans sa main la main fine de sa femme. Ils étaient tous les deux mis convenablement, mais avec des vêtements d'été; Goulliau avait un air d'artiste, les cheveux longs, un chapeau très léger; sa femme, un peu plus grande que lui, avait une petite figure brune, entourée d'une masse désordonnée de cheveux très noirs ébouriffés sous un chapeau de paille noire garni d'une plume de vautour.

Le jeune homme racontait un rêve qu'il avait fait la nuit précédente :

— Il me semblait que l'éditeur avait répondu : il acceptait le *Printemps* et donnait mille francs ; mais il demandait la propriété absolue, et voulait mettre seulement ton nom de jeune fille, sans quoi, disait-il, le roman aurait l'air d'une traduction.

— Est-ce vraiment un songe ou bien une fantaisie de ton imagination ? demanda Carina d'une voix distraite, anxieuse pourtant.

— Et quand ce serait une imagination ! Tu ne crois même pas aux songes, toi !

— Il y a des songes si curieux ! dit-elle en s'animant. Moi aussi j'en ai fait tant, tant, qu'à présent je n'y crois plus. Peu importe : ce soir, je suis de mauvaise humeur, ne fais pas attention. Après tout, nous ne mourrons pas de faim.

Elle se tut un moment, puis reprit :

— Ce qui me rend lâche, c'est le froid : quand j'ai les pieds froids, je ne raisonne plus ; cela me rend lâche comme lorsque je pense à ce que tu es.

— Qu'est-ce que je suis, moi ? demanda le jeune homme vivement, bien qu'il fût habitué à ces récriminations.

— Un vil recéleur.

Il était employé à la Loterie d'État, et pour Carina, ennemie de toutes les institutions, la Loterie était naturellement un vol organisé.

— Très bien, merci, dit le jeune homme en s'inclinant. Et toi qui m'as épousé, qu'est-ce que tu es ?

— Je suis vile, moi aussi : je t'ai épousé pour assurer ma position...

— Tu n'as pas besoin de cela, et ton père...

— Assez ! dit-elle d'une voix presque sauvage.

Ils se turent, et l'heure des plaisanteries cruelles semblait passée, quand le jeune couple rejoignit sur le trottoir désert, avant d'arriver au Bazar de Rome, deux femmes en fourrures, dont l'une laissait traîner sa robe avec un air ridicule de grande dame.

— Pour calmer mes nerfs, j'ai besoin de mettre le pied sur cette traîne, dit tout bas Carina ; elle n'avait pas fini de parler

qu'elle mit le pied sur la jupe de l'élégante et passa, entraînant à sa suite son mari terrifié.

La grande dame de pacotille lança des injures en romanesque¹; mais les Goulliau étaient déjà loin, confondus parmi les curieux qui regardaient les vitrines du bazar; et Carina riait comme une enfant.

— Qui lui avait dit de laisser traîner sa robe, aussi? disait-elle. Tant pis pour elle !

— Comme tu es méchante ! Si on te le faisait à toi ?

— Moi je n'ai pas de traîne, je ne peux pas me permettre ce luxe, répondit-elle avec une amertume qui semblait feinte. Et elle reprit son premier argument: Je suis méchante parce qu'il fait froid. Pourquoi faut-il qu'il fasse froid? Pourquoi sommes-nous pauvres? Pourquoi mon père a-t-il épousé cette mauvaise femme et me refuse-t-il la pension mensuelle? Pourquoi ne puis-je trouver d'éditeur, alors que tant de femmes stupides, tant de sottes guenons en ont trouvé?

— Ton tort est de te croire supérieure à tout le monde, dit Goulliau en se donnant un air paternel. Il y a des femmes aussi qui ont mérité la situation qu'elles occupent, parce qu'elles ont lutté, parce qu'elles ont eu de la patience et de la constance et qu'elles ne se sont pas crues *quelque chose* avant que le public ne le leur ait dit. Toi, au contraire, tu ne veux pas lutter, tu te proclames toi-même grand génie, et tu te considères comme une victime parce que cinq ou six éditeurs ont refusé ton manuscrit. Vois-tu, je crois que si tu étais plus humble, tu serais plus heureuse.

Pour toute réponse, sa femme lui dit qu'il était lui aussi un crétin, mais il ne s'offensa point. Et il ne s'offensa point, parce qu'il ne se sentait pas véritablement convaincu par les arguments qu'il employait pour reconforter sa femme.

— Tu as un autre tort, poursuivit-il toutefois, c'est de ne vouloir envoyer ton manuscrit qu'aux grands éditeurs: un éditeur modeste pourrait...

Carina frémit de colère, soupira, secoua son mari:

— Je n'en peux plus ! dit-elle. Fais-moi le plaisir de te taire, ou je te crève les yeux.

(1) Dialecte populaire de la campagne romaine.

— Merci. Tu es bien aimable.

Ils se turent.

Ils étaient arrivés près du Teatro Nazionale et s'arrêtèrent un moment devant la vitrine de Mantegazza, regardant les livres nouveaux.

Tous deux pensaient toujours à la même chose, mais n'osaient plus en parler.

Une lumière crue, qui faisait paraître bleuâtre le visage des passants, inondait les rues regorgeant de voitures et de foule : les trottoirs luisants resplendissaient au reflet des lettres électriques qui flamboyaient sur la façade du théâtre, annonçant le titre de la pièce : la foule affluait au théâtre. Un fiacre s'arrêta près de Goulliau ; deux femmes en descendirent, l'une grosse, maquillée, avec un grand chapeau à plumes, l'autre nu-tête, blonde, mince, pauvrement vêtue. La première se dirigea vers le théâtre, l'autre s'arrêta près de Carina, regardant machinalement la vitrine du libraire. Elle avait les yeux cernés, fixes, verdâtres, dans un visage immobile de cire ; en se sentant observée par Carina, elle tourna la tête, regarda le jeune couple avec des yeux subitement animés d'une sauvage envie et s'en alla.

— Il y a des gens plus malheureux que nous, pensa Carina, sans pour cela reprendre courage.

Ils passèrent. De l'*Arco della Pilotta* venait une charrette chargée de lames de fer qui ressautaient avec un fracas métallique assourdissant ; une carriole tirée par un âne suivait, et les Goulliau passèrent en courant entre les deux véhicules, dont le dernier faillit les renverser.

— Il ne nous manquerait plus que d'être renversés par un âne ! dit Carina. Passe encore une automobile, mais un âne !

— C'est moins dangereux, et puis cela te servirait de réclame.

— Jamais ! jamais ! jamais ! dit-elle en secouant la tête. Un jour, Candide et Pangloss, — si c'est bien ainsi qu'ils s'appellent, — voulurent se tuer, mais, comme ils avaient la gale, ils ne se tuèrent pas, craignant que le journal local ne racontât que cette maladie honteuse était la cause de leur suicide.

— Et puis après ? demanda le jeune homme.

— Voilà, expliqua Carina, je préfère que le journal ne parle

jamais de moi, plutôt que de raconter que j'ai été renversée par un âne... Mais dis-moi un peu, jusqu'où allons-nous ?

— Jusqu'où tu voudras. Entrons-nous au café ? Me permets-tu de t'offrir quelque chose ? demanda Goulliau galamment.

— Merci, monsieur, je ne prends rien ! répondit-elle sur le même ton.

Tous les soirs cette petite scène se répétait : Goulliau offrait à Carina de la conduire au café, et elle refusait : cela avait l'air d'une plaisanterie, mais cette plaisanterie leur était amère, parce que tous les deux savaient bien que désormais ils ne pouvaient plus se permettre le luxe d'aller au café.

Arrivés à la place de Venise, ils s'arrêtèrent encore à l'angle du Corso et ils aperçurent un collègue de Goulliau en arrêt devant l'étalage du marchand de comestibles Dagnino.

— Calzi, appela le jeune homme.

L'autre se retourna : c'était un individu d'âge incertain, enveloppé dans un de ces manteaux bleus, comme on en portait il y a dix ou douze ans, un type de Juif blond, avec un petit chapeau de feutre dur posé un peu en arrière, un peu de travers sur des cheveux roux rejetés de côté par une large raie. À l'œil droit il avait un monocle qui le contraignait à une perpétuelle grimace.

— Comment vas-tu ? demanda-t-il en se tournant vers Goulliau.

Il ne regardait jamais Carina en face, quoiqu'ils se connussent depuis longtemps, et il ne lui adressait jamais la parole le premier.

— Que fais-tu ? demanda Goulliau. Qu'est-ce que tu découvres de nouveau ?

— Sais-tu ? répondit l'autre très sérieusement et avec importance, chez ce marchand j'ai découvert une très belle chose : du saucisson de Viadana !

— Vrai ? dit Goulliau en sifflotant et en feignant une grande surprise. Et puis quoi encore ?

Cependant il regardait lui aussi la vitrine, mais sa femme le tira par le bras.

— Allons-nous-en, dit-elle, pourquoi regardez-vous ces cochonneries ?... Venez avec nous, monsieur Calzi, ou bien allez vous promener...

Calzi se mit à côté de Goulliau qui lui dit :

— De l'autre côté ! Tu es peu galant, mon cher. Tu ne feras jamais ton chemin.

Calzi passa auprès de Carina.

Le Corso lui-même était presque désert, vide; le pavé, boueux et sale: on aurait dit un immense couloir, sous la voûte lointaine du ciel noir, avec les globes électriques immobiles, pâles, jaunâtres dans le brouillard.

— Et vos mariages, comment vont-ils? demanda Carina.

Calzi, qui s'arrêtait devant toutes les vitrines dont le reflet faisait scintiller son monocle, commença à rire de satisfaction et de plaisir, à cause de la question de la jeune femme.

— Très bien ! très bien ! Il n'y a que... que l'embarras du choix: il faut plus de timbres pour répondre qu'autre chose. Mais pourquoi n'avez-vous pas pris la mante que vous aviez l'autre soir? Vous n'avez pas froid ainsi?

— Il paraît que je ne m'en aperçois pas ! dit Carina. Donc, donc, qu'est-ce que vous décidez?

— Rien encore. Patience et sang-froid, disait l'apôtre sainte Barbe. C'est un jeu qui m'amuse beaucoup, d'autant plus que j'espère tomber sur une bonne affaire.

— Et cette veuve? Vous ne vous êtes donc pas arrangés? demanda Goulliau en se penchant.

— Cette veuve? rien à faire, ce n'était pas une veuve.

— Que diable était-ce alors?

— Quelque chose d'approchant, dit Carina en riant. Mais de l'argent, il y en avait, n'est-ce pas, monsieur Calzi. Oui? Et alors qu'est-ce que vous voulez? Du moment qu'il y a de l'argent, courage et sang-froid ! le reste importe peu.

— Mais il n'y avait même pas d'argent, chère madame. Voyons un peu ce qui m'arrive aujourd'hui. Voyons ! voyons ! dit-il, adressant ces « voyons ! voyons ! » plus à lui-même qu'aux autres.

Il retira son monocle et commença à souffler dessus et à le nettoyer. En même temps, il racontait:

— Hier, je reçois une lettre: la vingt-huitième, je crois; je te la ferai voir: « Cher Monsieur, j'ai lu votre annonce dans la *Tribuna*; je pense que je puis vous convenir, etc., etc. Pour mieux nous entendre, si vous voulez, venez demain à dix heures du

matin devant le square Charles-Albert : je serai habillée de telle façon, etc., etc. Vous, mettez une marguerite à votre boutonnière. » Va te promener à présent, les marguerites ! Suffit...

— Vous pouviez en mettre une en papier.

— Suffit ! Je vais au rendez-vous, la rencontre s'opère : un rhinocéros, mais agréable, en vérité. Plutôt cinquante ans que quarante, il est vrai, mais peu importe. Elle me montre ses documents, tout en règle ; je fais allusion à mes dettes, elle entend les payer ; nous marchons, et sans nous en apercevoir, comme cela, nous arrivons devant chez Buton. Machinalement, par habitude, je m'arrête pour regarder : elle aussi s'arrête ; alors je l'invite à entrer et à boire un petit verre de curaçao... À propos, sais-tu ce que j'ai découvert ? La liqueur de genièvre, l'authentique, fabriquée par les frères de la Grande Chartreuse.

— C'est vrai ? dit Goulliau, vers qui Calzi se tournait sans cesse. Où ? où ?

— Continuez votre histoire, monsieur Calzi ! supplia Carina.

Mais il semblait que l'autre prenait plus d'intérêt au genièvre, car il proposa avec insistance de retourner en arrière pour montrer aux Goulliau le bar où l'on trouvait la liqueur et pour la leur faire goûter.

— Demi-tour ! commanda aussitôt le jeune homme, toujours sifflotant.

— Moi, je n'y vais pas ! répondit Carina.

— Madame Caterina ! Eh bien ! moi je ne continuerai pas mon histoire !

Alors ils retournèrent sur leurs pas, d'autant plus que le brouillard augmentait, humide et froid, ils remontèrent place de Venise et entrèrent au bar. Calzi continuait son récit :

— Donc le rhinocéros accepte. Cristi ! un, deux, trois petits verres ; le dernier elle voulut le payer. Puis elle me fait une proposition : « Allons déjeuner à la campagne ; nous paierons chacun notre part ». Nous allons ; très bien...

— Elle t'a tout fait payer ?

— Non, nous avons payé la moitié chacun ; mais quel biberon ! une fameuse ribote, mon cher ! Cristi ! j'ai dû la faire mettre au lit et je l'ai plantée là : que Dieu et la très Sainte Vierge

te bénissent ! — Trois petits verres de genièvre ! cria Calzi en entrant au bar.

Un homme avec deux petits chiens, l'un beaucoup moins gros que l'autre, était debout devant le comptoir. Carina se baissa pour regarder les toutes petites bêtes, et demanda si c'était le petit et la mère.

— Celui-là est le grand-père ! dit l'homme avec dépit, comme si on l'eût personnellement offensé.

— Qu'est-ce qu'ils mangent ?

— Trente centimes de biscuit tous les jours et un peu de lait.

Carina se releva en soupirant.

— Tu aimerais à en avoir un ? demanda Goulliau, en s'adressant à sa femme comme à un enfant. Tu l'auras l'an prochain : à ce moment-là nous serons riches.

— Oui ! oui ! dit brusquement Calzi. Vous en aurez un, mais plus gros que celui-là. Voyons ! voyons ! ce genièvre, eh ? voyons ! quel arôme ! voyons ! quelle délicatesse !... On se demande s'ils sont vrais ou artificiels, ces petits chiens ?... Madame Caterina, ne vous en purléchez-vous pas les lèvres ?

— On dirait de l'eau-de-vie, dit Carina.

— Allons donc, de l'eau-de-vie ! s'écria Calzi blessé.

Ils sortirent ensemble, mais il rentra un moment dans le bar, puis rejoignit les Goulliau près du théâtre et les accompagna jusque chez eux. Ils remontèrent la via Nazionale, la via Quattro Fontane, la via Venti Settembre où les Goulliau habitaient au dernier étage d'un immense palais. Sur les grands trottoirs absolument déserts les réverbères à quatre becs ressemblaient à de monstrueuses fleurs jaunes voilées de brouillard ; dans l'angle de la fontaine, près du palais Barberini, une petite bossue blonde accroupie sur une chaise gardait son modeste étalage d'allumettes et de journaux. Une tristesse infinie pesait sur le carrefour boueux, d'une solitude inaccoutumée, enfermé dans un cercle de brouillard ; et la petite bossue avait l'air du génie laid et mélancolique de la nuit froide, illuminée par les grandes fleurs fantastiques des réverbères jaunes. Carina contempla ce tableau et sentit son cœur serré d'une angoisse profonde. Le bavardage de Calzi lui déchirait les nerfs comme le grincement d'une lame rouillée, au point

qu'elle sentit le besoin de lui dire quelque insolence. Elle se rappela l'histoire de Candide et de sa honteuse maladie.

— Monsieur Teodoro, demanda-t-elle, avez-vous jamais eu la gale, vous ?

L'autre la considéra, stupéfait ; puis il regarda Goulliau, et, le voyant rire, se toucha le front du doigt en secouant plusieurs fois la tête.

Ils pénétrèrent dans le vestibule princier du grand palais où habitaient les Goulliau : une fontaine murmurait au fond de la cour, une grande torchère répandait une lumière tranquille entre les colonnes de marbre de l'entrée majestueuse. Toutes les fois que Calzi, traversait ce vestibule, il éprouvait une sorte de respect, comme s'il eût traversé un sanctuaire ; il ne manquait pas de s'arrêter pour contempler les degrés de marbre du rez-de-chaussée, et une niche où l'on entrevoyait la blancheur d'une statue du plus mauvais goût.

Cette fois encore, il s'arrêta, Goulliau fit comme lui ; Carina prit les devants pour voir si elle avait une lettre chez le concierge.

— Qui habite là ? demanda Teodoro Calzi avec un étonnement toujours nouveau. Cristi ! ces gens-là mettent leurs statues jusque dans l'escalier.

— Si tu voyais l'entrée de l'appartement ! dit Goulliau. Avant-hier, la porte était ouverte, parce qu'il y avait une réception : tout en velours, mon cher, avec de véritables arbres et deux lions...

— Véritables ?

— Non, comme on en fait maintenant : tu as vu ces chiens dans une vitrine du Corso ? Comme cela...

— Deux lions ? Cristi ! qui habite là ?

— Une dame allemande qui porte perruque. Tiens ! s'exclama Goulliau comme frappé d'une idée lumineuse, elle te conviendrait très bien, celle-là.

— Voyons ! voyons ! dit l'autre avec un rire modeste et satisfait ; mais il s'empessa de détourner la conversation.

— C'est dommage qu'il n'y ait pas de magasins dans la via Venti Settembre, dit-il, je ne l'aime pas à cause de cela.

— Que veux-tu ? à part le roi, il y a nous, les gens comme il faut, et nous ne voulons pas être incommodés... répondit Goulliau ;

mais la plaisanterie s'éteignit sur ses lèvres, quand il vit revenir Carina très pâle, tenant un pli à la main.

— Ton rêve, le voici ! dit-elle d'une voix amère et dépitée comme si elle eût fait un crime à son mari de ce que son roman à elle était encore refusé. Et elle monta par le second escalier aux marches hautes et nues ; son mari la suivit et Calzi, pris d'une vive curiosité de savoir ce qui était arrivé et ce que contenait le pli, rejoignit les Goulliau, bien qu'on ne l'eût pas invité à monter.

— Ils ne l'ont pas même lu ! pas même lu ! disait Caterina, en montant rapidement l'escalier, et dans le vide glacé sa voix résonnait, haletante et douloureuse.

— Qu'est-ce qu'on n'a pas lu ? se demandait Calzi ; et il combinait une ruse pour faire parler Goulliau après avoir éloigné cette dame Caterina qui avait le diable au corps. Il s'arrêta au premier palier et commença à crier :

— Ami, j'espère bien que tu ne me feras pas monter jusqu'à la coupole pour te souhaiter bonne nuit.

Goulliau s'arrêta, pendant que Caterina continuait à monter.

— Bonne nuit, donc, dit Calzi, en rejoignant le jeune homme qui avait pris un air lugubre.

— Tu ne montes pas ?

— Pour quoi faire ?

— Je t'offrirai un verre de vin.

Calzi médita quelque temps.

— Quel vin ?

— Toscan.

— Sais-tu où l'on trouve du bon toscan ? à tel endroit : vraiment extraordinaire.

Goulliau s'irrita légèrement, cette fois, et faillit répondre une sottise ; mais, à l'inverse de sa femme, il savait dominer ses nerfs, et il répéta son invitation que Calzi accepta sans se faire prier davantage.

Carina était déjà très en avance, et Goulliau montait lentement, d'un air las et distrait, s'arrêtant par moments.

— Cristi ! dit Calzi combien de marches avez-vous ? Trois cent mille ? chaque fois j'attrape une suée que c'en est un plaisir.

Voyant que l'autre ne faisait plus attention à lui, il le rejoignit et lui prit le bras.

— Patience et sang-froid ! reprit-il ; puis, baissant la voix : Qu'est-ce que c'est, ce pli qu'a reçu ta femme ?

— Un manuscrit, répondit Goulliau suggestionné. Le manuscrit d'un très beau roman qu'elle a écrit. Mais elle s'obstine à l'envoyer à de grands éditeurs qui, naturellement, le refusent.

— Voyons ! voyons ! Ta femme écrivain ! Celle-là est nouvelle, disait l'apôtre sainte Barbe.

— Elle n'a jamais rien publié, dit Goulliau. Et son tort est de vouloir se faire connaître tout d'un coup.

— Voyons ! voyons ! se répétait à lui-même Teodoro Calzi, rempli d'étonnement. Comment est-il ? long ? très long ?

— Non, plutôt court ; presque une nouvelle, mais charmant, très original. J'ai lu très peu de choses aussi parfaites, répondit Goulliau, qui éprouvait un amer plaisir à se confier à Calzi.

— Moi, je le vendrais, dit Teodoro tout pensif. Une annonce dans la *Tribuna*. Il y a toujours des gens qui ont de l'argent à jeter par les fenêtres. Puisqu'on ne trouve pas d'éditeur !

— Calzi ! fit Goulliau révolté, en pensant à Carina. Si elle t'entendait !

— Elle, c'est une autre paire de manches ! s'écria Teodoro non sans quelque mépris. Les femmes ne raisonnent jamais. Cristi ! cent soixante-huit marches ! la tour de mon pays en a la moitié.

Ils étaient arrivés.

— Quelle infection ! dit Calzi en pénétrant dans la petite antichambre obscure ; vous n'ouvrez donc jamais les fenêtres, vous ? et pourtant de l'air, dans ce quartier, il y en a.

— Infection ! infection ! s'écria Goulliau qui commençait à s'irriter sérieusement, quelle infection ? Ce sont les fleurs que Carina a rapportées du Ponte Nomentano.

— Fleurs ou non, reprit l'autre en haussant la voix, il y a ici une odeur épouvantable, et si tu n'ouvres pas la fenêtre, je n'entre pas.

Goulliau dut ouvrir la fenêtre de la salle à manger qui servait aussi de salon, tandis que Carina se réfugiait dans la chambre à coucher pour fuir la tentation de lancer au nez de Teodoro le pli qu'elle tenait à la main.

— Tu dors ? demanda Goulliau, en entrant dans la chambre environ une demi-heure après.

Carina, étendue et cachée jusqu'au visage sous la couverture rouge, sortit un doigt et fit signe que non.

— Et les pieds, comment vont-ils ?

— Bouillants.

— Quel type, ce Calzi ! dit le jeune homme en se déshabillant. Il n'a pas voulu s'en aller avant d'avoir réussi à me faire dire ce que contenait le pli que tu as reçu.

— Tu aurais pu te taire ! cria Carina en sortant sa tête de dessous la couverture et en rougissant de colère. Qu'est-ce que cette brute peut y comprendre ? Tu profanes mon œuvre.

— Du calme ! dit Goulliau en laissant tomber l'une après l'autre ses chaussures jaunes. Il connaît tout le monde, il peut parler à quelqu'un ; il connaît des typographes, des journalistes, des députés : tu sais bien que c'est une espèce d'homme d'affaires.

— Je n'ai pas besoin de ces gens-là.

— Tu n'as besoin de personne ; et tout le monde sait bien se passer de toi ! dit le mari, en colère.

Elle ne répondit pas, frappée de cette triste vérité. Goulliau prit à la main l'une de ses bottines et machinalement l'examina ; il s'aperçut que la bottine, outre qu'elle était plus d'été que d'hiver, était en train de s'user, sans se déchirer, comme un malade qui s'obstine à ne pas prendre le lit. Quelle tristesse, quelle tristesse dans cette pauvre chaussure jaune qui dépérissait lentement, comme un phtisique ! Goulliau la reposa sur le tapis, et tout en se baissant, il fut pris d'un mouvement de rébellion contre sa femme. Avant d'éclater, pourtant, il enleva aussi ses chaussettes, les jeta sur le tapis, puis parla :

— Écoute, il y a des fois où je n'arrive pas à te comprendre, tu es déraisonnable comme un cheval de la Maremma¹. Qu'est-ce que tu vas faire à présent ! Ôte-toi cela de la tête, ni Treves, ni Roux, ni un autre éditeur, pas même Salani, puisque tu veux que je te le dise, ne publieront jamais ton roman. Il aurait beau, il a beau être un chef-d'œuvre, ils ne le publieront pas. Pourquoi t'obstines-tu ? Porte-le à un journal, fais le connaître, publie-le

(1) Locution proverbiale en usage à Rome.

en feuilletons, mais publie-le; qu'est-ce que tu espères? Tu ressembles à ces gens qui, ayant un capital et voulant le doubler, le laissent improductif, plutôt que de le prêter à petit intérêt. Regarde les autres écrivains : elles ont commencé dans de petites feuilles de province et maintenant elles sont arrivées aux plus grandes revues d'Europe.

Carina riait, cachée de nouveau sous la couverture. Encouragé par ce rire, Goulliau prit à un clou sa chemise de nuit, et dit :

— Il y a des journaux qui paient très bien les feuilletons : et puis ils s'engagent à faire paraître le roman en volume, en se réservant tous les bénéfices de cette première édition. Pourquoi ne pourrais-tu pas...

— C'est cette brute de Calzi, ton digne collègue, qui t'a conseillé? cria Carina en montrant de nouveau son visage enflammé sur la blancheur du drap chiffonné. Employés ! employés ! Vous ne voyez pas plus loin que deux misérables sous !

« Hélas ! c'est vrai ! continua-t-elle amèrement. Moi, je n'ai plus rien à apporter sur la table quotidienne. Mon père, lâche comme vous l'êtes tous, vous autres hommes, me refuse ce qu'il m'avait promis, pour donner à manger à une donzelle; moi je ne produis pas, c'est vrai, je ne produis rien. Il est juste, par conséquent, que je vende ma pensée; il est juste que je rabaisse mon art jusqu'au métier d'esclave ! Il est juste que je mette en feuilletons le songe de mon âme, pour convertir en pain les sous que les bonnes, les cochers, les soldats, lecteurs du feuilleton, me donneront en échange de l'heure de plaisir que je leur aurai vendue. C'est-à-dire que...

— Carina, tu deviens folle ! dit le mari, en se couchant. Calme-toi ! je n'ai pas voulu dire... ma petite Carina !

Il cherchait à l'embrasser, mais elle le repoussa, en lui posant les mains sur la poitrine.

— J'aimerais mieux, vois-tu, dit-elle en se calmant, vendre le roman à quelque imbécile qui le publierait sous son nom. Je m'avilerais, moi, mais je n'avilerais pas mon œuvre.

Goulliau se rappela que Calzi avait eu la même idée, mais il ne dit rien, pour ne pas irriter davantage sa femme. Il ne manifesta même pas son sentiment sur cette idée qui, chez Calzi, était le point de départ, et chez Carina, le terme d'un raisonnement,

mais il éprouva un profond dégoût pour la logique de son ami et de sa femme.

Il se borna à observer :

— Mais la personne qui achète le roman peut le publier également en feuilletons ou chez un éditeur populaire.

— Comme tu es naïf ! Celui qui *achète* un livre, ne l'achète pas pour le revendre, mais, de même qu'il a payé l'auteur, il paie le grand éditeur qui le lui publie, répondit Carina, entièrement calmée.

— Eh bien ! alors, faisons la paix ! dit le mari. Oh ! comme tu as les pieds froids ! Tu disais qu'ils étaient bouillants !

— Ils sont bouillants parce que j'ai l'illusion qu'ils le sont. Qui peut m'enlever l'illusion ? Vois-tu, pendant que tu étais à côté, avec ton imbécile de collègue, moi je rêvais, je m'imaginai être... Mais pourquoi te le dirais-je ? Non, tu ne peux pas, tu ne peux pas me comprendre.

— Carina, dit le jeune homme d'une voix sérieuse, je ne te comprends pas, c'est vrai, mais il y a pourtant une chose que je comprends : c'est que j'avais l'illusion d'être un homme heureux parce que je travaillais et que j'aimais, parce que j'étais d'intelligence avec ma femme et qu'elle était d'intelligence avec moi ; parce que nous étions pauvres d'argent, mais riches de songes, d'amour, de bonne volonté, et aussi d'esprit ; parce qu'enfin nous possédions toutes les choses que l'argent et la gloire ne peuvent donner. Aujourd'hui, cette illusion me paraît sur le point de s'évanouir, parce que je connais une personne qui, lorsqu'elle se trouve bien, lorsqu'elle n'est pas en butte aux petites contrariétés de la vie, se grise de belles paroles, dit qu'elle est forte, qu'elle est fière d'être pauvre et d'être un génie méconnu, qu'elle est bonne et généreuse ; puis, au premier obstacle qu'elle rencontre, elle se cabre, devient méchante et extravagante comme le diable...

— Je dors... dit Carina qui avait fermé les yeux. Le frère peut s'adresser au mur pour continuer son sermon.

Mais Goulliau sentit que sa voix était changée, et il se tourna, non pour adresser son discours au mur, mais pour éteindre la lumière. Et peu après, dans l'obscurité de la chambre, à peine traversée par la lueur indécise et incolore des vitres sans rideaux, ouvertes sur un fond de nuées lointaines, on entendit le bruit d'un baiser.

Carina fut la première à s'éveiller et, à peine eut-elle sorti de dessous la couverture sa petite tête ébouriffée, qu'elle eut un mouvement de joie en voyant que la journée était belle.

À travers les vitres ternies, on *sentait* le ciel très pur : un cri limpide d'alouette montait, parmi le gazouillis de mille autres oiseaux rassemblés sur les arbres de la villa Barberini, semblable à un long jet d'eau qui s'élance parmi les mille petits murmures d'une fontaine. La rumeur interrompue des voitures arrivait comme le grondement lointain d'un torrent.

Au bruit des voitures et au chant des oiseaux se mêlait la plainte timide d'un violon provenant des deux chambres voisines que les Goulliau avaient sous-louées à un étranger.

Carina écoutait : il lui semblait voir les arbres jaunes des jardins, sous les fenêtres, calmes et baignés de rosée dans le matin d'automne, et les alouettes et les oiseaux trempés par l'humidité des feuilles. Que disait le chant des oiseaux ? Ils devaient avoir froid, faim aussi, peut-être, et pourtant leur cri était joyeux et inspirait la joie.

Elle repensa au pli qu'elle avait jeté sur la table, et compara son œuvre au chant des oiseaux. C'était une histoire gaie, toute de bonheur, fraîche et lumineuse comme le titre dont elle était parée. En la lisant, on devait éprouver la sensation d'allégresse qu'éveille le chant des oiseaux ; et pourtant, comme les oiseaux à l'approche de l'hiver, celle qui l'avait écrite souffrirait le froid et, qui sait ? peut-être aussi la faim.

Carina ne se faisait pas d'illusions, bien qu'elle affirmât le contraire. Le traitement de Goulliau ne pouvait plus suffire : de jour en jour, toutes les choses les plus nécessaires à la vie enchérissaient ; l'année sainte¹ jetait sur Rome une malédiction infernale. Pour ne pas perdre la lumière et le soleil de leur chambre à coucher, où Carina passait toutes ses journées, les Goulliau avaient sous-loué deux chambres de leur appartement, plutôt que d'aller habiter en quelque quartier obscur ; mais cela ne suffisait

(1) Année de jubilés pontificaux et de fêtes religieuses qui attirait à Rome une grande foule de pèlerins et d'étrangers.

pas, ne pouvait pas suffire ! Carina avait congédié la bonne, se contentant de demi-journées que lui faisait une vieille parente du concierge ; mais cela non plus ne suffisait pas. Malgré tout, Carina ne désespérait pas ; seulement, quand elle avait froid, — et s'il y avait du soleil et de la lumière, le froid non plus ne manquait pas à cette altitude respectable de l'appartement de la via Venti Settembre, — elle ne parvenait pas à dominer ses nerfs ; et une tristesse pénétrante l'envahissait soudain, comme un souffle de vent glacé, quand elle songeait qu'elle allait mettre au monde la créature dont le germe commençait à peine à se développer en elle, avant d'avoir réalisé ses rêves de bien-être.

Et ces rêves eux-mêmes qui, autrefois, l'abandonnaient rarement, commençaient maintenant à lui manquer ; ses nerfs se ressentaient du froid, comme les cordes d'un instrument de musique, et son âme, semblable à l'eau d'un fleuve, reflétait les nuées d'automne ; mais ensuite, l'éclat d'un ciel pur, un cri d'alouette, la vibration de l'air matinal, suffisaient pour rendre l'accord à l'instrument et rasséréner l'eau du fleuve.

Ce matin-là, quand son mari s'éveilla en lui souriant, elle lui adressa un petit discours philosophique :

— J'écoutais les oiseaux, dit-elle, et je pensais qu'ils n'ont ni maisons, ni pain, ni vêtements, et qu'ils n'en sont pas moins heureux, et même qu'ils cherchent, consciemment ou non, à rendre la gaieté à ceux qui écoutent leur chant. Pourquoi ne pourrions-nous pas être, nous aussi, semblables aux oiseaux ?

— ... Pourquoi ? répondit le jeune homme. Parce que nous ne pouvons pas prendre ce que nous trouvons, comme les oiseaux...

— Parce que nous ne *savons* pas le prendre, dit Carina.

— Eh bien ! c'est justement ce que je te disais hier soir ! s'écria le mari.

— Je ne me rappelle pas que tu m'aies dit cela, reprit-elle. D'ailleurs maintenant je te ferai voir si oui ou non, je sais prendre mon bien où je le trouve.

— Qu'est-ce que tu feras ?

— J'irai trouver le directeur de ce journal pour lui offrir le *Printemps*. S'il n'en veut pas, je le vendrai au premier venu.

Voyant qu'elle reprenait sérieusement cette dernière idée, Goulliau s'assombrit et dit d'une voix dure :

— Cela, je ne le permettrai jamais : comprends-tu ? jamais !

— C'est ce que nous verrons ! fit-elle, en chantonnant.

Puis elle se leva, fit sa toilette, se peigna, alla ouvrir la porte à la femme de ménage qui sonnait.

— Bonjour, madame ; quelle chaleur aujourd'hui ! s'écria la femme, une petite vieille serrée dans son corset, les cheveux teints d'un blond éclatant, peignée à l'Iris, couverte d'une antique fourrure de Mongolie qui lui donnait l'apparence d'une dame.

— Vous êtes venue tard aujourd'hui, dit Carina : allumez le feu tout de suite.

— C'est Madame qui s'est levée de bonne heure, riposta la petite femme en enlevant sa fourrure. Madame est déjà peignée : oh ! comme Madame est mal peignée, avec ses beaux cheveux ! si Madame voyait la dame du propriétaire, comme elle se peigne bien !

Carina rentra dans la chambre et alla secouer son mari qui lisait :

— Allons, lève-toi ! lève-toi ! je veux ouvrir la fenêtre.

— Qu'est-ce que tu as ce matin, mon petit oiseau ? demanda Goulliau en lui ébouriffant les cheveux. Qu'est-ce que tu as rêvé ?

— Laisse mes cheveux, je suis assez dépeignée comme cela : cette bête de Lucia vient de me le dire. Je ne peux plus la souffrir, cette femme, je la renverrai, je ferai tout moi-même, tout, tout. Laisse-moi, je veux ouvrir la fenêtre, je veux sortir ; lève-toi, laisse-moi ! dit-elle, en se débattant entre les bras de Goulliau qui l'avait prise par le cou.

— Tu as le diable au corps, ce matin, dit-il. Où veux-tu aller à pareille heure ?

Pendant qu'il finissait de s'habiller, Carina ouvrit et se mit à la fenêtre ; et bien qu'elle fût habituée au splendide panorama dont elle jouissait tous les jours de son haut balcon, elle ne put retenir un petit cri d'admiration. Pendant la nuit, il avait plu abondamment, et à présent, Rome tout entière resplendissante sous de minces vapeurs d'azur, semblait émerger du matin d'automne, comme une déesse à travers les voiles à peine écartés d'un songe divin.

Dans l'ample demi-cercle de l'horizon, le ciel s'enfuyait sous de tendres vapeurs de violette ; des lignes de campagne, vertes

comme la mousse, des arbres estompés sur le ciel comme des nuages, des nuages rosés, ourlés d'or, coloraient les lointains de cette vision merveilleuse. Sous la fenêtre de Carina, les jardins Barberini s'étendaient comme un splendide tableau représentant l'automne. Les arbres, d'un jaune flamboyant, quelques-uns d'un rouge de rouille, brillaient encore, trempés de pluie, sur le fond des allées couleur de chair : on aurait cru voir d'immenses bouquets de fleurs monstrueuses. Sur les statues effritées sautaient les oiseaux : pas un souffle de vent, pas âme qui vive pour animer la solitude dans ce lieu : des plaques d'eau stagnaient sur les marches du belvédère, des feuilles jaunes voltigeaient dans l'air immobile et retombaient en silence sur les allées claires. On aurait dit un jardin enchanté et inconnu, caché au sein de la ville : une perle dorée oubliée dans le creux d'une coquille sonore.

Ce jardin était en même temps la joie et la douleur de Carina : elle le convoitait ardemment et comprenait qu'elle ne pourrait jamais arriver à le posséder qu'avec le regard. En dehors des vulgaires jardiniers, elle ne voyait jamais personne traverser les allées jaunes de soleil ou de lune, toujours emplies de songe et de chants d'oiseaux ; et ce lieu ressemblait à un trésor mystérieux gardé par un dragon méchant qui n'en jouissait pas et empêchait les autres d'en jouir.

Oh ! descendre là, dans le matin emperlé d'automne, goûter le songe des allées solitaires, la fragrance des feuilles mourantes, la vision du ciel brillant parmi les arbres d'or ; embrasser, dans la joie du pur matin, les vieilles statues rongées par le temps et mourant de leur inutilité même, crier avec l'alouette, secouer les rameaux trempés et les feuilles mortes d'ennui, rendre la vie à ce lieu, et vivre de la vie de ce lieu magnifique et vain !

Qui l'empêchait de le faire ?

Quel dragon stupide gardait les grilles, et à elle, à elle qui sentait qu'elle possédait le jardin de toute son âme, oserait en interdire la possession matérielle ?

Elle pensa aux squares ouverts au public, où elle allait se chauffer au soleil parmi les vieilles pauvresses, et, par association d'idées, elle pensa au square Charles-Albert qu'elle devait traverser ce matin pour aller chez le directeur du journal à qui elle voulait porter son manuscrit. Et soudain elle sentit une onde

de dégoût et d'amertume envahir son cœur, en se rappelant qu'il lui fallait convertir en pain l'œuvre de toute son âme. Elle se retira du balcon, pâle, les yeux cernés, et ferma la fenêtre avec fracas.

Goulliau avait fini de s'habiller et brossait soigneusement son chapeau, qui n'était plus tout neuf, en lui disant avec une résignation mélancolique :

— Et maintenant, allons dans cette galère...

Carina regarda le chapeau, entendit les paroles que Goulliau adressait à son vieux compagnon de misère, et oublia les oiseaux, la belle journée, la vision merveilleuse de Rome, toutes les jolies choses inutiles qui tout à l'heure la rendaient heureuse.

*
* *

Son mari sorti, elle écrivit à son père une longue lettre d'insolences, puis elle prit son manuscrit, sortit et alla porter la lettre à la gare. La rue était boueuse, mais le ciel bleu et l'air tiède. La place de la gare était très animée : une grande foule attendait un pèlerinage méridional ; à l'horizon, au fond des grandes rues, quelques nuages brillaient, pareils à des collines d'argent : le pavé de la gare ressemblait à une mosaïque de métal, et fourmillait de fiacres aux chevaux trempés, fumants, de gens crottés, de véhicules en mouvement. Des arbres du jardin pleuvaient des gouttes d'eau et des feuilles d'or pâle ; les tramways rouges glissaient rapidement, parmi la foule qui se reculait au passage de la grande bête électrique, énorme et pacifique.

Carina se mêla à la foule, oubliant ses propres soucis dans le plaisir qu'elle éprouvait toujours à observer la vie multiforme du peuple. Ce plaisir était légèrement caustique, ou, tout au moins, il paraissait tel à la jeune femme qui souvent, quand elle s'arrêtait dans un rassemblement de gens pressés autour d'un charlatan, devant une vitrine, auprès d'un gamin industriel dessinant une silhouette sur un trottoir, excusait sa propre curiosité en feignant de la croire purement artistique.

Devant la sortie de la gare s'allongeait la file immobile des monumentales voitures des hôtels ; une glace brillait, un cocher,

assis plus haut que les autres, dominait la foule avec l'air important d'un diplomate de comédie.

À l'arrivée des pèlerins, la foule se rua vers la sortie et resta un peu déçue en voyant les mêmes figures de prêtres grands et gros, fatigués, avec une barbe de plusieurs jours, qui guidaient et poussaient des troupeaux de pauvres femmes chargées de paquets, accablées de fatigue et remplies d'ahurissement. Une nuée de camelots s'insinuaient dans la foule, entourant les pèlerins et les prêtres : l'un surtout, qui avait l'air d'un monsieur, blond et élégant, agitait sous le nez des pauvres femmes un assortiment de chapelets dorés, en criant d'une voix monotone :

— Deux sous ! deux sous ! deux sous ! Les rosaires de l'année sainte : deux sous ! deux sous ! deux sous !

Il n'arrivait pas à en vendre un seul, mais il continuait à tourner, flegmatique, rigide dans son beau faux-col glacé ; l'on aurait dit que l'unique but de sa vie était de crier de cette voix monotone :

— Deux sous ! deux sous ! deux sous !

Un groupe de petits cireurs de contrebande, cachés dans la foule, nettoyaient en toute hâte les bottines des femmes ; une naine en corsage violet, avec un beau collet de fourrure, ses petites poches remplies de *billets de la fortune*, observait attentivement le manège des gamins, en murmurant :

— Les gardes ! les gardes !

Deux pèlerines, près desquelles Carina s'arrêta, regardaient la naine comme un être surnaturel ; et quand celle-ci s'aperçut de la curiosité qu'elle éveillait, elle en profita pour vendre aux femmes ses billets de la fortune.

— En avant ! cria un prêtre d'une voix rauque, en poussant son troupeau.

Les vendeurs ambulants et les marchands de cartes postales se croisaient et se bousculaient familièrement : une tiède odeur de pâtisserie flottait dans l'air ; mille voix vibraient sur le fond d'un grondement diffus produit par les voitures, les tramways et les rumeurs lointaines.

Un gros prêtre rouge tomba évanoui en sortant de la gare ; la foule se précipita autour de lui, et Carina elle aussi s'élança en avant. Parmi cent têtes de curieux, elle entrevit le front chauve

du prêtre qui devenait rouge, puis violacé; elle entendit une plaisanterie triviale murmurée par un marchand de gâteaux à propos de ce front congestionné, et sourit. Mais aussitôt elle regretta son sourire vulgaire et cruel, et elle s'arracha à la foule avec un sentiment de dégoût et de colère contre elle, parce qu'elle s'était mêlée à la masse inconsciente et sauvage.

Comme elle traversait la place, une bicyclette qui passait la frôla, lui donnant l'impression d'un grand oiseau silencieux; elle reconnut dans le cycliste blondasse qui portait une casquette à visière, un chroniqueur du journal vers lequel elle se dirigeait et elle rougit.

— Et pourtant je ne suis pas timide ! se dit-elle. J'ai rougi comme si cet homme s'était aperçu que je vais demander une aumône. Eh bien ! non ! Je veux m'imposer, je veux qu'on me connaisse pour ce que je suis.

Elle continua sa route. Les rues séchaient rapidement, les trottoirs semblaient lavés : toute la via Nazionale, sous le ciel d'azur qui se perdait dans un fond de petits nuages gris dorés, était inondée d'une vive lumière bleue dans laquelle les figures des passants se dessinaient en contours précis, comme dans une photographie très nette.

Carina aimait cette grande et belle rue, de l'amour qu'on porte à un paysage ou à une œuvre d'art : quelquefois, à certaines heures de la journée, sous certains effets de lumière, en suivant le large ondolement de la foule, ou bien en se perdant sur les grands trottoirs déserts comme la rase campagne, elle éprouvait une sorte d'enchantement, il ne lui semblait plus qu'elle marchait, elle croyait traverser un fleuve tranquille ou légèrement agité, éprouvant le vertige que donnent le jeu et le reflet de l'eau courante.

Ce matin-là aussi, dans la lumière bleue qui illuminait les trottoirs clairs, elle éprouva ce vague sentiment de bien-être et d'inconscience, bien qu'elle se rappelât le but de sa course et qu'il lui semblât qu'elle allait consommer le sacrifice de tout son idéal d'artiste.

— Je ne suis pas timide : allons ! se répéta-t-elle en entrant à la rédaction du journal.

Dans l'escalier, elle rencontra une femme vêtue de noir et cette rencontre lui donna courage.

Allons ! Une chaleur suffocante régnait dans l'escalier obscur. Arrivée en haut, Carina s'arrêta, essoufflée; le cœur lui battait rapidement.

Un gamin pâle, avec des yeux désabusés et cernés d'homme vicieux, lui demanda ce qu'elle voulait.

— Le directeur.

— Il n'est pas encore là.

Elle, se souvenant qu'elle n'était pas timide, prit un ton arrogant:

— Il m'a donné rendez-vous à onze heures ! Portez-lui ma carte !

Le jeune garçon prit la carte, disparut, revint.

— Entrez.

Carina se trouva dans une grande salle dont le plafond vitré laissait pénétrer une lumière grise de crépuscule: de vieux divans jaunes et une grande table couverte de feutre vert composaient tout le mobilier.

Un ouvrier, assis dans un coin, attendait patiemment et timidement. Carina éprouva encore une fois un sentiment d'humiliation en voyant que l'heure passait, que personne ne venait l'appeler, qu'elle-même, avec son manuscrit entre les mains, devait attendre timidement et patiemment comme l'ouvrier, venu sans doute pour réclamer au sujet de quelque fait divers; et tout à coup elle se révolta et sortit dans le couloir. Quelques individus allaient et venaient; par les portes ouvertes on entendait des voix d'hommes et des éclats de rire: quelqu'un parlait au téléphone, un jeune homme tenant à la main une tasse de café se montra au fond du couloir, et apercevant Carina s'avança vers elle.

— Le directeur? demanda-t-elle en rougissant.

— Venez, je vous prie, dit le jeune homme.

Il l'introduisit dans un salon à demi-obscur, et pendant qu'elle attendait de nouveau, il entra dans la pièce voisine en laissant la porte entrouverte, et il dut annoncer qu'il y avait là une femme qui demandait le directeur, parce qu'elle entendit une voix nasale prononcer avec un accent de compassion ironique:

— Pauvre directeur !

Un éclair de colère passa dans les yeux de Carina. Pour qui

la prenait-on ? Ou bien ces hommes devinaient le motif réel de sa démarche et la méprisaient-ils jusqu'à la plaindre et railler l'homme qui était obligé de la recevoir ? Elle se sentit avilie et forte en même temps, et voulut partir : mais à peine était-elle dans le couloir que le jeune homme passa la tête à la porte du salon et la rappela :

— Mademoiselle, par ici !

Elle revint sur ses pas, un peu flattée de ce « Mademoiselle », et le jeune homme la conduisit à la Direction.

Un monsieur gras et pâle, avec deux longues moustaches noires, écrivait devant une table de bois reluisant, qui, sous le reflet d'un grand vitrage, semblait d'argent. Pendant les cinq minutes que Carina passa là, elle ne vit que le reflet de la table et les moustaches du directeur, et remarqua que l'une de celles-ci était plus longue que l'autre.

— C'est bien, dit le directeur d'un ton bienveillant, après qu'elle eut formulé son offre, revenez au commencement de décembre et je pourrai vous dire quelque chose.

Elle se retrouva dans la via Nazionale sans savoir par où elle était passée ; elle éprouvait une grande tristesse, mais en même temps une vive satisfaction pour le sacrifice qu'il lui semblait avoir accompli.

Elle remonta lentement la via Parma, l'escalier qui conduit au square, et s'accouda à la balustrade, observant le travertin criblé du parapet qui était imprégné d'eau comme une éponge de pierre. Sur les platanes dépouillés, quelques feuilles sèches, couleur de fer rouillé, tremblaient, peureuses de se détacher du rameau qui les avait vues naître et mourir. Carina regardait la pierre et les feuilles : ah ! oui, de même que le travertin s'en allait en miettes, de même que la feuille qui s'obstinait à rester sur la branche devait pourtant mourir et se perdre, ainsi son rêve, doux et fort, se consumait et mourait, bien qu'elle s'obstinât à ne pas s'abandonner encore.

Elle trouva chez elle une surprise qui, sur le moment, lui causa une joie très vive : le mignon chien microscopique qu'elle avait admiré la veille au bar. La petite bête, mi-tondue, mi-couverte d'une toison frisée, avait l'air d'un jouet enveloppé d'une fourrure de Mongolie. Elle avait déjà pris possession de la salle

à manger et était fort occupée à déchirer de ses petites dents la frange d'un fauteuil; en voyant Carina, elle la regarda d'un regard qui avait quelque chose d'humain, avec ses yeux minuscules, noirs et luisants, puis lui lança au visage un aboiement aussi faible qu'insolent.

Carina prit dans ses mains la gracieuse petite bête, la souleva en l'air, se la mit autour du cou, la porta dans sa chambre et la jeta sur le lit. Et tout en enlevant son chapeau et en cherchant un ruban dans le tiroir de l'armoire, elle riait toute seule, et parlait au chien avec des mots caressants et enfantins:

— Et ton grand-père, où l'as-tu laissé? Chip, Chip? Qu'est-ce que tu viens faire ici? Tu auras froid: je te mettrai la fourrure de Lucia. Attends. Tiens-toi tranquille! Voilà: comme tu es beau maintenant, avec ce ruban rouge! Ah, voilà! se dit-elle après avoir noué le ruban. Comme il va rire, ce brave Goulliau! Attends, attends!

Entendant son mari monter l'escalier, elle courut prendre la pèlerine de Lucia et la jeta sur le petit chien qui se tint caché sans bouger.

— Cicino, dit-elle à son mari qui entraît, nous avons déjà notre bébé!

Lui, encore essoufflé pour avoir monté l'escalier en courant, alla voir ce qu'il y avait sous la pèlerine et se mit à rire.

— Ce fou de Calzi! Quel type! C'est lui qui te l'a envoyé?

— Oui, dit Carina, en riant elle aussi.

Mais bientôt sa joie s'évanouit, quand le chien refusa toute nourriture, y compris la viande que Carina allait jusqu'à lui présenter toute mâchée.

— L'homme qui l'a apporté a dit qu'il ne mangeait que du biscuit, lui fit observer Lucia.

— Ah! dit Carina avec amertume, en s'adressant au chien, alors ta place n'était pas ici, mon ami.

Pourtant elle lui fit acheter des biscuits, mais sa joie était passée. Et elle commença à s'en prendre à Calzi.

— Il aurait pu se tenir tranquille! Je vais le lui renvoyer, tu vas voir; il peut s'en faire faire un rôti.

Mais elle ne le renvoya pas. Il était si gentil et si amusant! Au lieu de grossir, il devenait de jour en jour plus petit, et Carina

passait des heures entières à le laver, à le peigner, à lui nouer son ruban au cou.

Un soir, pourtant, à la fin de novembre, elle constata que la nourriture du chien avait pris un jour d'entretien de leur ménage, et elle pensa avec tristesse que leur existence, quelque mesquine qu'elle fût, était pourtant trop sérieuse pour qu'elle pût se permettre même une fantaisie, même un moment de plaisir inutile.

Elle s'emporta contre Teodoro Calzi qui était venu ce soir-là sonner à la porte du petit appartement.

— Dis-moi, demanda Calzi à peine entré, en s'adressant à Goulliau, qu'est-ce que tu comptes faire pour Noël ?

— Moi ? rien. Et puis il me semble qu'il est un peu tôt pour y penser.

— Voyons ! voyons ! reprit l'autre, en retirant et en pliant soigneusement son manteau. Moi, au contraire, j'ai déjà des projets, des intentions, tout un programme. Tu as vu, dans la via Torino, à la Coopérative militaire, il y a un certain jambon...

— Monsieur Teodoro, interrompit Carina, nous, pour Noël, nous ferons rôtir le petit chien que vous avez eu la bonté de m'offrir sans que je l'aie demandé.

— Voyons ! Voyons ! dit Calzi, sans se fâcher. Où est-il, cet ami ?

Il voulut le voir et il fit observer qu'il était maigre et que sans doute Madame Caterina ne lui donnait pas à manger.

— Il mange cinquante grammes de biscuit par jour ! dit Goulliau.

— Je ne m'étonne plus qu'il maigrisse ! Il lui en faut cent grammes, cent grammes ! Sais-tu où l'on trouve de bons biscuits ? Pourquoi ne le laissez-vous pas ici, madame Caterina ? où le portez-vous ?

— Prenez-le ! dit Carina. Emmenez-le ! nous, nous sommes pauvres et loin de pouvoir nourrir des chiens, nous n'avons même pas assez pour nous.

Goulliau la regarda, blessé, mais sa colère tomba devant l'expression de tristesse vraie et profonde que trahissait toute la personne de sa femme. Carina commençait à souffrir de sa grossesse ; elle était très pâle, avec des yeux cernés, des lèvres blanches et gercées, un visage empreint de dégoût et de souffrance.

Teodoro aussi regarda Carina à la dérobée, et, involontairement, cligna un œil, ce qui fit tomber son monocle étincelant.

Pour changer la conversation, il parla d'un cognac vénitien et d'un champagne à trois francs le litre, et il révéla en grand mystère à Goulliau le meilleur procédé pour distinguer le vrai champagne du faux.

— Quand tu vois verser le champagne, disait-il à voix basse, tu regardes le filet liquide qui tombe de la bouteille dans le verre : si ce filet a des reflets d'or, le vin est naturel.

Carina, assise avec le petit chien sur ses genoux, releva vivement la tête ; mais Goulliau, pensant qu'elle allait dire quelque insolence, changea brusquement le sujet :

— Comment vont tes mariages ?

— Aïe, ne m'en parle pas ! dit Teodoro, en se prenant la tête entre les mains, mais en souriant de satisfaction. Il y a de quoi devenir fou : j'ai devant moi plus de soixante femmes sur la quarantaine, avec des dots plus ou moins au comptant. N'en parlons pas !

— Il me semble que vous vous vantez un peu, observa Carina.

Alors Calzi tira de sa poche un paquet de lettres plus ou moins déchirées, les étala sur la table, et, posant la main dessus, cria :

— Voici les preuves ! Lisez.

Mais Carina ne voulut pas lire, tandis que Goulliau ouvrait quelques lettres, les parcourait, éclatait de rire.

— Et vous voulez vous marier ! dit Carina avec amertume. Mais, en toute conscience, savez-vous ce qu'est le mariage ?

— Je le sais très bien : avant tout, paiement de mes dettes...

— Vous avez des dettes, et vous voulez fonder une famille... ? reprit Carina, mais Teodoro l'interrompit :

— Tout le monde a des dettes ! Qui n'en a pas ?

— Nous, par exemple...

— Ah, vous ! C'est pour cela que vous êtes dans cet état ! dit sentencieusement le sage Teodoro.

— Et dans quel état sommes-nous ? demanda Carina menaçante.

— Hélas ! vous n'êtes même pas en état de nourrir un petit chien !

— C'est possible, mais nous ne sommes pas sur le point de vendre notre personne et notre liberté, comme vous !

— Carina, lis celle-là, elle est vraiment amusante ! dit Goulliau en riant et en tendant une lettre à sa femme.

— Laisse-moi tranquille, je ne veux pas me salir les mains, dit-elle.

— Et vous, continua Teodoro Calzi du même ton sentencieux, en enlevant son monocle et en fronçant les sourcils, vous, vous vendrez quelque chose de plus grand que la liberté, si vous voulez vivre; vous vendrez votre génie; et si vous l'avez et ne le vendez pas, si vous préférez souffrir la misère qui est pire que la mort, vous êtes une sotte.

— Et vous, vous êtes un personnage immoral, vous êtes une brute et je vous chasse de ma maison...

Goulliau se leva, s'approcha de sa femme, lui caressa les cheveux, en la priant d'aller se mettre au lit.

— Je t'en prie, va, va.

Mais elle ne se leva point, tandis que Teodoro reprenait ses lettres, les remettait dans sa poche et se levait, feignant d'être offensé dans sa dignité.

— Je m'en vais, dit-il, en mettant son manteau. Mais, croyez-moi, madame Caterina, vous avez tort. En quoi consiste la morale ? À faire notre propre bien. Si tout le monde suivait cette maxime, la société marcherait mieux. Si tout le monde était comme moi...

— La vie serait un jeu infâme, dit Carina.

— Et n'est-elle pas un jeu ?

— Mais pas encore infâme. D'ailleurs, reprit Carina en changeant de ton, quel plaisir peut-on avoir à parler avec vous ? Ma position, comme vous le disiez, doit être bien misérable, en effet, si j'en suis réduite à causer avec vous.

Ce coup humilia vraiment Calzi, et il le para d'une façon plus triviale que jamais. Il dit :

— Votre position est trop intéressante pour que je me permette de vous répondre comme vous le méritez. Allez, allez au lit, et bonne nuit. Compliments à la bonne. Viens-tu, Goulliau ? Bonne nuit, madame Caterina.

— Je m'en vais un petit instant, et je reviens tout de suite, dit le jeune homme à Carina.

Mais après une minute, il rentra, en laissant la porte ouverte, pendant que Carina déposait sur le fauteuil le petit chien endormi.

— Écoute, lui dit-il, Calzi demande le chien: il veut faire une farce: sonner au rez-de-chaussée et le donner au domestique qui ouvrira.

— Non ! cria Carina, tu es un imbécile; va-t'en !

— Pardon ! pardon ! dit-il avec une légère ironie. Je croyais que tu voulais faire un petit sacrifice.

Carina s'irrita plus de ces paroles de son mari que de sa vive altercation avec Calzi: une ombre livide passa sur son visage, un vertige de dégoût et d'angoisse l'envahit.

Elle ouvrit la fenêtre de la chambre et regarda en bas. La nuit était obscure et froide: les jardins n'étaient éclairés que par le reflet mobile qu'envoyaient les réverbères jaunes des Quattro Fontane et les fenêtres illuminées du palais: les feuilles bruissaient au vent comme de petites vagues dans une froide solitude. Sous le ciel obscur et monotone, sur le fond de l'horizon enténébré, Rome illuminée se profilait nettement, sorte de miniature immense, jaunâtre sur un fond noir.

Carina s'assura que personne ne pouvait la voir, prit le petit chien et le jeta en bas. Puis elle referma la fenêtre, toute frissonnante, et éclata nerveusement en larmes.

* * *

Oui, quelquefois elle avait peur de devenir neurasthénique par suite du travail tourmenté de son cerveau, de sa pensée en révolte. N'était-ce pas déjà un symptôme de maladie, son crime contre l'innocent petit chien qui l'avait amusée et lui avait tenu compagnie pendant trois semaines? Et pourquoi après avait-elle pleuré, chose qui ne lui arrivait jamais? Était-elle donc anormale comme les quatre cinquièmes des femmes? Ah ! non, non, elle ne voulait pas être anormale, elle voulait prendre la vie comme elle était, être plus forte que la vie, triompher dans le jeu cruel de la vie.

« Je veux être un naufragé debout sur un écueil près de la rive, pensait-elle ! tout autour la mer est en tempête, les flots



hurlent; mais demain le calme reviendra, et le naufragé pourra gagner la rive fleurie. »

Cependant l'hiver avançait, exceptionnellement rigoureux pour Rome, et Carina souffrait atrocement du froid, bien qu'une fièvre lente et continue lui brûlât le sang.

Les jours de soleil, elle allait s'asseoir dans le square Charles-Albert, observant avec une tendresse attentive les jeux des enfants: mais souvent elle devait rester à la maison et endurer le froid humide des jours de pluie.

Son père avait écrit à Goulliau pour lui exposer sa lamentable situation financière; lui aussi, il s'était trouvé seul, il avait été dépouillé par des mains mercenaires, il avait épousé une femme pauvre qui, malheureusement, n'avait rien autre chose à lui offrir que de l'affection. C'était bien peu pour vivre, l'affection !

En épousant Carina, Goulliau n'avait réclamé aucune dot: spontanément, son beau-père avait promis de servir une pension mensuelle au jeune couple inexpérimenté: c'était malgré lui qu'il la supprimait, juste au moment où le ménage en avait le plus besoin. Que pouvait-il y faire? Lui aussi s'était trompé: il souffrait beaucoup, mais pour le moment il n'y pouvait remédier. À l'avenir, oui: d'autant qu'il attendait une promotion.

Goulliau, de son côté, avait passé un concours pour être secrétaire, et il espérait être nommé: en attendant, Carina, à qui il fallait des soins, une bonne nourriture, de la chaleur, de la tranquillité, avait le temps de dépérir et de se consumer de froid et de souffrances; l'enfant naîtrait rachitique et ne trouverait pas le nid chaud et embaumé qu'il avait le droit d'attendre.

— Oh ! petites misères de la vie, insultantes combinaisons du destin ! Oh ! le besoin humiliant de ce petit superflu qui parfois est plus nécessaire que le nécessaire lui-même; infirmités cachées de la vie, plus tristes, plus désolantes que la misère déclarée au grand jour et quelquefois utilement exploitée ! ainsi pensaient les Goulliau qui vainement se privaient désormais même d'aller au bar, qui vainement parcouraient d'énormes distances à pied pour ne pas payer les deux sous du tramway. En vain Carina avait renoncé à l'eau de quinine pour ses cheveux, au savon fin, aux gants de peau; en vain elle avait jeté par la fenêtre, comme un chiffon inutile, le joli petit chien; choses

insignifiantes, dont le sacrifice lui inspirait de l'amertume, sans remédier à rien.

Goulliau cherchait à employer ses heures de liberté, mais jusqu'à présent il n'avait rien trouvé.

Lui aussi, il réalisait une foule de petits prodiges d'économie, il souffrait, il s'humiliait plus que sa femme, parce qu'il travaillait et qu'il sentait la vie plus qu'elle. Rarement il allait au Costanzi¹, au paradis ou debout, et il avait une crise de révolte et de colère en voyant dans les loges les femmes inattentives, qui manifestement n'écoutaient pas et ne comprenaient pas le spectacle, tandis que sa pauvre Carina, intelligente et artiste, qui aimait religieusement la musique, ne pouvait pénétrer dans ce temple de l'art réservé à celles qui ne comprenaient pas l'art. Puis lui aussi dut renoncer à y aller; mais souvent il assistait avec un plaisir amer à l'arrivée des spectateurs, et il avait un crève-cœur en regardant les grandes affiches de l'entrée. Une loge, pour une nuit, quatre-vingts francs ! Ce qu'il gagnait en quinze jours de travail !

Un soir il vit que les employés du théâtre expulsaient de l'entrée tous ceux qui n'avaient pas de billet; il s'en alla avant qu'on ne le lui eût signifié, et il éprouva un sentiment de haine contre la société. À la porte ! à la porte ! À la porte aussi du grand théâtre de la vie, dont jouissaient injustement ceux qui le méritaient le moins.

* * *

Vers le milieu de décembre, Carina retourna au journal, mais on lui dit que le directeur était absent de Rome. Elle y retourna à la fin de l'année, mais par trois fois on l'éconduisit, en lui disant que le directeur était trop occupé; elle écrivit sans recevoir de réponse. Chaque fois qu'elle montait cet escalier obscur et chaud, elle avait un accès d'humiliation: il lui semblait qu'elle allait demander l'aumône, mais elle pensait:

« C'est pour toi ! pour toi ! » en parlant au petit être inconnu qui vivait en elle. Désormais, ce n'était plus une question d'art, mais de vie: et Carina demandait à son travail intellectuel, non

(1) Le grand théâtre d'opéra à Rome.

pas un vain jour de gloire, mais le petit trousseau du nouveau-né, l'argent de la sage-femme, toutes les choses horriblement vulgaires mais fatalement nécessaires à l'événement dont la venue était inévitable.

*
* * *

Le dernier jour de l'année, les Goulliau rencontrèrent Calzi au Pincio. La journée était splendide et une foule énorme se pressait autour de la musique; les voitures ne circulaient plus, arrêtées l'une derrière l'autre, avec les cristaux des lanternes luisant aux feux d'un superbe soleil couchant.

Dans les allées passait un nombre extraordinaire de jeunes filles élégantes, plus ou moins belles, mais toutes avec les yeux noyés dans un rêve désespéré de désir amoureux.

Les Goulliau et Calzi trouvèrent place sur un banc voisin de la terrasse, et Teodoro commença à faire des considérations philosophiques sur la foule qui passait :

— Que de haine et d'amour il y a là-dedans ! que de vêtements et de chapeaux neufs ! que d'apparences, de perfidies et de sacrifices ! que de jalousies et que de dettes ! et que de canailles !

— Et nous, nous sommes du nombre ! observa Goulliau, en tirant son pantalon sur les genoux.

— Parfaitement. Nous sommes du nombre. Sais-tu ce que j'ai fait aujourd'hui ? J'ai refusé quelque chose.

— Un mariage ?

— Voyons ! voyons ! c'est foudroyant comme tu devines ! Oui, un mariage : trente-six ans, très belle ; paiement immédiat de mes dettes, et par-dessus le marché trente mille comptant. De plus, cousine d'un épicier de Mantoue à peu près millionnaire, et son héritière présomptive.

— Et tu l'as laissé échapper ?

— Je le regrette pour l'épicier, qui pouvait me servir. Mais il y a des taches, tu m'entends ? Beaucoup de taches dans le passé.

— Et votre morale, monsieur Teodoro ? demanda Carina. Il parut seulement s'apercevoir de sa présence.

— Oh ! comment va l'humeur aujourd'hui, madame

Caterina ? Pourquoi regardez-vous cet attelage à deux avec tant de mélancolie ? Vous vous trompez si vous croyez que ces guenons assises sur les coussins élégants de cette voiture sont heureuses. Croyez-moi, elles sont plus malheureuses que nous autres, pauvres piétons.

— Vieille histoire, monsieur Teodoro ! Nous croyons que les riches sont malheureux pour nous consoler de notre misère. Du moins, eux, ils ne savent pas ce que c'est que la vile douleur du froid.

— À propos, qu'est-ce qu'on fait demain ?

— Il me semble qu'il n'y a pas de rapport, dit Goulliau.

— Voyons ! voyons ! Il y a un rapport parce qu'aujourd'hui, en réalité, il ne fait pas froid, et demain il ne fera pas froid davantage : par conséquent, si vous voulez venir demain, nous irons au Ponte Nomentano, déjeuner en plein air.

— Non, s'empresse de répondre Carina, épouvantée à l'idée de dépenser plus qu'à l'ordinaire.

— Pourquoi pas ?

— Parce que je ne me sens pas très bien ! dit-elle en rougissant ; mais elle comprit tout de suite que Calzi avait deviné le vrai motif de son refus, car il tira de sa poche un numéro du *Corriere della Sera* et le lui tendit, en lui indiquant du doigt une annonce.

Goulliau se pencha, pour lire l'annonce en même temps que Carina. La lumière du soleil couchant rougissait le journal déplié : en ce moment, la musique commençait la romance de Cavaradoni : *O dolci baci*, et la foule se taisait. Un frisson passa dans l'air lumineux : le soleil rouge déclinait dans un ciel violacé sillonné de fleuves de sang, et sous les grands arbres incendiés par le crépuscule les instruments de musique brillaient et éclataient comme des trompettes d'or, répandant une onde d'infinie douleur sur la foule frivole et inconsciente. Un vertige traversa l'âme de Carina. L'annonce disait : « Romancier connu, poussé par d'urgentes nécessités, vendrait une œuvre de lui très intéressante, et, moyennant rétribution, prêterait son concours pour la révision et la correction d'autres travaux du même genre... Écrire... etc. » Donc elle n'était pas la seule !

— Voilà un homme ! dit Teodoro Calzi, en soulevant son chapeau. Et je le salue, et je l'admire.

Une vieille dame en toilette claire qui passait par l'allée, crut que Calzi la saluait et rendit le salut. Cela suffit pour que Carina rit et reprît courage.

— C'est un homme lâche, dit-elle. Moi je vendrais nos vêtements, mon lit, tout, jusqu'à mes cheveux, avant de faire une chose semblable.

— Je vous ferai observer, dit Teodoro Calzi, en repliant le journal, que l'écrivain en question n'a probablement pas de lit, et encore moins de cheveux. Et, sans doute, il vend son œuvre pour s'acheter des habits. Il a parfaitement raison.

Goulliau éclata.

— Et toi, alors, pourquoi n'épouses-tu pas la femme dont tu nous parlais ?

— Ça, c'est une autre paire de manches, ce serait se prostituer.

— Et ceci, qu'est-ce que c'est ? demanda le jeune homme, en montrant du doigt le journal.

Calzi secoua la tête.

— Non, dit-il d'une voix violente, vous n'y comprenez rien, enfants que vous êtes. Vous vendrez votre lit, vos habits, vos cheveux, et puis vous en serez réduits à faire ce que vous pouviez faire tout de suite, sans tant de crève-cœur.

— On peut très bien aussi mourir de faim, dit Carina, c'est une façon de mourir comme une autre.

— Des mots, madame Caterina, des mots !

— Mais, observa Goulliau, admettons que quelqu'un veuille réellement vendre son génie, comme cet écrivain, se trouve-t-il un imbécile pour l'acheter ?

— Oui, oui, ce sont des choses qui n'arrivent que dans les romans, dit Carina.

Calzi enleva son monocle et regarda Carina avec ses petits yeux jaunâtres. C'était peut-être la première fois qu'il la regardait franchement dans les yeux, et son visage, dont la moitié était éclairée d'un reflet pourpre par le soleil couchant, et l'autre moitié pâle et dans l'ombre, inspira à la jeune femme un profond sentiment de dégoût.

— Voulez-vous que je m'en occupe, moi ? demanda-t-il. Si vous voulez, vous n'avez qu'à parler.

Les Goulliau savaient que Calzi s'occupait un peu d'affaires

de ce genre: par exemple, il allait trouver les usuriers, et leur empruntait de l'argent pour certains de ses collègues, il s'employait à des ventes ou à des achats de mobilier, il cherchait des appartements et des bonnes, procurait un emploi à quelque jeune homme sans place, etc... tout cela, d'ailleurs, avec un parfait désintéressement; et, au contraire, Goulliau savait que les dettes de Teodoro étaient dues en grande partie à des signatures et à des engagements qu'il avait donnés ou pris au profit d'un autre; aussi comprit-il tout de suite, et Carina le comprit aussi, que son ami parlait sérieusement et il se fâcha.

— Fais-moi le plaisir de parler de choses plus gaies, lui signifia-t-il, sinon il pourrait bien arriver que tu finisses mal l'année.

Alors Calzi releva la tête, remit son monocle, croisa les jambes, et se mit à chançonner; tout à coup il se leva, tendit un doigt que les Goulliau touchèrent froidement, et s'en alla.

Carina regardait la foule, et, tout en observant les toilettes des femmes, les enfants, les grands chiens élégants conduits en laisse par quelque petit jeune homme aux moustaches droites et au pardessus invraisemblablement large, les dames qui posaient dans les voitures arrêtées, les hommes qui les regardaient languissamment, elle pensait à quelque chose de vague, d'indistinct, mais de triste, de douloureux, la première tentation encore obscure d'un crime, et elle regardait la mort lente et violette du soleil, et il lui semblait que quelque chose s'éteignait aussi en elle, mélancoliquement.

Goulliau se leva et lui tendit la main. Elle prit la main fidèle, et ainsi unis, comme deux enfants, ils s'en allèrent, perdus dans le fleuve de la foule qui s'écoulait.

Par-dessus la haie rougeâtre, haute et rare, des arbres dépouillés, le ciel violet était resplendissant de longs nuages d'or semblables à des barques lumineuses qui s'en allaient, elles aussi, en se dissolvant dans une mer d'une ineffable tristesse.

* * *

Comme les éditeurs, le journal refusa le manuscrit. Le *Printemps* n'était pas un roman pour feuilleton, et peut-être même

ne pouvait-il pas être publié en volume en Italie. Le public italien, en lisant un roman, en assistant à une œuvre dramatique, aime à rire ou à être profondément remué. Ce *Printemps* était une histoire de bonheur, l'étude très délicate, très réussie d'ailleurs, d'une âme heureuse: il faisait penser, mais il ne remuait pas. Non, l'auteur se trompait en croyant que le public, las de souffrir dans la réalité, éprouverait une consolation et un repos à la lecture d'une histoire de joie et de bonheur. Non, le public est un grand ennemi des nouveautés, qui se console cruellement au spectacle des malheurs d'autrui et demande au livre, au théâtre, à la chronique, une histoire douloureuse ou une farce burlesque. Le bonheur d'autrui l'ennuie et l'irrite: c'est une divinité cruelle qui réclame des victimes, victime lui-même d'un implacable destin.

Ces tristes choses, Carina les lut à travers les lignes froidement polies de la petite lettre qui motivait le refus du roman, bien que celui qui les avait écrites eût été sans doute fort éloigné de vouloir les dire. Mais désormais Carina faisait partie du grand public qui souffre, elle parlait par expérience et exprimait son sentiment.

Tout cela ne l'empêcha pas d'éprouver une humiliation douloureuse à se voir repoussée même de la place qu'elle avait un jour méprisée. Ainsi s'évanouissait jusqu'à la dernière espérance d'une amélioration matérielle.

À la fin de janvier, les Goulliau avaient déjà quelques dettes: notamment, ils devaient à la femme de ménage. Cette pensée tenait Carina éveillée la nuit; cela lui paraissait vil, vulgaire et malhonnête, et un jour que Lucia insistait pour être payée, sa maîtresse lui donna, à l'insu de Goulliau, l'une des quelques bagues qu'elle possédait.

« Je donnerai mon lit, mes vêtements, mes cheveux... », elle se rappelait textuellement ce qu'elle avait dit à Teodoro Calzi, « tout, plutôt que de m'abaisser à une vilenie. » Et voilà que l'exode était commencé: elle aurait tout donné, tout, mais après? Après, venait le jour où la lâcheté devait s'accomplir: le créancier frappait à la porte, il entrait dans la maison vide, il criait des menaces et des insultes, et en même temps prononçait la cruelle vérité: « Moi aussi j'ai le droit de vivre; payez mon pain, payez ma maison, travaillez comme moi ! »

Travailler ! Mais si personne ne voulait lui payer son travail ? Personne ? Non, il y avait quelqu'un qui voulait le lui payer, ce travail : pourquoi ne pas le lui donner ? N'était-il pas plus malhonnête de voler le travail d'autrui ? Elle faisait ces réflexions un après-midi de février, appuyée à la balustrade du square Charles-Albert. Comme le jour où elle avait porté son manuscrit à la rédaction du journal, elle regardait le parapet criblé de trous et les arbres sans feuilles qui s'alignaient sous la balustrade. Derrière elle, Charles-Albert, gris sur le ciel un peu voilé, galopait vers un destin inconnu, au-dessus du square désert à cette heure et un peu triste ; devant elle, sur le trottoir oblique et solitaire de la via Parma, tombaient des arbres rougeâtres les dernières feuilles mortes, noircies par l'hiver.

Et voici que Carina compara, non plus son rêve, mais son sens moral à ces feuilles et à cette pierre, elle pensa que le froid et l'humidité de la saison et les mélancoliques vicissitudes du temps pouvaient agir sur l'âme humaine comme sur les arbres et sur les pierres.

Elle fit un tour dans le jardin désert, puis sortit dans la via Venti Settembre. Un va-et-vient inaccoutumé d'équipages animait la rue ; un bataillon de bersagliers descendait presque au pas de course, semblable à un vol de grands oiseaux ; conduit par un soldat, passait un superbe cheval dont les formes, ondulant sous la couverture jaune, donnaient l'idée d'un corps de femme ; une troupe de séminaristes allemands en rouge, semblables à d'énormes fleurs de grenadier, animait le fond jaune de la place du Quirinal.

Carina devait se rappeler toute sa vie cette heure, le contraste des bersagliers noirs et des prêtres rouges, le cheval élégant, le roulement des voitures peintes en vert. Il était trop tôt pour aller chercher Goulliau, comme elle le faisait tous les jours, et elle s'arrêta sur la place, devant l'horizon argenté couvert d'une vapeur lactée où la coupole d'azur et la silhouette de Rome, voilées et lointaines, mettaient l'illusion d'un mirage sur les confins d'un désert de brumes.

Carina était là, debout devant la balustrade, quand elle sentit en elle une chose mystérieuse. Son enfant, la chair de sa chair, avait remué. La jeune femme pâlit, bien qu'elle attendît depuis plusieurs jours cet événement très naturel ; et au même

moment elle éprouva une sensation étrange. Il lui sembla que l'enfant avait faim, qu'il s'était éveillé et qu'il avait remué uniquement pour cela. Elle pensa tout de suite que c'était sans doute une hallucination due à ses mélancoliques pensées de tout à l'heure; puis elle se souvint que ce jour-là elle avait très peu mangé, et elle sentit comme une corde qui se tendait à l'intérieur de son corps, des entrailles à la bouche, l'étreignant et l'étouffant.

Alors elle descendit l'escalier et se dirigea vers l'Intendance, décidée à faire demander Teodoro Calzi.

Arrivée à l'Intendance¹, elle vit une grande foule dans la cour, et se rappela que, comme on était au samedi, on allait procéder au tirage de la Loterie. Elle se mêla à la foule, mais en se tenant dans les couloirs pour n'être pas aperçue par Goulliau, s'il se mettait à la fenêtre de son bureau, où l'on voyait des têtes attentives d'employés, joueurs enragés à la Loterie.

La foule encombra la cour, vaste comme une place: du ciel argenté sillonné de nuages gris perle tombait une lumière claire et diffuse qui éclairait vivement le groupe des personnes attendant le tirage: et l'eucalyptus qui se dressait sur le mur jaune, auprès du jardinet humide, au fond de la cour, obscur, et immobile dans l'air gris, semblait lui aussi attentif à la scène.

Au balcon où se faisait le tirage, un huissier galonné d'or, avec des parements rouges à sa veste, finissait de crier lentement les numéros, en les montrant à la foule sur toutes les faces, à droite et à gauche. La feuille sur laquelle étaient imprimés les numéros passait de ses mains dans celles d'un fonctionnaire coiffé d'un chapeau rond, très distingué, qui pliait avec soin le papier et le tendait au directeur de la Loterie, assis au milieu du balcon. Carina remarqua que le directeur, un monsieur sérieux, à la barbe soignée et aux mains roses, renfermait chaque numéro dans la petite boule, avec une adresse aisée et pleine de grâce; on aurait dit que cet homme sérieux et imposant n'avait jamais fait autre chose dans sa vie, et mettait toute sa conscience et toute son habileté physique à accomplir, comme une mission extraordinaire,

(1) C'est à l'Intendance des Finances que se trouvent les bureaux de la Loterie d'État où Goulliau et Calzi sont employés.

ce simple mouvement des doigts, devant un peuple idolâtre de la roue dans laquelle on jetait les petites boules.

La roue tournait, avec un léger grincement : à côté, un enfant en long tablier blanc dominait, avec son petit visage pâle et décharné de vieux nain, le tableau des figures sérieuses alignées sur le balcon et qui avaient l'air de célébrer un rite étrange sur un autel public. Carina remarqua que presque toutes les personnes réunies dans la cour et les couloirs, vêtues misérablement ou avec cette décence mélancolique qui sent la misère, prenaient un air moqueur, qui certainement dissimulait un sentiment réel d'angoisse. Beaucoup feignaient d'être entrés par curiosité ; d'autres consultaient des listes et des numéros ; près de Carina, un petit vieux vêtu d'un long pardessus à carreaux comptait lentement sur ses doigts, en remuant ses grosses lèvres livides.

Des individus louches, avec une casquette à visière et le col de leur pardessus relevé, allaient et venaient parmi les groupes, dans la cour de plus en plus animée, dans les couloirs inondés de crachats, empestés par la fumée de cigares grossiers ; et dans la foule incolore se détachaient çà et là le corsage rouge d'une dame élégante, un profil de vieux Juif, une tête caractéristique émergeant d'un collet de fourrure jaunie, des visages d'enfants inconscients, de timides figures de petites bourgeoises aux robes usées, qui se tenaient en arrière, appuyées contre le mur et regardant avec un vague effroi la foule moqueuse et le balcon du tirage.

Au milieu de la cour, sur le pavé vert d'humidité, deux paniers d'oranges flamboyaient comme des brasiers ; le vendeur regardait le tirage, et, de temps en temps, offrait sa marchandise d'une voix distraite.

On banda les yeux au gamin en tablier blanc ; la roue tourna plus fort et le tirage commença. La petite main pâle et décharnée de l'enfant bandé, de cet enfant sans vie et sans sourire, — image parfaite d'une fortune triste et anémique, sans méchanceté et sans grâce, créée et aveuglée par le calcul d'hommes dépourvus d'idéal, — s'introduisit dans la roue obscure et retira entre ses maigres doigts subtils une première boule. L'huissier la prit sur un plateau en toile métallique, et la tendit au contrôleur qui la présenta lui-même au directeur. Et les mains adroites de l'homme grave et imposant ouvrirent la boule avec la même grâce sévère

avec laquelle elles l'avaient fermée. Le papier en sortit; il fut déplié, et passa dans les mains de l'huissier galonné. Celui-ci cria le numéro, montra le feuillet dans tous les sens; immédiatement après, le numéro fut affiché sur le tableau au-dessus du balcon. Un murmure monta de la foule dont l'attention redoublait; les groupes se rapprochèrent; des voix lancèrent à l'adresse des curieux la plaisanterie, l'observation, la comparaison attendues; quelques rires éclatèrent. Cinq fois de suite, la même scène se répéta, la même agitation, le même murmure du public. Le petit vieux, près de Carina, regardait les numéros, consultait les listes qu'il tenait à la main et secouait la tête, crispait ses lèvres livides, puis bâillait et soupirait à la fois. Carina le considéra avec tristesse; il lui semblait qu'il devait souffrir de la faim; le vieux esquissa un salut et bâilla avec plus d'insistance, imitant les chats qui ont faim.

— Avez-vous joué beaucoup? lui demanda-t-elle, mais aussitôt elle se repentit de lui avoir adressé la parole. Que lui importait? N'était-elle pas venue, elle-même, pour jouer un jeu immoral, comme celui de la loterie? Elle aussi était une vaincue, une exploitée, plus encore que le vieux aux lèvres livides. Pourquoi s'intéressait-elle aux misères des autres, quand elle-même faisait partie de la foule maltraitée et ravagée par les jeux de la vie?

Le vieux avait joué un ambe : 1 et 17, parce que son fils s'était cassé la tête en tombant d'une fenêtre; il raconta qu'il jouait toujours ces numéros, et qu'il ne gagnait jamais. Eh bien ! à quoi donc servaient les malheurs, s'ils ne pouvaient même pas faire gagner un ambe?

Après cette profonde considération, le vieux bâilla encore, tourna vers Carina des yeux suppliants, bleus, injectés de sang, et baissa la voix :

— Mademoiselle, je n'ai pas mangé depuis hier; je suis un pauvre vieux, faites-moi la charité...

— Je n'ai rien ! dit-elle d'une voix rude et haute. Le vieux sursauta et s'éloigna.

La foule s'écoulait : sur le balcon vide dominaient en maîtres les numéros noirs; sur le mur jaune de la cour, l'eucalyptus immobile dans l'air calme se colorait d'un rose mélancolique, au reflet d'une dernière lueur du ciel qui se rassérénait.

Peu à peu la grande cour verdâtre se vida, et Carina se trouva seule dans les couloirs, où le passage immonde de la foule avait laissé sa trace de crachats, la fumée du tabac commun, l'odeur nauséabonde des haillons et des savates en loques.

Quelques personnes apparaissaient encore à la porte pour regarder les numéros : deux employés descendirent en courant l'escalier et sautèrent par la fenêtre du couloir pour sortir plus vite dans la cour et voir les numéros ; un garde municipal entra, regarda et poussa un juron ; puis vint un soldat qui regarda et rit ; une petite femme blonde, nu-tête, avec une vieille fourrure de Mongolie, qui regarda les numéros, puis aperçut Carina derrière la vitre et la salua. C'était la vieille et élégante Lucia.

Carina lui fit signe d'entrer et l'envoya en haut.

— Monte appeler un huissier et dis-lui d'avertir M. Calzi qu'une dame l'attend : prends garde que mon mari ne te voie.

Lucia, qui était au courant des aventures de Teodoro, crut que Carina voulait lui faire une plaisanterie, et monta.

— Il vient, dit-elle avec un air mystérieux, en rentrant dans le couloir.

— Tu peux t'en aller ! lui dit sa maîtresse, et la vieille obéit.

Pendant une minute, Carina, assise dans l'angle de la fenêtre où la lumière commençait à pâlir, regarda devant elle la file des pupitres en bois des guichets, dont les barres d'appui avaient l'air de grands points d'interrogation, et elle sentit son cœur battre anxieusement : puis elle éclata de rire en voyant la tête mortifiée de Calzi qui était descendu en toute hâte et qui s'avancait dans le corridor.

— Vous pensiez que c'était une prétendue, avouez-le ? dit Carina en riant. Je vous en ai fait une bonne !

Mais tout de suite elle redevint sérieuse.

— Goulliau ne vous a pas vu descendre ?

— Non, madame.

— Quelle heure est-il ?

— Cinq heures moins vingt-cinq, répondit Calzi.

— Monsieur Teodoro, dit Carina en se levant, j'ai besoin de vous.

— Voyons ! voyons ! C'est qu'on le dirait vraiment.

— Je vous en prie, ne plaisantez pas ! Vous vous rappelez

parfaitement. Allons donc ! J'ai besoin de votre concours, mais tout de suite, le plus vite possible.

— Tout de suite ! tout de suite ! dit-il en battant des mains. Comme cela, en deux temps, trois mouvements ! Patience et sang-froid, comme disait l'apôtre sainte Barbe.

— Mais combien de temps faudra-t-il ?

— Eh ! qui sait ? dit-il en réfléchissant. Il faudra l'annonce, attendre, négocier...

— Faire l'annonce ! s'écria-t-elle, découragée. Mais alors, je pouvais la faire toute seule ! Et puis je voudrais que mon mari ne s'aperçût de rien jusqu'à ce que ce soit une affaire faite ; après, s'il crie, nous le laisserons crier.

— Quelle bonne épouse ! s'écria Calzi en battant des mains. Alors, les maris sont faits pour qu'on les laisse crier !

Un pas résonna dans l'escalier.

— Chut ! dit Carina épouvantée, croyant que c'était Goulliau.

Un employé descendit, passa, salua, disparut : à travers les vitres sales, on voyait quelques personnes aller et venir dans la cour de plus en plus grise.

— Faisons l'annonce, dit Carina, vous la porterez tout de suite à la *Tribuna*, et on ne s'en occupera plus...

Teodoro tira son calepin, s'appuya au pupitre du guichet, et se mit à écrire au crayon.

— Romancière... commença Carina.

— Romancière ! Romancière ! laissez-moi faire, dit-il, en mâchonnant la pointe du crayon.

Il écrivit, effaça, griffonna.

— Dépêchez-vous ! dépêchez-vous ! implorait Carina, en regardant la porte du côté de l'escalier.

— Christi, quelle hâte ! quelle... Laissez-moi faire, à la fin ! Finalement, il lut l'annonce :

« Écrivain connu, contraint par le besoin, vendrait à une personne qui voudrait le publier sous son nom roman original italien de succès certain. Écrire *Lapis*, poste, Rome. Discretion absolue. »

— Un, deux, trois, dix, vingt-cinq, trente mots. Voyons un peu si l'on peut abréger. Enlevons « discretion absolue », absolue ou non...

— Laissez, dit Carina, c'est bien comme cela.

Et elle chercha dans son porte-monnaie; mais Teodoro lui dit :

— Ne cherchez pas; nous arrangerons cela plus tard... Oh ! poursuivit-il, après un moment de silence, pendant lequel il effaça d'autres mots de l'annonce, dites-moi un peu : combien demanderiez-vous ?

— Pas moins de trois mille francs.

— Voyons ! voyons ! le traitement d'un secrétaire ! Combien de temps avez-vous mis à l'écrire, votre roman?... un an ?

— Je vous en supplie, répéta Carina, ne me faites pas mettre en colère dans un pareil moment. Allez, et envoyez-moi Goulliau.

Goulliau descendit peu après, suivi de Teodoro, et voyant sa femme pâle, grise de teint, il eut une vague intuition de la vérité; mais il n'osa rien dire.

— Qu'as-tu ? demanda-t-il en lui serrant le bout des doigts. Comme tu as froid !

— Il a remué ! dit-elle, à voix basse.

LES JEUX DE LA MORT

U ne file de charrettes qui ressemblaient à des maisonnettes roulantes, couvertes de sacs, de draps et de tentures grossières, troublait d'un bruit pesant de roues la solitude et le silence de la nuit de juillet. Dans ces chariots tirés par des bœufs, une espèce de tribu sarde se rendait aux bains de mer. Depuis des heures et des heures elle était en route. Une épaisse couche de poussière couvrait les bœufs, les roues, les personnes qui étaient dans les charrettes, tous les bagages que les baigneurs emportaient avec eux, les conducteurs et les chiens qui suivaient.

Après une chaude journée, finalement tombait une nuit fraîche et claire : le ciel paraissait tout blanc, tant il était rempli d'étoiles ; la route traçait une ligne grise sur le flanc noir du coteau, et, dans le fond, un mur de montagnes, semblables à des châteaux crénelés, cachait la mer.

Une odeur de chaumes, de joncs lointains, de bruyères trempées par l'humidité de la nuit, flottait dans les souffles mélancoliques du vent. On ne rencontrait pas âme qui vive ; seulement, vers le soir, un petit berger qui gardait son troupeau s'était montré sur le fond du paysage. Depuis que l'un des conducteurs des chars, un vieux paysan, avait jugé, d'après le cours des constellations, l'Ourse et le Dragon, qu'il pouvait être dix heures,

tous les voyageurs se taisaient dans les charrettes; même les deux enfants à la mamelle qui n'avaient cessé de crier toute la journée, dormaient sur le sein de leurs mères, robustes comme des yeuses.

Avec les conducteurs, Zia¹ Areca, une riche propriétaire de quatre-vingts ans, était seule à veiller, dans son chariot, récitant pour le moins le millionième des rosaires qu'elle avait dits pendant sa vie. Il y avait des années et des années qu'elle ne dormait pas. Elle ne savait même plus ce qu'était le sommeil, un sommeil vrai et profond; seulement, vers l'aube, elle était prise d'un vague assoupissement, à travers lequel elle continuait à sentir, encore plus douloureusement peut-être, les souffrances de son corps à moitié paralysé, à moitié rongé d'ulcères.

Zia Areca était seule dans sa charrette transformée en lit, qui précédait les autres pour éviter la poussière, conduite par son domestique Antonio-Maria, un jeune Hercule, très beau, avec une épaisse chevelure bouclée, semblable à un buisson, un visage imberbe, gras et brun comme une grenade. Antonio-Maria avait dix-neuf ans; c'était un protégé de Zia Areca qui l'avait depuis longtemps à son service; tout le monde l'enviait, mais on le tenait pour très attaché à la vieille.

De temps en temps, il soulevait le rideau de la charrette et demandait à la malade si elle avait besoin de quelque chose.

— Du moment que vous ne dormez pas, dit-il, pourquoi n'appellez-vous pas votre nièce Rosa pour vous tenir compagnie? Là, au fond de votre charrette, deux personnes seraient à l'aise.

— J'ai ce qu'il me faut pour me tenir compagnie, répondit la vieille, en montrant son rosaire. Où sommes-nous maintenant? Est-elle loin, cette mer?...

— Elle est loin ! répondit d'un ton bourru le jeune homme, étendant le bras vers l'horizon. Nous en avons encore à faire, avant d'arriver !

— Santa Greca ! soupira la vieille. Je n'en peux plus: ce chariot me brise toute, il me semble que je suis une poêle à frire.

Les yeux noirs du jeune homme étincelèrent dans la clarté blanche de la nuit; avec l'agilité d'un chat, il sauta sur le bord du

(1) En Sardaigne, le nom de *Zia* se donne à toutes les femmes du peuple qui sont un peu avancées en âge.

char, où il s'assit, et il se mit à parler d'une voix basse, mais sifflante :

— Tant pis pour vous ! Pourquoi vous êtes-vous mise en route ? Qui vous a fourré cette idée dans la tête ? Je vous l'ai déjà dit, vieille entêtée : si vous ne mourez pas pendant le voyage, vous mourrez à peine arrivée là-bas. Vous ne savez pas que les bains de mer sont dangereux, même pour les jeunes et les gens bien portants ? Vous mourrez, vous verrez que vous mourrez...

— Nous mourons tous ! Nous sommes nés pour mourir. Ne me tourmente pas. Si je meurs, eh bien, je mourrai après avoir essayé de tous les remèdes. Je crois que les bains de mer me feront du bien.

— L'année passée, poursuivit l'autre, implacable, deux vieilles femmes sont mortes à la mer, deux vieilles entêtées comme vous. Et le vieux prêtre de Nugheddu, celui qui faisait le sorcier ? Eh bien, à peine dans la mer, il disparut et l'on n'a même pas retrouvé son corps.

— C'est le diable qui l'aura emporté.

— Mais est-ce que vous croyez au diable ?

— Et comment n'y croirais-je pas ? Il n'y a rien de plus certain que le diable.

— Et vous croyez que le diable emporte l'âme et le corps ? demanda le terrible jeune homme avec un accent d'inquisiteur.

— Mon fils, répondit la vieille d'une voix douce, le diable emporte tous ceux qui, dans cette vie, n'ont pas accompli leur devoir.

— Et vous, alors, pourquoi ne faites-vous pas votre devoir ? Vieille entêtée, pourquoi ne faites-vous pas de testament ? Vous verrez, c'est-à-dire vous ne le verrez pas, vous ; à peine serez-vous morte, que tous ces oiseaux de proie, — et il désignait les charrettes qui suivaient — tous se jetteront sur vos biens et les dévoreront en un instant : et Rosa qui sacrifie pour vous sa jeunesse, Rosa n'aura que ses yeux pour pleurer. Faites votre testament, vieille entêtée ; aux bains de mer, on dit qu'il y a un notaire...

— S'il y a un notaire, laisse-le se baigner ! Je ne pense pas à mourir. Je suis lasse de tes sermons. Notre mort est dans les mains de Dieu, et moi je ferai mon devoir, si je ne l'avais déjà fait, sans qu'un blanc-bec comme toi me l'enseigne !

— Pardonnez-moi, répondit Antonio-Maria, comme s'il

regrettait ses paroles. Ne m'en veuillez pas de vous parler ainsi; c'est pour votre bien. Vos parents vous ont fait mettre en route parce qu'ils veulent votre mort: et même je vous recommande de faire très attention quand ils vous mettront dans le bain. On ne sait jamais !

— C'est Rosa qui m'y mettra. Ne crains rien.

— Oui, mais faites attention même avec Rosa. L'eau de la mer est perfide; une vague arrive et vous emporte. On dirait vraiment le diable.

— Et mettons que ce soit le diable, mais laisse-moi en paix. Je ne pense pas au diable, moi.

— Vieille entêtée !

Les voitures poursuivaient leur route lente et monotone; un chien aboyait dans le silence de la nuit; un feu brillait et disparaissait dans le lointain, le mur des montagnes qui cachait la mer se rapprochait peu à peu.

Antonio-Maria soulevait de temps en temps le rideau, épiant pour voir si Zia Areca s'endormait; mais la vieille priait, soupirait, pensait à ses soixante-dix vaches et à sa jument pleine.

— Quand nous reviendrons des bains, nous trouverons le poulain, se disait-elle. Comment sera-t-il? Quand il aura trois ans, je le vendrai pour trente écus. Santa Greca, où est-elle cette mer? On n'arrive donc jamais?

Finalement, à l'aube, elle s'assoupit: elle entendait quand même le bruit des roues, l'aboiement des chiens, et elle sentait quelques souffles de vent plus forts qui secouaient le rideau; la plaie qui lui entaillait le côté gauche la brûlait plus que de coutume et tout son flanc frissonnait de douleur; pourtant, elle voyait le poulain bai, et elle rêvait qu'elle était aux bains: l'eau était chaude, le sable mou, doré par le soleil. Tout à coup venait une vague, haute, échevelée comme un jeune diable en folie, et elle l'enveloppait toute, mais sans réussir à l'emporter, parce qu'elle avait retrouvé ses forces et qu'elle résistait victorieusement.

Tout à coup, il lui sembla entendre un éclat de rire étouffé, puis un bruit de baisers, derrière le rideau abaissé à ses pieds.

— Serait-ce Rosa? Rosa avec Antonio-Maria? On me l'a dit, c'est vrai, qu'ils s'aiment. Moi aussi, autrefois, quand j'avais

vingt ans, je me cachais avec Pradu-Maria derrière le mur de la cour... Santa Greca, pardonne à la jeunesse...

Les rires cessèrent, mais le bruit des baisers redoubla : Santa Greca leur pardonne, mais vraiment « ces deux-là » n'avaient aucune retenue.

Zia Areca se mit tout de bon en colère.

— Ce garçon aura appelé Rosa, sous prétexte que j'avais besoin d'elle. Et maintenant ils sont là, derrière la voiture, en train de s'embrasser, les effrontés ! Ils ne pensent pas au péché mortel, ils ne pensent pas à l'heure de la mort ! Mais si je retrouve mes forces, je les corrigerai, comme des enfants...

* * *

Enfin toute la troupe arriva sur le bord de la mer, derrière la montagne.

Il y avait un établissement dont toutes les chambres étaient déjà occupées par les baigneurs riches ; et une longue file de cabanes abritait des paysans, presque tous malades.

On prenait les bains en public, les femmes d'un côté, les hommes d'un autre. L'ombre de la montagne couvrait la plage très belle, toute semée de rochers bleus ; la mer changeait de couleur à chaque instant, sous un ciel merveilleusement clair.

En un clin d'œil, les parents de Zia Areca construisirent six cabanes ; les femmes tirèrent des charrettes les ustensiles et les couvertures, et le campement fut bientôt terminé. Zia Areca voulait être mise tout de suite dans l'eau.

— Où sont les grosses vagues, les diables de la mer ? disait-elle à son domestique, sur un ton de raillerie. Regarde, la mer ressemble à une couverture de velours bleu.

— Oh ! vous les verrez tout à l'heure, les grosses vagues : elles vous mangeront toute vive, comme cela ! Et Antonio-Maria ouvrait la bouche et faisait semblant de dévorer quelque chose.

Rosa, qui lui arrivait à peine à l'épaule, levait son visage olivâtre et ardent ; elle le regardait de ses grands yeux noirs cernés dont l'un louchait quelque peu, et elle riait, gracieuse et voluptueuse comme une fille arabe.

— Gamins de l'enfer, attendez un peu que je guérisse et nous réglerons nos comptes, menaçait la vieille avec une fureur comique. Pour le moment, faites-moi prendre mon bain.

— Mais vous êtes fatiguée. Vous crèverez tout de suite, vieille entêtée.

— Si je crève, laissez-moi crever, c'est mon affaire, répondit-elle. Et, tout de suite après le premier bain, elle déclara qu'elle se sentait mieux. On lui donna la plus confortable des cabanes : par la porte grande ouverte, elle pouvait voir la mer, qu'elle contemplait avec une espèce de tendresse.

Antonio-Maria devait retourner au village avec les autres conducteurs.

— Mon petit agneau, dit-il à Rosa, souviens-toi de lui parler toujours de la mort, n'est-ce pas ? sinon, tu verras : un beau matin, vous la trouverez dans son lit, morte, dure comme une poire verte, sans qu'elle ait fait son testament. Et nous alors, comment ferons-nous ? La vie est longue, et, pour vivre, il faut de l'argent.

Puis le domestique s'en alla avec les charrettes et les autres conducteurs : les femmes restèrent seules avec les enfants et un vieillard. Les hommes bien portants n'ont pas besoin de bains, pas même pour se laver !

Dix jours après, Antonio-Maria revint à cheval pour apporter des provisions. En voyant sa vieille maîtresse, il éprouva une étrange surprise : les yeux de Zia Areca, naguère voilés d'une peau laiteuse, étaient limpides et pleins de vie ; son visage, déjà brun, était devenu presque noir, bronzé par les vents marins, mais il était moins ridé que de coutume.

— Comment allez-vous, Zia Areca ?

— Mieux, dit-elle avec un sourire malicieux. Tu vois que les diables de la mer ne veulent pas m'emporter. Les diables eux-mêmes ne veulent pas de moi !

— Rosa, mon petit agneau, dit le jeune homme à son amoureuse, dès qu'ils furent tête à tête, ne crois-tu pas que cette vieille entêtée ne veut pas mourir ? Nous voilà bien, nous, à présent.

— C'est le dernier éclat de la lampe qui s'éteint, dit Rosa qui n'aimait pas Zia Areca, parce qu'elle adorait le jeune homme. Tu verras, elle mourra sans qu'on y pense. La nuit, elle ne dort jamais, elle gémit, elle est plus faible qu'avant. Du reste, ajouta-

t-elle en souriant, il y a des moments où tu désires qu'elle meure, d'autres où tu ne le désires plus...

— C'est que, vois-tu, je ne peux plus y tenir, dit-il en l'embrassant avec passion. Ce n'est pas une vie que la mienne. Si j'étais certain qu'elle ait fait son testament en ta faveur, je serais capable d'une folie... Mais comme cela nous sommes pauvres : je n'ai rien, tu n'as rien, et même si tu déclarais aux tiens que tu veux m'épouser, comment ferions-nous pour vivre ?

— Tu as raison, dit Rosa.

— La vie est longue : vois comme Zia Areca a vécu ! Viendras-tu cette nuit derrière le rocher ?

— Je ne sais pas. Zia Areca ne dort presque jamais ; et, bien que je sois seule avec elle dans la cabane, parce qu'elle ne veut pas être ennuyée par les pleurs des enfants, je ne sais s'il me sera possible de sortir...

Cette nuit-là, pourtant, vers onze heures, quand tout le monde dormait et que seule la voix de la mer résonnait sur la plage blanche de lune, Zia Areca cessa tout à coup de se plaindre et ferma les yeux.

Rosa, qui faisait semblant de dormir, sentit battre violemment son cœur, mais attendit encore avant de se lever. La vieille ne respirait plus.

« Serait-elle morte ? pensa Rosa. Ce soir, elle m'a parlé plus tendrement que de coutume : « Rosa, m'a-t-elle dit, pauvre « rose de mai, patience ; tu te sacrifies nuit et jour pour moi, mais « tu seras récompensée dans ce monde et dans l'autre. Va, j'ai « pensé à toi, quand tu étais encore toute petite. »

Ces paroles emplissaient Rosa de joie : elle attendait avec impatience le moment de les répéter à Antonio-Maria ; elle croyait rêver, quand elle put se lever et s'assurer que la vieille avait les yeux fermés, la bouche fermée, ses mains sèches abandonnées sur la couverture grossière. Le gros rosaire noir avait glissé par terre et semblait un petit serpent endormi.

Mais à sa joie, Rosa sentit une peur affreuse se mêler.

— Et si elle était morte ? Dois-je appeler ?... Mais... si elle s'éveille !

Elle sortit avec précaution, descendit jusqu'à un rocher

qui avait la forme d'une énorme dent noire, et se trouva entre les bras d'Antonio-Maria.

— Écoute, lui dit-elle en tremblant de plaisir et de crainte, Zia Areca ne remue plus, elle ne respire plus, je ne l'avais jamais vue ainsi. Et puis, écoute ce qu'elle m'a dit ce soir... Je crois qu'elle a fait son testament en ma faveur...

Le jeune homme écoutait, une main sur la bouche, comme pour étouffer un cri de joie. Puis il voulut aller voir la vieille, au risque de la réveiller, et entraîna Rosa avec lui. Dans la cabane, à la clarté vacillante d'une petite flamme qui brillait toujours dans un verre rempli d'huile, Zia Areca était muette, immobile, la bouche et les yeux fermés, ses mains sèches abandonnées sur la couverture grossière. Elle semblait morte, pétrifiée, momifiée depuis des siècles.

— Oui, elle est morte, murmura le jeune homme, sans en être certain. Mais il n'osa pas la toucher, craignant lui aussi de la réveiller.

— Santa Greca ! il faut avertir ma mère...

— Tu es folle ! Restons d'abord un peu ensemble. Si nous ne profitons pas de cette nuit, qui sait quand nous pourrons nous retrouver seuls ?

Ils restèrent dans la cabane, mais ils ne purent pas même échanger un baiser. La présence de la vieille, toute noire sous cette clarté indécise et jaune, la pensée qu'elle pouvait s'éveiller, ou qu'elle était morte, les séparaient l'un de l'autre, implacablement. À la fin, le jeune homme n'y tint plus : il prit Rosa et l'entraîna dehors, la portant presque, l'attirant derrière le rocher. La lune déclinait sur la montagne, sous une bande de nuées bleuâtres ; la mer semblait de lait et d'encre ; de grands nuages montaient à l'horizon, de la mer vers le ciel : tout se taisait.

Les heures passaient. Pour les deux amants, ce fut une idylle funèbre, tragique, d'une ivresse sauvage. Ils pensaient que la vieille devait être réellement morte, et ils vivaient de sa mort, pris d'une folie de vie, de jeunesse et de passion.

* * *

À plusieurs reprises, pourtant, Rosa dit en se serrant craintivement contre le jeune homme :

— Ma chère fleur, j'ai peur. Je crois voir la mort rôder autour de nous...

— Laisse-la rôder, répondait-il, ce n'est pas nous qu'elle prendra, certainement.

De temps en temps, Antonio-Maria s'approchait de la cabane pour guetter. Toujours le silence. Non, il n'y avait pas de doute: la mort avait emmené la vieille. À l'aube, se sentant épuisé, il entra tout droit dans la cabane, prit le panier aux provisions avec une bouteille, et revint derrière le rocher. Rosa ne voulut rien prendre, mais, lui, mangea et but jusqu'à s'enivrer.

L'aube surprit les amants, et Rosa se décida à s'en aller: elle prit le panier et la bouteille vide et revint à la cabane. Le ciel se couvrait de nuages, la mer était noire et jaune, comme elle ne l'avait pas encore vue; un calme funèbre régnait. Zia Areca était toujours immobile sur sa couche, mais elle avait ramené sous la couverture l'une de ses mains. Rosa, qui se sentait déjà toute triste, éprouva une peur terrible en ne voyant plus cette main. Une sueur froide la glaça toute, mais peu à peu elle se remit et pensa:

— Il vaut mieux qu'elle vive ! Ah ! j'aurais eu du remords toute ma vie à la pensée que, cette nuit, j'étais heureuse pendant qu'elle mourait ici !

Elle songea à avertir Antonio-Maria et parut sur la porte de la cabane pour l'appeler; mais, à la lumière de cette triste aurore, elle vit la silhouette du jeune homme s'éloigner le long de la plage, vers les bains des hommes, sur le fond sombre de la mer, et elle n'osa lui faire signe. Elle entra dans la cabane et se mit à préparer le café. Tout à coup un vent violent se leva, les vagues se déchaînèrent; les cabanes tremblaient: la vieille s'éveilla et regarda dehors avec des yeux pleins de stupeur:

— Rosa ! il me semble que je reviens d'un autre monde ? dit-elle. Santa Greca soit louée, il y a des années que je n'avais si bien dormi ! Mais regarde un peu, regarde la mer ! On dirait l'enfer; oui, en vérité, regarde: les vagues ont l'air de diables qui jouent à un jeu terrible. Ah ! cette fois, sûrement, elles emporteront quelqu'un.

* * *

Elles emportèrent Antonio-Maria qui, après avoir beaucoup mangé et beaucoup bu, était descendu se baigner. Quand la mer fut calmée, on aperçut son cadavre, complètement nu, qui flottait dans le lointain et qui semblait dormir « sur la couverture de velours bleu ».

Rosa eut une crise nerveuse : elle se rappelait ce que le jeune homme lui avait dit, pendant leur dernière nuit d'amour :

— Laisse-la rôder, la mort, ce n'est pas nous qu'elle emportera !
Et c'est lui qu'elle avait pris.

— Santa Greca, combien l'homme est aveugle ! disait la vieille en prenant son café. Antonio-Maria me sermonnait toujours : « Zia Areca, la mort vous guette ! » Et voilà qu'elle passe et qu'elle s'amuse : au lieu de prendre la vieille, elle prend le jeune ! Oui, quelquefois on dirait qu'elle s'amuse, la mort ! Maria Itria, ma fille, tu feras bien de surveiller ta fille Rosa ; et prends la tasse, tiens : ce café était froid.

LE PETIT HOMME

Dans la chaîne des détenus arrivés le soir du 23 mars au pénitencier, était un jeune homme d'apparence distinguée, vêtu de gris, avec un grand chapeau blanc; dans l'ombre des larges bords à ruban gris, on voyait un visage pâle et maigre, un nez aquilin, une barbe noire en pointe très soignée. Pendant le voyage, il n'avait pas ouvert la bouche, ses longs cils étaient restés baissés, ses sourcils froncés, et ses yeux regardaient constamment ses mains maigres et nerveuses aux ongles très longs, serrées dans l'acier brillant des menottes. Dans le pénitencier seulement, il leva les paupières et fixa le regard perçant de ses yeux noirs sur le visage du directeur qui, à son tour, l'examina froidement et attentivement. Par une bizarre coïncidence, le détenu et le directeur portaient le même nom, Cassio Longino. Tous deux le savaient: et le détenu, à qui son nom avait attiré plus d'une plaisanterie dans son lointain pays d'outre-mer où *Cassio* signifie *jupon blanc*, éprouvait maintenant du moins l'amère compensation de se voir, pour ce détail, remarqué par les froids yeux verts de Monsieur le Directeur.

Dès le premier regard, les deux hommes se déplurent: le directeur, d'âge incertain, était petit, un peu courbé, avec de petits pieds et de petites mains maigres qu'il tenait constamment

cachées dans les poches d'un long pardessus de drap noir luisant. Sur son visage terreux et glabre, un air de grande souffrance physique, qui tirait les coins de sa bouche pâle; dans ses yeux petits et verts, une indifférence froide et presque cruelle; sur ses cheveux blonds complètement ras, deux grandes oreilles se détachaient.

Pour toutes ces raisons, et parce qu'il était le directeur du pénitencier, il déplut au n° 245 et le n° 245 déplut au directeur par son air dédaigneux, par la fierté du regard qu'il osa fixer sur lui, et par sa jeunesse forte et saine.

Durant les formalités de l'arrivée, le directeur ne dit pas un mot, et pendant plusieurs jours Cassio, enfermé dans une cellule payante, ne le revit pas. Sa fenêtre grillée donnait à l'est; œil triste ouvert sur l'une des façades blanches de l'établissement, elle regardait au loin l'Apennin encore neigeux, et la plaine toscane où mars ramenait le vert brillant des herbes et le vert pâle et presque jaune des premières feuilles : dans le jardin du pénitencier, cultivé par les détenus en casaque de toile et en bérêt rouge, Cassio qui, par autorisation spéciale du ministère, conservait ses vêtements personnels, voyait les pêcheurs fleuris d'un rose intense, et le rose délicat des fleurs de pommiers éparpillés en bouquets dans l'air tiède.

Il restait continuellement près de la grille, frémissant de douleur; les longs soirs voilés lui laissaient une fatigue, une angoisse mortelle; la nuit, pourtant, il ne dormait pas; étendu sur sa couche grossière, il sentait battre douloureusement son sang tourmenté. Le matin, quand le gardien, un grand jeune homme dont la tête rouge se détachait sur le bleu cendré du disgracieux uniforme, entra pour replier la couchette, Cassio était déjà debout, dressé devant la grille.

Au-dehors, les premières hirondelles montaient et descendaient, leurs ailes et leur ventre brillaient au soleil. Le prisonnier ne daignait pas adresser la parole au gardien, ne répondait pas aux appels incessants, aux petits sifflements, aux signes de son voisin de droite, et à la récréation, quand on le conduisait pour une heure dans le morne préau, il ne faisait attention à personne; avec une indifférence dédaigneuse il se promenait de long en large sur le pavé maussade, humide de rosée.

Dans l'établissement le bruit se répandit que c'était un très riche propriétaire sarde, parent du directeur, et comme le directeur était craint et détesté (aucun des détenus ne savait, à vrai dire, la raison de cette haine et de cette crainte, car le petit homme ne leur avait jamais fait de mal, sinon par son froid regard d'indifférence), le n° 245, lui aussi, une semaine après son arrivée, était haï, et, chose étrange, redouté.

Comme il avait demandé la permission d'écrire, le 1^{er} avril il fut appelé à la direction; une chambre grise, lugubre, meublée sévèrement; la fenêtre grillée projetait sur le carreau un rectangle de soleil pâle, où remuait l'ombre d'une branche. Le directeur travaillait, plus courbé que jamais, sur une table de bois noir: il ne bougea pas, ne leva la tête qu'après un long moment, pendant lequel Cassio, debout et immobile, les yeux fixés sur l'ombre de la branche qui tremblait dans le soleil, se rongait d'humiliation.

Ah! devant les autres, devant ce ramas de criminels et de geôliers vils, il pouvait au moins se donner la satisfaction d'une certaine dignité orgueilleuse: il était plus fort que ceux qui l'enchaînaient, plus grand que ceux qu'il ne daignait pas appeler ses compagnons d'infortune: mais devant ce petit homme souffreteux et méprisant, il devait se courber, répondre, s'humilier.

Le directeur lui dit brusquement, en se tournant vers lui sans se lever: « Vous êtes condamné à trois ans de détention simple pour faux; vous ne pouvez écrire qu'une fois par mois. »

Sa voix était un peu fatiguée, mais l'accent d'un toscan très pur.

— Je le sais, répondit Cassio, mais je n'ai pas demandé simplement la permission d'écrire chez moi: je voudrais écrire pour mon compte, dans ma cellule.

— Impossible, pour le moment. Pourquoi ne demandez-vous pas à être admis au bureau des écritures?

— S'il est possible d'y être admis?...

— Tout à fait possible.

Cassio fit la demande le jour même, et le lendemain fut introduit au bureau, où la besogne, très copieuse, était expédiée tant bien que mal par trois autres détenus. La chambre, contiguë à celle de la direction, était encore plus sombre et plus morne, et les trois scribes, le premier gras et chauve avec de petits yeux

bleus chassieux, le second blond, pâle, avec un profil presque transparent, le troisième, un grand jeune homme robuste, avec une forte tête brune hérissée et un visage rasé d'empereur romain, firent mauvaise impression sur le nouveau venu. Ils avaient l'air résignés et même contents de leur sort mélancolique. Cassio, au contraire, éprouva un dégoût profond, qu'augmenta encore la résignation stupide de ses trois camarades, une crise de désespoir impuissant, et il regretta d'avoir fait cette demande. Il valait mieux rester dans sa cellule, les mains tendues vers le soleil de la grille, devant l'Apennin, à l'horizon, qui lui rappelait les montagnes de son pays, toutes retentissantes du hennissement de son poulain noir lancé à la chasse du mouflon, rester seul avec sa condamnation et son chagrin.

Le détenu à la tête hirsute, plus hardi que les deux autres qui se contentaient de regarder Cassio à la dérobée, chercha tout de suite à lier connaissance, sur un ton très respectueux. (Les scribes savaient qu'il portait le même nom que le directeur, et connaissaient le bruit répandu dans le pénitencier.)

— Vous êtes Sarde ?

— Sarde, dit-il froidement.

— Puisque le hasard nous a réunis dans ce lieu, permettez-moi...

— Joli hasard ! riposta Cassio amèrement, et il coupa court au compliment que le malheureux voulait adresser à ce grand personnage. Il ne fit aucune confidence et n'en demanda pas aux autres.

Trois jours après arriva pour lui une lettre de Sardaigne, carrée, élégante, sous une enveloppe ivoire ; l'écriture était longue et ferme, un parfum indéfinissable montait des grands feuillets glacés. Le directeur l'ouvrit et la lut avec une certaine agitation, ne voulant pas s'avouer qu'il l'attendait.

Après tout, il était homme, jeune encore ; il avait beaucoup souffert et beaucoup aimé, et, si ses chagrins personnels avaient laissé en lui, pour les innombrables misères qu'il avait à surveiller, cette profonde indifférence qu'on appelait de la cruauté, il lui restait encore un cœur et des sentiments humains. Si le n° 245 avait été un pauvre diable comme presque tous les autres détenus, malgré cette intéressante homonymie, le directeur, au



bout de vingt-quatre heures, ne se serait plus occupé de lui; mais ce beau jeune homme, fier et distingué, qu'entourait une sorte de légende, attirait l'attention de tous, et la sienne aussi par conséquent.

Et les bruits étranges qui couraient dans les lugubres cellules et les tristes promenoirs de l'établissement étaient arrivés jusqu'à lui.

Le soupçon qu'il pouvait y avoir en eux quelque chose de vrai — Longino, en effet, n'était pas un nom sarde — avait fait briller un moment ses petits yeux verts; et maintenant ils s'animaient de nouveau à la lecture de la lettre.

Mais elle ne contenait rien de particulier: c'était une sœur de Cassio, née d'un second mariage de sa mère, qui lui écrivait. Une affection et une pitié sans borne vibraient dans les quatre feuillets, une tendresse indicible, une douceur infinie qui exhortait au courage et à la résignation.

« Prends patience, Cassio, ne désespère pas, ne souffre pas trop: pense que nous sommes seuls au monde, seuls à nous aimer et à espérer l'un en l'autre. Le temps passera, et quand Dieu voudra nous réunir, je saurai te récompenser de l'immense sacrifice que tu as fait pour moi. Pas de lâcheté, pas de désespoir; les honnêtes gens savent que ta faute a été un acte héroïque... »

— Rien que cela? pensa le directeur. Tous les condamnés sont des innocents, sont des victimes; mais des héros, maintenant?

Et pourtant cette lettre, si différente des vulgaires correspondances qui arrivaient au pénitencier, cette lettre si bonne, fine, délicate et amoureuse, le fit réfléchir.

Il fut pris d'une curiosité malade de savoir, de connaître, et tenta vainement d'y résister. Et contre sa volonté, malgré les règlements qu'il observait avec minutie, il fit appeler le n^o 245 à la Direction pour lui remettre la lettre. Comme il fallait un prétexte, il lui donna d'abord un travail assommant à faire au bureau, puis lui dit, en fixant sur son visage ses yeux noyés de nouveau dans une indifférence égoïste:

— Il y a une lettre pour vous.

Cassio ne dit rien, mais il leva la tête, et une rougeur d'émotion lui colora la face et les oreilles.

Et, pour la seconde fois, un phénomène se produisit: le

directeur du pénitencier envia le détenu. C'est que le détenu, dans sa profonde misère, entendait venir à lui une parole d'encouragement et de tendresse, qui devait illuminer tout son horizon sombre d'une lueur d'aurore lointaine, reflétée sur son visage; et lui, qui était libre et qui était le maître, seul et perdu dans l'infinie tristesse de mille ennuis profonds, il ne recevait jamais, ni de près ni de loin, une seule parole d'affection, un seul rayon de lumière.

Tout ému qu'il était, Cassio devina quelque chose d'anormal dans l'âme du directeur, et en profita, avec son astuce sarde, pour lui demander hardiment la permission d'avoir tout de suite la lettre et de la lire dans le cabinet de la direction.

Plutôt ici, sous l'indifférence des petits yeux verts, que dans l'atmosphère insupportable du bureau, au milieu des curiosités grossières des trois scribes résignés.

Depuis ce jour-là il se montra plus sociable, moins impatient, et le directeur lui témoigna une certaine déférence qui n'échappait pas aux autres détenus, et qui confirma le bruit de la parenté supposée. Cependant, il n'obtint pas la permission d'écrire avant qu'un mois se fût écoulé depuis le jour de son arrivée à l'établissement. Mais quand le moment fut enfin venu, il obtint deux feuilles. Et sa lettre ne fut pas moins affectueuse que celle de sa sœur, mais moins douce, moins délicate: la rage de l'impuissance frémissait entre les lignes nerveuses.

« Il y a un mois que je suis ici, mais il me semble que j'y suis depuis trente ans. Je commence à me résigner; on m'a placé dans le bureau des scribes, avec trois inconnus qui me déplaisent (le directeur biffa ces six derniers mots); la besogne est lourde, presque écrasante, mais le temps passe moins péniblement. D'abord, je ne pouvais pas m'habituer. Maintenant, je suis moins désespéré. M. le directeur est très bon pour moi.

« Oui, oui, le temps passera, le temps passe, mais en attendant j'ai l'impression que ma peine ne finira jamais. Les 987 jours qui me restent à faire me paraissent innombrables comme les sables de la mer. Ce qui me pèse plus que tout, c'est la pensée de ton chagrin.

« Mais pourtant, de penser à toi cela me réconforte. Tu es si bonne! Pourvu que, pendant mon absence, tu ne te maries pas et tu ne m'oublies pas! Je vais trop loin; pardonne-moi, chère

Paola; ce que j'ai dit ne peut pas être. Comment la sœur aimante pourrait-elle oublier son frère malheureux? Et pourtant, quelquefois, quand je ne peux pas dormir, cette pensée-là vient accroître mon angoisse. Qui pourrait croire que nous en viendrions là!

« J'étais résigné à tout, mais au fond j'espérais dans la justice des hommes. Qu'ont-ils fait de moi! Écris-moi vite, ne m'oublie pas : si tu m'oubliais, je saurais trouver un terme à mes souffrances. »

Il ne saluait personne, ne faisait mention de personne, que d'elle. La réponse arriva par retour du courrier, avec des effets, des livres et de l'argent.

Le directeur éprouva de nouveau un charme étrange de douceur et d'envie en lisant la bonne et jolie lettre de Paola. Elle ne reprochait pas au malheureux le peu de foi qu'il avait dans son affection, mais elle se disait peinée de le savoir si triste, elle lui assurait qu'elle ne se marierait pas avant son retour, et elle avait une bonne parole aussi pour le directeur. « Aime-le et respecte-le; il peut te faire beaucoup de bien, il peut être un père pour toi (un frère, Mademoiselle! pensa le directeur): je prie pour toi et pour lui. » (Merci! dit-il en lui-même, avec un peu d'amertume).

Dans sa troisième lettre, comme Cassio lui avait demandé ce qu'elle faisait, comment elle passait le temps, Paola écrivit:

« Les jours passent bien tristes loin de toi: j'expédie les affaires comme je peux et je vais souvent à la campagne avec mon *balio*¹ et ma nourrice. Pauvres gens, ils me sont bien utiles. Nous allons à cheval, et ces promenades sont mon unique distraction. À la maison, rien de nouveau: je travaille à la tapisserie que j'ai commencée à la pension, quand mes rêves étaient si différents de la réalité présente. J'y copie de vieilles broderies sardes que j'ai découvertes chez ma nourrice. Je ne vois pour ainsi dire personne: je pense à toi et je compte les jours. »

— Pourquoi ces gens, qui semblent riches et intelligents, ne songent-ils pas à solliciter la grâce? se demanda le directeur; et en se promenant dans le jardin, où le printemps de Toscane triomphait dans une floraison splendide de roses blanches, jaunes

(1) *Balio*, mari de la nourrice.

et vermeilles, et où les bérets rouges des jardiniers flambaient comme des pavots parmi le vert intense de la végétation, il pensa d'une façon très étrange à la sœur forte et douce du n^o 245. Il se la représentait, grande et brune comme son frère, avec un pâle visage de Mauresque, et cette physionomie fatale qui distinguait le détenu; il la voyait, courbée sur sa tapisserie qu'elle historiait patiemment, ou bien lancée au trot d'un petit cheval sarde, les yeux à demi fermés à l'éblouissant soleil de mai. Puis il s'étonna, il eut honte de ses imaginations puériles, et sentit une de ces colères sourdes et cachées qui souvent faisaient violence à sa froideur naturelle, tourmentait son sang pauvre, et le laissaient ensuite épuisé, plus indifférent que jamais.

Le printemps passa; des lettres de Paola arrivèrent trois ou quatre fois encore; dans la dernière, elle promettait d'envoyer son portrait, si on lui donnait l'assurance que Cassio aurait la permission de le recevoir.

Permis écrivit nerveusement le directeur au bas de la lettre, avant de la faire remettre au détenu.

Pendant une, deux, trois longues semaines il y eut dans l'établissement, sous le grand ciel bleu plein d'un soleil ardent qui changeait les cellules en fournaies étouffantes, deux âmes qui attendirent passionnément, bien qu'avec des sentiments divers, ce portrait de femme.

L'attente de Cassio était douce et profonde: dans la résignation douloureuse que l'habitude et l'espérance commençaient à mettre dans son cœur, l'attente de ce portrait lui donnait comme une impression de bonheur: il s'éveillait de grand matin en pensant que le portrait arriverait peut-être ce jour-là; et en attendant le gardien qui viendrait le conduire au bureau, il retournait à la grille et tendait encore au-dehors ses mains blanches, comme s'il voulait recueillir entre ses paumes toute la fraîcheur du matin: et il pensait toujours au portrait. Dehors, les hirondelles montaient et descendaient sans cesse, en criant, les ailes et la queue couleur de perle, sous les reflets vifs de la lumière; au loin, la campagne jaune entourait de tapis d'or la verdure luisante des vignobles, et tout au fond l'Apennin veillait dans la clarté bleue du matin. Le détenu se rappelait les rouges aurores de ses montagnes, étincelantes de genêts en fleur, il songeait au portrait, et il éprouvait

un vague sentiment de joie. Le directeur se réveillait le teint plus terreux que jamais, et pensait, lui aussi, au portrait, mais son attente était mêlée d'inquiétude, d'amertume, de colère contre lui-même, parce qu'il ne savait vaincre sa sotte curiosité, son sentimentalisme bête, l'intérêt absurde que *ces gens* lui inspiraient. Et il descendait aux jardins, et il remontait à la Direction, et il expédiait sa besogne aride, et il circulait, les yeux froids, les mains dans les poches de son pardessus d'été (même aux jours les plus chauds il portait un léger pardessus noir), parmi ces hommes au front flétri sous l'infâme béret couleur de sang, mais il attendait le portrait. Bien au fond, sous sa colère secrète, sous sa méchante humeur, il y avait une lueur de tendresse, quelque chose comme l'étincelle qui brillait perdue dans la froide transparence de ses yeux verts, vague, incertaine, mais qui brillait pourtant. Et cette étincelle, cette lueur cachée, indéfinissable, rayonna sans contrainte à l'arrivée du portrait. Un portrait plein de vie, lumineux, qui souriait d'un sourire enchanteur.

Elle n'était pas telle que l'imagination se la représentait : elle était blonde, et non brune, blanche et d'une beauté délicate : dans ses yeux foncés, pas très grands, mais gracieux, dans la courbe enfantine de sa bouche, dans son menton creusé par une profonde fossette, brillait et étincelait un sourire ineffable. C'étaient bien la bonté et la douceur de ses lettres, l'inexprimable parfum qu'exhalaient ses mots : ce charme mystérieux et fascinant avait pris et conquis à distance l'âme de ce petit homme taciturne qui passait pour cruel, et qu'on craignait, et qu'on haïssait, seulement parce que c'était un pauvre rêveur. La lettre qui accompagnait la photographie était comme d'habitude bonne et tendre ; à un certain moment elle disait :

« Je me suis fait photographier en pensant à toi, et c'est à toi que je souris : que mon regard et mon sourire te portent un peu de joie et te donnent la force d'espérer en des jours meilleurs. Lis dans mes yeux tout ce que j'aurais encore à te dire. »

Le directeur à ce passage regarda encore les yeux du portrait, puis finit de lire la lettre, puis regarda encore la photographie en la tournant vers le jour : et dans le reflet de la lumière, l'image eut comme un semblant de réalité, les beaux yeux brillèrent, les lèvres pures sourirent.

« Mon Dieu, suis-je stupide ! » se dit-il. Mais au fond de son âme il pensait : « Comment écrira-t-elle à l'homme qu'elle aimera, cette créature élégante et fine, qui écrit ainsi à son frère ? » Et tout de suite, tristement, il pensa que lui était petit, laid, l'air vieux, qu'il était haï et craint par tous ces malheureux que dominait son regard froid.

Il relut la lettre, se remit à regarder la lumineuse figure de Paola, et... ce jour-là ni lettre ni photographie ne furent remises au détenu.

La nuit, le directeur eut un rêve bizarre : il lui semblait qu'une révolte avait éclaté parmi les détenus ; plusieurs hurlaient contre lui, brisaient leurs chaînes et le menaçaient. Lui tenait dans les mains le portrait de Paola et ne pouvait bouger ni se défendre, parce qu'alors le portrait serait tombé par terre et le n° 245 se serait aperçu de l'indélicatesse commise par le directeur. Mais comme il était sur le point d'être étouffé par les mains des détenus, Cassio justement se jetait entre eux en criant : « Laissez-le, il épousera ma sœur ! Et alors il deviendra bon avec vous, parce qu'elle est si bonne !... »

Il s'éveilla en sueur, bouleversé, et ne put se rendormir ni se reposer.

Cassio, pendant ce temps, continuait à attendre ; mais à la douceur de l'attente commençait à se mêler une vague inquiétude. Il attendit encore une semaine, et le portrait n'arrivait pas. Il n'arrivait pas de lettre non plus ; et il y avait si longtemps qu'il attendait ! Combien ? Presque un mois. Que se passait-il là-bas, derrière la mer brûlée de soleil, là-bas sur les montagnes où l'odeur du thym s'exhalait dans la pourpre solitaire des soirs ? Paola devait être malade, pour garder si longtemps le silence : ou bien l'oubliait-elle ? Cassio retomba dans l'indicible désespoir des premiers jours. Il demanda la permission d'envoyer une dépêche et ne l'obtint pas. À grand-peine lui fut-il accordé d'écrire deux jours avant la fin du délai réglementaire.

Sa lettre était si triste et si découragée que le directeur sentit plus aigu que jamais le remords de sa conduite : depuis deux semaines, il vivait d'une vie intolérable, et tandis que les reclus le trouvaient plus odieux et plus cruel que par le passé, il avait en les regardant une pitié plus profonde dans ses petits yeux verts.

Il savait, il comprenait enfin comment l'homme peut être, contre sa volonté, entraîné au crime. En lisant la lettre douloureuse du n° 245, il se demanda encore :

— Mais pourquoi ne sollicitent-ils pas la grâce ?

Et cette fois il ne s'irrita pas d'avoir eu cette pensée, mais il y revint, pour la formuler plus précisément. Cependant il repoussa l'idée que sa pitié pour le n° 245 fût inspirée non par le remords, mais par un sentiment inavoué d'égoïsme, par l'espérance de pouvoir bientôt parler sincèrement au détenu, redevenu un homme comme les autres, et lui dire :

— Monsieur, je suis un original, et alors, je ne sais ni comment ni pourquoi, dans un temps si court, je suis devenu follement amoureux de votre sœur, quoique je n'aie pas le bonheur de la connaître. Voulez-vous me la donner en mariage ?

Cassio reçut de Paola une dépêche, puis une lettre recommandée qui contenait un second portrait. Dans sa délicate bonté, pour ne pas provoquer d'inutiles colères chez le pauvre détenu, elle feignit de ne pas avoir expédié d'autre photographie, et de n'avoir pu écrire plus tôt, pour beaucoup de raisons qu'elle énumérait en détail.

— Comme elle est bonne ! pensa le directeur, admirant cette délicatesse ; et, dans un élan d'enthousiasme, il fut sur le point de lui écrire et de lui révéler tout. Mais naturellement il ne le fit pas, et il lui vint toutes sortes d'idées tristes : « Elle me croira fou, et elle aura peur pour son frère. »

Le reste de l'été passa, l'automne avança : des détenus partaient, d'autres arrivaient : au bureau, les trois scribes semblaient plus résignés que jamais, quelquefois même joyeux, et ils provoquaient une antipathie violente chez le Sarde, qui cependant, tout au fond, était résigné lui aussi. Seulement, dans la douceur de l'automne, dans les aurores fraîches au ciel ineffablement pur, dans les longs soirs qui prolongeaient leurs reflets d'or rouge jusqu'au mur lugubre du bureau, il se sentait tourmenté par la nostalgie de la patrie et de l'indépendance. Et il frémissait comme un poulain enlevé au libre pâturage et enfermé dans une prison sinistre : mais il savait dompter ses révoltes intimes et parfois se plongeait si profondément dans l'espérance et le rêve de l'avenir que le présent lui paraissait déjà loin derrière lui.

Pourtant, quand vint l'hiver et que des Apennins noirs de brumes les nuages montèrent en masses épaisses, quand la pluie fouetta sans cesse de ses larmes rageuses les façades de l'établissement, Cassio sentit ses nerfs se tendre douloureusement comme des cordes durcies par le froid. Le jour, dans la lumière livide du bureau, les trois têtes des scribes, leurs trois visages blêmes de froid, les petits yeux bleus chassieux, le profil transparent du blond, la tête d'empereur romain, lui apparaissaient comme dans une vision obsédante, éveillant en lui un désir instinctif et brutal de saisir quelque chose, et de le lancer de toutes ses forces contre ces petits yeux pour les crever, contre ce profil pour le briser, contre cette tête pour la fendre. Cette envie croissait de jour en jour : quelquefois, elle était si intense que Cassio éprouvait la sensation étrange et violente de l'avoir réalisée ; les muscles de ses bras se détendaient, un léger frisson d'horreur lui courait dans les vertèbres. Puis, rentré dans sa cellule, il riait amèrement en lui-même de cette obsession bizarre, et il comprenait que s'il haïssait les trois malheureux, c'est qu'ils représentaient pour lui, en ces terribles jours d'hiver, toute l'humanité et toute la nature qui le torturaient et contre lesquelles son organisme se révoltait. La nuit, même s'il ne dormait pas, il se reposait un peu. Dehors, le vent grondait avec une sonorité qui rappelait le fracas des torrents lointains. Dans l'obscurité complète, dans cette harmonie sauvage, Cassio perdait la notion du temps, se souvenait, espérait. Sur sa dure couchette, à laquelle ses membres s'étaient habitués, il sentait une tiédeur agréable, et au moins l'hiver avait fait cesser les importunités de certaines petites bêtes rouges. Des songes heureux rassérénaient le pauvre Cassio : les modulations sonores du vent lui faisaient voir les lignes des chères montagnes lointaines, la trace du sanglier dans les fougères vertes ; puis le fleuve glauque, les perdrix sautillant parmi les oléandres en fleur, et toujours le hennissement de son poulain noir, et par-dessus toute chose brillait le sourire de Paola.

Mais quand reparaisait le jour gris, la douceur des rêves nocturnes rendait la réalité plus amère. Il aurait fini par s'emporter nerveusement contre ses trois malheureux compagnons si, un jour, on ne l'avait providentiellement appelé à la Direction.

Le directeur daignait lui demander un service : on lui avait

fait cadeau d'une petite plante aromatique, une touffe de filaments durs et secs, verdissant çà et là par des feuilles minuscules, d'une odeur caractéristique et pénétrante. Elle venait de Sardaigne; aussi demandait-il au détenu s'il la connaissait, s'il pouvait lui en dire le nom exact.

Cassio enfonça ses doigts maigres et blancs entre les filaments bruns et serrés de la plante et l'approcha de ses narines, en fermant un peu les yeux. L'odeur lui donna la vision des grands pâturages montagneux du Gennargentu¹, un frémissement de nostalgie triste trembla entre ses sourcils.

— C'est le *tirtillo*, dit-il.

— Le *tirtillo*. Je m'en doutais. Le précieux secret des pâturages sardes, qui donne à votre fromage cet arôme particulier.

Cassio fit signe que oui.

— Le fameux *tirtillo*, dit encore le directeur, le nouveau remède contre l'épizootie.

— Il y a des siècles qu'on le connaît en Sardaigne, dit Cassio timidement. Bien des choses qui sur le continent passent pour des découvertes sont d'usage courant dans l'île.

Le directeur ne protesta point. Il se remit à écrire, courbé sur sa table, et tout semblait fini, quand tout à coup il se retourna et dit à Cassio, sans le regarder :

— A-t-on demandé la grâce pour vous ?

— Oui, aussitôt rejeté mon pourvoi en cassation, quand j'étais encore en prison à Cagliari.

— À qui l'a-t-on demandée ?

— Au ministère.

— Mauvais. Le ministère, même quand on le sollicite, ne tranche jamais. Souvent le détenu a fini sa peine avant que la procédure soit arrêtée.

Cassio se rembrunit.

— Il faudrait adresser la demande à la reine; c'est plus rapide.

— Excusez-moi, dit Cassio en baissant la tête, mais l'obtiendra-t-on ? l'obtiendra-t-on ?

— Si la demande est faite par votre sœur, on l'accueillera...

(1) Massif sarde

répondit l'autre avec une sorte d'impatience, et il tourna encore le dos, de sorte qu'il ne vit pas rougir le détenu, et que le détenu ne vit pas rougir le directeur.

Cette fois, la conversation était vraiment terminée; au bout d'une minute Cassio fut ramené au bureau. Mais c'était déjà un autre homme; la présence de ses trois malheureux compagnons lui inspirait plus de pitié que de haine; ses doigts pâles conservaient l'odeur aromatique du *tirtillo*, et, en les approchant de sa bouche, il sentait toute la douceur fraîche de ses hautes prairies lui souffler dans l'âme.

Et pour la première fois, peut-être, le directeur fut aimé sincèrement par un de ses détenus. Cassio écrivit à Paola en lui conseillant de demander la grâce à la reine.

« La demande, tu peux la faire toi-même, sans recourir encore à la prose sèche et vénale d'un avocat. Expose-lui les choses comme elles se sont passées. J'espère, et je bénis la personne qui m'a donné ce conseil. »

L'hiver passa. Dans les aurores toujours tardives, mais très claires de février, Cassio retournait à la grille; son visage était pâli et les veines dessinaient un réseau de lignes bleuâtres sous l'épiderme diaphane de son front, mais ses yeux brillaient d'espoir. De l'Apennin dont les crêtes blanches s'estompaient sur le cristal bleu du ciel tombait une froide, mais salubre odeur de neige: de longues bandes herbeuses d'un vert humide très vif sillonnaient le paysage, et dans le jardin les abricotiers se tachaient déjà de gemmes roses.

Cassio sentait le sang bouillonner dans ses veines, à l'attente mystérieuse d'un heureux événement; tout le prélude de ce printemps qui commençait se reflétait dans son âme.

Un autre homme, libre dans son appartement froid et mélancolique, éprouvait la même sensation d'impatience mêlée de douceur; ses yeux verts reflétaient l'éclat tendre de l'herbe nouvelle, et une gemme vermeille s'ouvrait dans son cœur. Un jour enfin arriva du ministère la demande de renseignements sur la conduite au pénitencier du détenu Cassio Longino. Le directeur fit un rapport enthousiaste; il ignorait pour quelle raison le n^o 245 avait fabriqué de fausses traites, mais il le tenait pour un jeune homme honnête, de moralité excellente, et d'éducation irrépro-

chable. Peu s'en fallait qu'il n'ajoutât cette qualification d'« héroïque » qui l'avait fait sourire un jour avec ironie à la lecture d'une lettre de Paola. Il s'en abstint, mais en même temps que le rapport partit pour le ministère une lettre fort bien tournée, adressée à l'un de ces amis qu'ont toujours dans les bureaux les personnes comme le directeur Longino.

Que ce fût ou non l'effet de cette lettre, toujours est-il que le décret de grâce et l'ordre de mise en liberté ne tardèrent pas à arriver, juste un an après l'entrée de Cassio au pénitencier.

Il fut encore une fois appelé à la direction; dehors, l'air était tiède et parfumé, le ciel d'un bleu intense; mais à l'horizon par la grille, on apercevait de longues lignes parallèles, d'un blanc tendre, dessinées sur ce fond vif; on aurait dit un escalier d'albâtre montant vers des hauteurs inconnues.

Dans la chambre, au soleil de la grille, tremblaient de nouveau les vagues ombres des branches. Le directeur était assis à sa table; seulement, cette fois, en voyant Cassio, il se leva en toute hâte. Le jeune homme s'en aperçut, et il n'osa pas formuler la folle espérance qui lui surgit dans l'âme, mais il sentit son cœur battre avec violence et comme avec angoisse.

— J'ai reçu le décret, dit le directeur en s'appuyant à la table, la main ouverte et posée sur les papiers.

— Le décret?

— Le décret de grâce.

— Pour qui? demanda Cassio anxieux.

Le directeur s'impatienta.

— Pour qui? Mais pour vous! Puis il se réjouit de l'intense émotion du jeune homme. Tant mieux: si la chose était inattendue au point de paraître impossible, la reconnaissance serait d'autant plus grande. Puis il regretta sa joie. Si ses efforts n'aboutissaient à rien? Si, comme il était à prévoir, dans l'élan de la reconnaissance, Cassio lui donnait des espérances vaines?

— Pour moi, pour moi? balbutiait le jeune homme. Pour moi? pour combien de temps?

— Pour tout le reste de votre peine. Vous êtes libre... C'est-à-dire pas tout de suite, mais après une ou deux formalités, dans une semaine vous serez libre.

Lentement Cassio se remit: jusqu'à ce moment il avait eu les

yeux fixés sur le directeur, sans le voir ; il commença maintenant à le distinguer, à le regarder. Il s'aperçut que son visage terreux était coloré, que l'air de souffrance physique avait disparu de sa bouche mince, que ses petits yeux verts brillaient.

Lui, au contraire, était défait, la figure et les mains toutes blanches : ses paupières livides avec un filet serré de veines violettes lui tombaient lourdement sur les yeux.

« Cet homme est parfait, puisqu'il se réjouit sincèrement du bonheur d'autrui ; je l'avais mal jugé », pensa-t-il, mais ensuite il se demanda :

— Pourquoi ?

Il sut bientôt pourquoi.

Le directeur le pria de s'asseoir ; il lui tendit le décret et profita du moment où Cassio semblait le plus absorbé dans la contemplation de la signature royale, pour commencer.

— Maintenant j'aurais autre chose à vous communiquer. Écoutez, et n'ayez pas mauvaise opinion de moi. J'attendais depuis longtemps le jour où nous sommes, et la chose, à distance, me paraissait facile ; maintenant je m'aperçois au contraire que nous avons besoin pour nous entendre, moi d'une grande hardiesse, vous d'une grande indulgence. » Un sourire triste lui effleura les lèvres, et lui rendit cet air souffreteux qui caractérisait sa physionomie. Cassio le regarda, un peu étonné, encore tout troublé de sa joie, mais déjà assez maître de lui-même. L'autre comprit qu'il laissait échapper le moment le plus favorable, et se hâta : et, malgré ses efforts intimes, sa voix tremblait un peu.

— Je ne sais comment m'exprimer pour vous faire comprendre les choses comme il faudrait ; mais vous êtes suffisamment intelligent pour me comprendre de vous-même. Écoutez. J'ai fait tout le possible pour vous faire obtenir ce morceau de papier-là — il montrait du doigt le décret, et Cassio, suivant le geste, baissa les yeux sur le papier —, et je l'ai fait avant tout parce que je sentais que vous le méritiez. (« Saurait-il mon histoire ? » se demanda Cassio, qui avait conscience d'avoir été médiocrement utile au pénitencier). Je ne vous demande aucun remerciement, et même je serais infiniment contrarié si vos sentiments de reconnaissance avaient une influence quelconque sur votre réponse. Je désirais vous parler comme à un galant homme : — (Diable !

est-ce qu'il me croit lui aussi un grand seigneur? est-ce qu'il veut m'emprunter de l'argent? pensa Cassio. Je ne voudrais pas paraître ingrat, mais où va-t-il en venir?) — comme à un galant homme et à un homme libre, précisément pour que la demande que je vais vous faire soit adressée d'égal à égal. Vous êtes libre maintenant, et par conséquent maître de l'accueillir comme vous le croirez convenable.

— Parlez, dit l'autre avec une impatience presque douloureuse. Tout ce qui dépend de moi...

— Je ne sais si cela dépend de vous; en tout cas...

— Parlez, parlez...

— Écoutez, et je vous le répète, ne me condamnez pas, ne me prenez pas pour un fou. En lisant les lettres de votre sœur, j'ai deviné en elle une créature si bonne et si noble que... (Oh! mon Dieu! Il l'aime! cria Cassio en lui-même, et de nouveau il s'assombrit) je suis amoureux d'elle. Ne souriez pas de moi; je suis encore jeune...

Oh! non, Cassio ne souriait pas.

— Vous lui avez écrit? demanda-t-il rudement.

— Non, ne vous offensez pas; je n'ai pas eu cette audace. C'est à vous seulement...

— Mais c'est impossible, mais c'est fou, c'est impossible éclata Cassio, comme s'il se parlait à lui-même, en frappant du poing le décret déplié sur son genou; et l'on entendit le bruit du papier froissé.

— Cela paraît impossible, vraiment, et pourtant cela est; c'est une chose extraordinaire, mais ce n'est pas la première fois que cela arrive. Enfin, voilà, monsieur Longino. Ma demande est sérieuse. Votre sœur peut-elle l'accepter?

— Quelle demande?

L'autre pensa: « Ce jeune homme est trop ému. J'ai peut-être eu tort de lui parler sans attendre. Tout d'une fois, c'est trop. »

— Ma demande en mariage.

Cassio ne répondit pas tout de suite: il fit un effort, se domina; il vit clair de nouveau, il regarda le directeur et le reconnut tel que par le passé, pâle, souffreteux et laid. Et, dans son immense angoisse, il sentit un peu de réconfort: « Elle ne l'acceptera pas », pensa-t-il.

— Mais, demanda-t-il, avez-vous bien réfléchi? Avez-vous écrit chez moi, pris des renseignements? Dans des cas semblables...

— Je n'ai pas écrit. À quoi bon? Je savais que votre sœur n'était pas mariée, qu'elle était jeune et bonne: cela me suffisait. Je suis si seul.

— Vous êtes trop bon. C'est moi maintenant qui ne sais comment vous exprimer ma reconnaissance. N'ayez pas peur de n'être pas compris: je vous comprends très bien et j'admire votre cœur. Votre demande m'honore beaucoup, et, pour ma part, si cela dépendait de moi... Mais je vous assure, je ferai tout le possible. Ayez bon espoir.

Il se leva, roula entre ses doigts exsangues le papier du décret en le regardant avec une amertume secrète: il dominait la petite taille du directeur qui s'approcha de lui en lui tendant la main et en le remerciant. Il demanda la permission de rentrer dans sa cellule et d'y déplier son lit; tout lui fut accordé. Et il se jeta sur la rude couchette en gémissant. Paola n'était pas sa sœur, mais sa fiancée. C'était pour elle qu'il avait risqué son honneur, compromis tout son avenir, rompu toute relation avec sa famille. Elle seule lui restait, et elle s'était fait passer pour sa sœur afin de pouvoir lui écrire. Et maintenant il fallait la perdre? Lui était désormais pauvre et déshonoré: l'autre avait une belle position, était bon et de sentiments nobles. Avait-il le droit, lui, de priver Paola d'un bonheur possible? Il lui avait sacrifié son honneur et presque deux ans de liberté: mais le sacrifice n'avait pas été demandé par elle, et il n'était pas juste qu'en échange il exigeât d'elle toute sa vie. De toute façon, c'est elle qui déciderait; et au fond il sentait bien qu'il n'avait rien à craindre; mais ce qui lui pesait c'était le chagrin d'avoir trompé et de tromper encore cet homme d'une bonté et d'une noblesse rares.

« Je lui dirai tout, adviennne que pourra », pensa-t-il en se levant après une longue heure d'angoisse; et dès qu'il fut debout sa bonne intention disparut.

« Non, je ne dirai rien. A-t-il le droit de savoir? Non. Je lui écrirai de chez moi; après tout il a fait le bien dans son intérêt, par égoïsme. Ses yeux de chat ne me rassurent pas; maintenant il pourrait me jouer quelque tour. »

Mais ensuite il eut honte de son hésitation; et il se cria:

« Serais-je lâche », et il tournait dans sa cellule comme une bête enfermée.

En s'arrêtant devant la grille il revit les nuages blancs et diaphanes étendus encore à l'horizon; ils conservaient toujours l'apparence d'un escalier d'albâtre dressé vers des hauteurs indiblement pures, mais les gradins vaporeux s'étaient affinés et éclaircis; ils semblaient brodés d'argent, ils s'évanouissaient et se fondaient avec une infinie douceur. Cassio fixa ses yeux en haut, pensant avec une profonde nostalgie à la patrie lointaine; et tout à coup il se sentit bon et pur comme s'il se trouvait dans la haute lumière du plus élevé de ces gradins, et comme si au lointain s'étendaient sous ses regards les douces terres de son île. Il pensa:

« Sans lui, il me faudrait pour de longs mois encore languir là-dedans: j'en mourrais peut-être ou je ferais quelque folie. Je lui dirai tout: advienne que pourra! »

Il attendit impatiemment l'heure de paraître devant le directeur, et quand il put le voir, il lui dit d'une voix ferme:

— Écoutez, monsieur le directeur, j'ai longuement réfléchi à ce que vous m'avez fait l'honneur de me communiquer ce matin.

— Très bien, répondit l'autre tout en pensant le contraire.

— Avant d'en reparler, puisqu'il est tout à fait nécessaire que nous en parlions, permettez-moi de vous raconter en peu de mots l'étrange histoire de ma condamnation. Car, ajouta-t-il avec un triste sourire, j'ose espérer que vous ne m'avez pas cru coupable comme j'ai le malheur de le paraître.

L'autre ne dit rien.

— Écoutez: depuis environ dix ans, j'aime une jeune fille de mon pays. Elle était riche, mais orpheline de père et de mère, et elle avait un tuteur. On la mit en pension, et moi aussi je restai pendant plusieurs années absent du pays. À mon retour, j'appris que, bien qu'elle fût majeure, la pauvre enfant, revenue elle aussi au village, était sous la dépendance tyrannique de son oncle, qui la maltraitait et la volait. Il la réduisit à la misère; il la séquestrait, et la terrifiait de ses menaces. Je pus cependant parvenir jusqu'à elle, et, en échange de son amour, je lui promis de lui rendre sa fortune et sa liberté. « Épouse-moi, me dit-elle, je m'enfuirai avec toi. » Mais comme ç'eût été compromettre à jamais notre

avenir, je préfèrai agir seul, je lui persuadai de se réfugier dans une famille amie, et, quand je la vis en sûreté, j'exécutai mon plan. Savez-vous ce que j'ai fait? Vous le devinez peut-être; j'ai imité la signature du tuteur, et comme on le connaissait pour très riche et qu'il avait un crédit illimité, je réalisai de grosses sommes au pays et dans les environs. J'achetai au nom de la jeune fille des terres, des titres, et j'attendis. À l'échéance, on découvrit le faux; j'espérais passer pour un héros de roman; mais je fus arrêté, condamné et déshonoré: ma petite fortune se dissipa, ma famille me renia. Ma fiancée seule me reste, et c'est Paola, monsieur le directeur.

Le directeur se taisait toujours. Que pouvait-il dire? Tout ce qu'il entendait, l'histoire de Cassio ajoutée à la sienne, lui paraissait invraisemblable; et pourtant c'était douloureusement vrai. Cassio paraissait suivre ses pensées.

— C'est étrange, n'est-ce pas? C'est invraisemblable. Si on le racontait, personne ne le croirait.

— C'est la vie, dit l'autre lentement, en regardant les ongles de ses doigts repliés... Le destin a des trames mystérieuses.

— Il s'est résigné, pensa Cassio, et il risqua une autre réflexion.

— La vie est souvent un roman terrible.

Mais en regardant attentivement le directeur, il soupçonna une telle torture dans sa physionomie toujours douloureuse, qu'il revint brusquement au projet qui lui avait fait reprendre cette conversation.

— Voilà ce que je voulais vous dire; malgré tout, je ferai en sorte de vous témoigner ma reconnaissance.

— Que dites-vous?...

— Laissez-moi parler. J'avais le devoir de vous expliquer où les choses en sont réellement; mais vous avez été si bon avec moi que je vous donne ma parole d'honneur de faire tout mon possible...

— Que dites-vous? que dites-vous?... répétait l'autre; et il semblait attentif moins aux paroles de Cassio qu'à des voix lointaines.

— Après tout, Paola seule peut décider; je me conduirai comme si j'étais vraiment son frère, seulement son frère.

— Mais non, mais non ! Que dites-vous là !

— Même, si vous le désirez, je puis écrire dès aujourd'hui ; nous attendrons la réponse. Parce que, vous comprenez, d'après cette réponse, il peut se faire que je n'aie pas à retourner au pays.

— Que dites-vous?... répéta le directeur, mais maintenant sa voix n'hésitait plus. Il regarda l'ongle de son pouce, qu'il dressait sur son poing fermé, puis il leva les yeux et chercha le regard de Cassio.

— Vous n'écrirez pas : vous retournerez chez vous, et je vous souhaite tout le bonheur possible, du fond du cœur. Pardonnez-moi ; qui pouvait se douter, n'est-ce pas... ? Vous avez raison : la vie est un roman terrible...

Cassio insista. Il demandait lui-même, comme une faveur, la permission d'écrire. On verrait. Sa reconnaissance était sans limites, et le devoir était plus fort en lui que l'amour. Paola serait certainement plus heureuse avec le directeur qu'avec lui, et son devoir, à lui, était de vouloir, avant tout, le bonheur de Paola.

L'autre l'écouta patiemment. Par moments, une vive lueur brillait dans ses yeux ; mais il fut inébranlable.

— Écoutez, conclut-il après avoir remercié Cassio. Si votre devoir est de vous croire reconnaissant envers moi, et généreux envers elle, le devoir de votre fiancée, désormais, est de vous rendre heureux et de vous récompenser de votre sacrifice.

— Pourtant...

— Je vous en prie, laissez-moi finir. Si elle agissait autrement, elle ne serait plus la noble et excellente créature que je rêvais... Et ma demande n'aurait plus de raison d'être... Vous me comprenez. Est-ce juste, oui ou non ?

Cassio ne répondit ni oui ni non : le directeur s'approcha de la grille. Et deux sentiments suprêmes envahirent l'âme des deux hommes : Cassio se sentit heureux, et le directeur pensa amèrement que, de toute façon, son rêve était irréparablement perdu.

BIBLIOGRAPHIE

REMARQUES :

1) Les œuvres mentionnées sans lieu ni éditeur ont été éditées à Milan chez les Frères Treves.

2) Dans la présente bibliographie, il n'a été tenu compte que des romans et des recueils de nouvelles (sauf les deux premières nouvelles). Pour les nouvelles isolées, les articles, les préfaces, etc. (une soixantaine environ), nous prions le lecteur de bien vouloir se reporter à la thèse de Yolanda Eleanor di Silvestro, « La Vita e i romanzi di Grazia Deledda », Philadelphia, University of Pennsylvania, 1945 (Pages 161-163).

3) Il ne semble pas, jusqu'à ce jour, qu'on ait tenté de regrouper les œuvres dispersées de Grazia Deledda, ni de publier ses « Œuvres complètes ».

1888. SANGUE SARDO (Sang sarde).
Nouvelle.
 Rome, l'Ultima moda, 1^{er} et 8 juillet 1888.
 REMIGIA HELDER.
Nouvelle.
 Rome, l'Ultima moda, 19 août 1888.
 MEMORIE DI FERNANDA (Mémoires de Fernande).
Roman.
 Rome, l'Ultima moda, 2 septembre 1888 au 2 juin 1889 (nos 97-136).
1890. NELL' AZZURO (Dans l'azur).
Recueil de nouvelles.
 Milan, Trevisini.
 STELLA D'ORIENTE (Étoile d'Orient).
Roman. Paru d'abord dans les suppléments de « L'Avvenire di Sardegna », du 3 novembre au 8 décembre 1890.
 Cagliari, 1891. (En volume.)
1891. AMORE REGALE (Amour royal).
Recueil de nouvelles.
 Rome, Perino.
 CASTELLO DI SANT' ONOFRIO (Le Château de Saint-Onophre).
Roman.
 Sassari, La Sardegna, 7 novembre 1891 et suivants.
1892. FLOR DI SARDEGNA (Fleur de Sardaigne).
Roman.
 Rome, Perino.

1894. RACCONTI SARDI (Contes sardes).
Recueil de nouvelles.
 Sassari, Dessi.
Nouvelle édition:
 Florence, A. Quattrini, 1913. (Biblioteca amena Quattrini.)
Traduction:
 CONTES SARDES.
Traduits par G. Hérelle.
 Paris, Revue de Paris, 1^{er} septembre et 15 septembre 1905.
1895. ANIME ONESTE (Âmes honnêtes).
Roman familial.
 Milan, Cogliati.
Nouvelle édition avec une lettre de R. Bonghi:
 Milan, Treves, 1915.
Traduction:
 ÂMES HONNÊTES.
Roman familial. Préface de Roger Bonghi. Traduction de Madame Fanny Rivière.
 Lyon, A. Effantin, 1899.
1896. LA VIA DEL MALE (La Voie du mal).
Roman.
 Turin, Speirani.
Édition révisée:
 Rome, Nuova antologia, 1900 (?). (Biblioteca della Nuova antologia, II.)
Traduction:
 LA VOIE DU MAL.
Traduction de G. Hérelle. Paru d'abord dans la « Revue de Paris », du 15 mai au 15 juillet 1908.
 Paris, Calmann-Lévy, 1909.
1897. L'OSPITE (L'Hôte).
Recueil de nouvelles.
 Rocca San Casciano, Cappelli.
2^e édition: Biblioteca della Roma letteraria, vol. 9.
 IL TESORO (Le Trésor).
Roman.
 Turin, Speirani e figli.
1899. LE TENTAZIONI (Les Tentations).
Recueil de nouvelles.
 Milan, Cagliati.
Traduction:

LES TENTATIONS.

Traduction de E. Albertini et Edmond Maynial, précédée d'une étude sur l'auteur par E. Maynial. Texte reproduit dans le présent volume.

Paris, Mercure de France, 1905. (Collection d'auteurs étrangers.)

LA GIUSTIZIA (La Justice).

Roman.

Turin, Speirani. (3^e édition: 1901.)

1900. IL VECCHIO DELLA MONTAGNA (Le Vieux de la Montagne).

Roman.

Turin, Roux e Viarengo.

1901. LA REGINA DELLE TENEBRE (La Reine des ténèbres).

Recueil de nouvelles.

Milan, Agnelli.

1902. DOPO IL DIVORZIO (Après le divorce).

Roman. Réédité sous le titre de NAUFRAGHI IN PORTO (Naufrages au port).

Turin, Roux e Viarengo.

1903. ELIAS PORTOLÙ (Élie Portolù).

Roman.

Turin, Roux e Viarengo.

Traduction:

ELIAS PORTOLÙ.

Traduit par G. Hérelle. Paru d'abord dans la « Revue des Deux Mondes », du 1^{er} avril au 15 mai 1903.

Paris, Calmann-Lévy, 1903.

Nouvelle édition:

Paris, Nelson; Calmann-Lévy, 1928.

1904. CENERE (Cendres).

Roman.

Rome, Biblioteca romantica della « Nuova antologia ».

Traduction:

CENDRES.

Traduit par G. Hérelle. Paru d'abord dans la « Revue des Deux Mondes », du 15 février au 1^{er} avril 1905.

Paris, Calmann-Lévy, 1905.

1905. I GIUOCHI DELLA VITA (Les Jeux de la vie).

Recueil de nouvelles.

NOSTALGIE.

Roman.

Rome, Biblioteca romantica della « Nuova antologia ».

1907. AMORI MODERNI (Amours modernes).
Recueil de nouvelles.
 Rome, E. Voghera.
 L'OMBRA DEL PASSATO (L'Ombre du passé).
Roman.
 Rome, Biblioteca romantica della « Nuova antologia ».
Traduction:
 L'OMBRE DU PASSÉ.
Paru d'abord dans la « Revue des Deux Mondes », du 15 février au 1^{er} avril 1908, sans nom de traducteur.
 LE FANTÔME DU PASSÉ.
Traduit par G. Hérelle.
 Paris, Calmann-Lévy, 1908.
1908. IL NONNO (L'Aïeul).
Recueil de nouvelles.
 Rome, Biblioteca romantica della « Nuova antologia ».
 L'EDERA (Le Lierre).
Roman.
 Rome, Biblioteca romantica della « Nuova antologia ».
Traduction:
 JE MEURS OU JE M'ATTACHE.
Traduit par Albert Lécuyer.
 Paris, Hachette, 1909. (Bibliothèque des meilleurs romans étrangers.)
 LE LIERRE.
Drame en trois actes en collaboration avec Camillo Traversi.
 Paris, A. Fayard, 1928. (Les Œuvres libres, n° 81.)
1910. IL NOSTRO PADRONE (Notre maître).
Roman.
 SINO AL CONFINE (Jusqu'au bout).
Roman.
Traduction:
 LA MORT ET LA VIE.
Traduction de Albert Lécuyer.
 Paris, Revue de Paris, 1^{er} mai-10 juillet 1910.
1911. NEL DESERTO (Dans le désert).
Roman.
Traduction:
 DANS LE DÉSERT.
Traduction de Marc Hély.
 Paris, Hachette, 1912. (Bibliothèque des meilleurs romans étrangers.)

1912. CHIAROSCURO (Clair-obscur).
Recueil de nouvelles.
 COLOMBI E SPARVIERI (Colombes et éperviers).
Roman.
1913. CANNE AL VENTO (Roseaux au vent).
Roman.
Traduction:
 DES ROSEAUX SOUS LE VENT.
Traduction de Marc Hélys.
 Paris, B. Grasset, 1919.
1914. LE COLPI ALTRUI (Les Fautes des autres).
Roman.
Traduction:
 LES FAUTES DES AUTRES.
Sans mention de traducteur.
 Paris, Le Correspondant, 10 décembre 1924-25 janvier 1925.
1915. IL FANCIULLO NASCOSTO (L'Enfant caché).
Recueil de nouvelles.
 MARIANNA SIRCA.
Roman.
Traduction:
 MARIANNA.
Traduit par Adolphe V. Thomas.
 Paris, Éditions de la Paix, 1949.
1918. L'INCENDIO NELL' OLIVETO (L'Incendie dans l'olivette).
Roman.
1919. IL RITORNO DEL FIGLIO (Le Retour du Fils) E LA BAMBINA RUBATA (L'Enfant volée).
Deux nouvelles.
1920. LA MADRE (La Mère).
Roman.
1921. CATTIVE COMPAGNIE (Mauvaise compagnie).
Réédition amputée de trois nouvelles du recueil paru en 1908 sous le titre « Il Nonno » (L'Aïeul).
 IL SEGRETO DELL' UOMO SOLITARIO (Le Secret de l'homme solitaire).
Roman.
1922. IL DIO DEI VIVENTI (Le Dieu des vivants).
Roman.
1923. IL FLAUTO NEL BOSCO (La Flûte dans la forêt).
Recueil de nouvelles.

1924. LA DANZA DELLA COLLANA (La Danse du collier).
Roman suivi de l'esquisse dramatique A SINISTRA (A gauche).
1925. LA FUGA IN EGITTO (La Fuite en Égypte).
Roman.
1926. IL SIGILLO D'AMORE (Le Sceau de l'amour).
Recueil de nouvelles.
1927. ANNALENA BILSINI.
Roman.
1928. IL VECCHIO E I FANCIULLI (Le Vieillard et les enfants).
Roman.
1930. IL DONO DI NATALE (Le Cadeau de Noël).
Recueil de nouvelles.
LA CASA DEL POETA (La Maison du poète).
Recueil de nouvelles.
1931. IL PAESE DEL VENTO (Le Pays du vent).
Roman.
GIAFFÀ (Jaffa).
Contes pour enfants.
Palerme, R. Sandron. (Collezione Faville.)
1932. LA VIGNA SUL MARE (La Vigne au bord de la mer).
Recueil de nouvelles.
1934. L'ARGINE (La Digue).
Roman.
1936. SOLE D'ESTATE (Soleil d'été).
Recueil de nouvelles.
LA CHIESA DELLA SOLITUDINE (L'Église de la solitude).
Roman.
1937. COSIMA.
Roman posthume.
Traduction:
COSIMA.
La jeunesse d'une romancière. Traduction allemande sur la 2^e édition italienne par Rudolf von der Wehd. Postface par Liddy Woelfel.
Mayence, Matthias-Grünwald Verlag, 1942.
1939. IL CEDRO DEL LIBANO (Le Cèdre du Liban).
Recueil de nouvelles posthumes.
Milan, A. Garzanti.

TABLE DES MATIÈRES

*

LA « PETITE HISTOIRE » DE L'ATTRIBUTION DU PRIX NOBEL DE LITTÉRATURE À GRAZIA DELEDDA

par le Dr. Kjell Strömberg 7

LE DISCOURS DE RÉCEPTION

par le Dr. Henrik Schück 13

LA VIE ET L'ŒUVRE DE GRAZIA DELEDDA

par Giuseppe Ravagnani 21

LES TENTATIONS

par Grazia Deledda 41

BIBLIOGRAPHIE

par Pierre Barkan 275

*

Cette édition de
LES TENTATIONS
de
GRAZIA DELEDDA
a été achevée d'imprimer le 10 Mai 1962.

*

Elle est publiée dans le cadre de la
COLLECTION DES PRIX NOBEL DE LITTÉRATURE
réalisée sous le patronage
de
L'ACADÉMIE SUÉDOISE
et de
LA FONDATION NOBEL

ONT COLLABORÉ A CETTE ÉDITION :

CRISTOBAL DE ACEVEDO
pour la conception et la direction littéraire.

GÉRARD ANGIOLINI
pour la direction artistique.

*

BORDEAUX LE PECQ
pour l'illustration de ce volume.

MICHEL CAUVET
pour le portrait de l'Auteur
et les ornements typographiques.

CLAUDE PIRON
pour la gravure des hors-texte.

*

L'IMPRIMERIE SAINTE CATHERINE, à BRUGES
pour l'impression du texte.

L'IMPRIMERIE DU COMPAGNONNAGE, à PARIS
pour l'impression des gravures.

LE MAÎTRE RELIEUR PRACHE, à PARIS
pour l'exécution de la reliure ornée d'un dessin original de
PICASSO

